

HORTENSE DUFOUR

Le Bouchot

roman

Grasset

HORTENSE DUFOUR

Le Bouchot

roman

Grasset

OceanofPDF.com

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Dédicace](#)

[PREMIÈRE PARTIE - LE BREUIL](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[DEUXIÈME PARTIE - LE BOUCHOT](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)
[10](#)
[11](#)
[12](#)
[13](#)
[14](#)
[15](#)
[16](#)
[17](#)
[18](#)
[19](#)
[20](#)
[21](#)
[22](#)
[23](#)
[24](#)
[25](#)
[26](#)
[27](#)
[28](#)
[29](#)
[30](#)
[31](#)
[32](#)
[33](#)
[34](#)

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

TROISIÈME PARTIE - LE GARAGE

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

LETTRE A MONSIEUR LE JUGE

14

15

16

LETTRE A MONSIEUR LE JUGE

18

OceanofPDF.com

© 1982, *Éditions Grasset & Fasquelle.*

978-2-246-24499-8

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Jean-Jacques Pauvert :

LA FEMME BUISSONNIÈRE, 1971, roman.

Aux Éditions Bernard Grasset:

LA DERNIÈRE FEMME DE BARBE-BLEUE, 1976, roman.

LA MARIE-MARRAINE, 1978, roman, Grand Prix des lectrices de *Elle* 1978, adapté à l'écran sous le titre *l'Empreinte des géants*.

LA GUENON QUI PLEURE, 1980.

L'ECUREUIL DANS LA ROUE, 1981.

Scénarios originaux :

ÊTRE HEUREUX SANS LE BONHEUR, T.F.1, 1980.

L'AUTOMATE, FR3 Lille, Cinéma 16, 1980.

DES IRIS PLEIN LES BRAS, T.F.1 (en cours).

OceanofPDF.com

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

OceanofPDF.com

*A ma mère, qui disait : « Tu seras écrivain.
C'est une bonne situation. Seulement, méfie-
toi. Chaque mot sera une pelletée de terre sur
ton corps vivant. »*

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

LE BREUIL

OceanofPDF.com

Le jour où Monsieur le Juge, notre père, est parti pour la Tunisie, nous n'étions pas encore au Bouchot mais tout près, dans une belle maison en location, au Breuil, quartier tranquille de Marennes.

Il y avait un grand jardin avec un palmier, des lauriers-roses, des pensées sauvages, des clochettes mauves, vernissées d'eau et du muguet à profusion. Ce matin-là – c'était en avril –, j'ai entendu le bruit d'avion du moteur de la Bugatti, bleu France aux ailes noires, qu'Antoine Chenillot, garagiste dévoué à Monsieur le Juge, était en train de ranger devant le portail ouvert.

Mon grand-père, Nonno, et Zia, ma grand-tante, portent la singulière tenue des grands jours. Smoking élimé et robe en velours frappé. Zia a sur les épaules un mantelet en magnifique guipure.

Depuis le matin, Térésa, ma mère, ne parle pas. Elle a mis tous ses bijoux, qui lui viennent de sa prestigieuse grand-mère, Renata, et ses yeux sont cernés. Sa robe est laide –on dirait qu'elle fait exprès de mettre sa robe la plus laide et ses bijoux les plus beaux.

Dans un coin de la cuisine, il y a Babert Labbé.

... Béret basque sur un reste de tonsure, grosse vareuse bleue, sabots bourrés de paille, capote en toile cirée brune, Babert, d'un bout à l'autre de l'année, ne change pas de tenue. Il seconde le bedeau, chante à tous les offices, suit tous les enterrements, les mariages, les communions, les pèlerinages en car municipal organisés par l'archiprêtre Pingoin. Derrière un gros vélo hollandais, il tire sa charrette de moules et appelle les clients avec une corne en ivoire jauni. Son visage, extrêmement mobile, fendu d'une bouche à la Fernand Raynaud, n'est que rides, grimaces, oreilles décollées, pomme d'Adam faisant l'ascenseur.

Son corps fait penser à une grande sauterelle des marais.

Fanatique, doux et simplet, Babert est capable de colères épouvantables devant l'injustice et se jetterait au feu pour Térésa.

... Depuis près d'une heure – dès que les roues à rayons bicyclette de la Bugatti ont grincé sur le gravier – il répète la même phrase, en tortillant son béret basque entre les doigts :

« Bon... Eh bien, au revoir, Monsieur le Juge... »

De l'autre côté de Babert, Antoine Chenillot, en bleu de mécano, hoche la tête :

« Bon. Eh bien, il va falloir y aller, Monsieur le Juge. Le moteur chauffe bien. »

Antoine Chenillot va l'accompagner en Bugatti à la gare de Rochefort-sur-Mer. Monsieur le Juge prendra la correspondance à Bordeaux pour Marseille, où une place en première classe lui est réservée sur le *Kairouan*.

Sur le siège arrière de la Bugatti, il y a des valises et, sur la galerie, une malle noire avec « TUNIS » écrit à la craie blanche.

Térésa, assise sur un escabeau, tournée vers le mur, entend Monsieur le Juge dire ces mots :

« Je t'enverrai un mandat tous les mois.

– Va-t'en, dit-elle en italien. Va te ne. »

Elle commence à sortir le tabac gris de la vessie en caoutchouc à laquelle est accrochée sa loupe. Monsieur le Juge, qui a failli avancer vers elle, hésite et recule. A cause de la tabatière. A cause de Térésa.

Depuis le matin, on ne trouve pas Zino, mon frère.

« Il construit une cabane dans les bois », dit Babert.

Monsieur le Juge a posé son imperméable sur son bras droit, redressé son nœud papillon et enfoncé son chapeau sur le côté. Il porte un costume prince-de-galles, des chaussures vernies et une écharpe de soie. Antoine Chenillot répète :

« Il faut y aller, Monsieur le Juge. Avec le transbordeur, mieux vaut prévoir du temps d'avance. »

Monsieur le Juge embrasse Nonno et Zia, raides dans leurs habits de concert. Il serre la main de Babert qui incline frénétiquement son crâne tonsuré.

« Tu embrasseras les enfants pour moi », dit-il à la femme aux bijoux et au gros mégot qui tremble.

A demi étouffés sous la couverture grise, coincés entre la malle sanglée de fils de fer, accrochés l'un à l'autre et l'un et l'autre sur le porte-bagages arrière, Zino et moi retenons notre souffle.

« Quand il s'apercevra que nous sommes là, il nous emmènera sur le bateau. Nous serons loin. Il ne pourra pas nous abandonner. »

Avec le temps, je ne sais plus très bien si nous avons employé exactement ces mots-là. Zino est un enfant très doux, aux cils immenses. Il parle très peu. J'ai un an de moins que lui. On nous appelle pourtant les jumeaux. Nous ne nous quittons jamais. Depuis le matin, il a organisé notre fugue. Aussi, dans un vieux cartable, a-t-il rassemblé nos jouets préférés : ma poupée de son et, au dernier moment, il a voulu emporter Martin l'ours, cadeau de Térésa quand il avait trois ans. Dans le petit panier du goûter, il a mis mes sandales d'été car il a entendu parler de « sirocco », « vent du désert », « soleil de plomb ».

« Et puis une fois là-bas, il nous achètera des jouets.

– Et puis, dis-je en écho, il la fera venir... Et Nonno, et Zia... forcément.

– Il dit que c'est une ville blanche avec des orangers. Nous serons très heureux. On est très heureux dans une ville blanche avec des orangers.

– On enverra des cartes postales à Babert. »

Un fou rire mêlé d'angoisse nous tord sur les barres de fer car nous avons entendu marcher sur le gravier et la voix d'Antoine Chenillot :

« Y aura pas grand monde sur la route de Saint-Agnant. »

Puis les portières claquent. Il y a alors une sorte de pétarade suivie de fumée noire.

« Putain de pot d'échappement », dit notre père.

Le bruit de moteur d'avion remplit notre crâne en entier. La Bugatti gronde, pète, crache, ne démarre pas. Le moteur cale.

« Seize tours de manivelle », dit Antoine Chenillot.

Monsieur le Juge contrôle le débrayage pendant que, collé contre le nid d'abeilles heureusement situé à l'avant, Antoine Chenillot tourne de plus en plus vite.

Même le tracteur d'Auguste Souillard, l'ivrogne du Bouchot, le quartier pauvre de la ville, fait moins de bruit. On doit nous entendre jusqu'à Brouage, où, courbé sur ses pieux, Colin Côme, à qui Térésa donne gratis des cours de violon tellement il est doué, se fait molester par son père qui a mis ses fils aux cabanes dès l'âge de douze ans.

Mais cette fois, dans un sursaut de coléoptère galvanisé, nous fonçons vers le portail grand ouvert.

Où sommes-nous ? La Bugatti a le son de gorge d'un essaim de moustiques en colère. La gorge des moustiques? allons donc! Imaginez une trituration de cylindres et de pistons. Sursautent nos côtes nos muscles nos nerfs nos cris.

Ou plutôt le mien, de cri : les paumes en sueur, j'ai vu Zino peu à peu glisser tel un parapluie fermé, je tombe, prononcent ses lèvres, je tombe. Et en effet, il tombe, entraînant la couverture grise. Il roule, exactement, petit traversin disloqué. Boum a fait la couverture et badaboum l'écho du pot d'échappement. Le vent aplatit mes oreilles, la poussière aveugle mes paupières, moi aussi, je vais tomber sur la route bleue.

Je me cogne contre la carrosserie à cause de l'arrêt brutal au passage à niveau. Un nuage de fumée, suivi du sifflement de la locomotive, me suffoque.

« Pars pars pars, dit un double inconnu, aérien, sans âge. Quitte ces marais rejoins le bateau blanc la ville encore plus blanche les odeurs de jasmin pars pars. »

Mille oiseaux fous traversent mon crâne.

« Maman ! Maman ! » sanglotent aussi mes sept ans qui peu à peu me rejoignent, me dominent, me paralysent.

« Papa ! papa ! » hurle Zino, empêtré dans la couverture.

Le goudron a l'odeur du pain chaud. Si tu as faim, bouffe du goudron. Le chagrin, c'est une chute sur le goudron bleu.

Dans un nouveau sursaut de tous ses cuivres, la Bugatti a démarré sous les barrières soulevées et, cette fois-ci, je suis bonne pour un kilomètre à pied ça use ça use – je n'ai pas résisté à la manière de débrayer de Monsieur le Juge. On voit bien qu'il s'agit là d'une nature ne s'embarrassant pas longtemps de ce qui l'encombre. Sentiments en premier. Il faut voir, floc, comme il nous a laissés tomber de ses branches altières. Le mandat promis est le blanc-seing de sa conscience. En attendant, Zino se traîne sur la couverture et se tord les mains.

« Papa ! papa ! »

Babert, navré, est à genoux près de Térésa, en pleurs depuis que la Bugatti a franchi le portail.

« Ô même René, ô même René... »

Dans le pays, on l'appelle encore par le prénom de son premier mari. Elle est foudroyée de sanglots, le corps par terre, tordu, brisé et les bijoux de Renata traînent dans la poussière. Pendant ce temps, Zia se blesse les doigts sur la sale petite note fêlée de son piano. Nonno, lentement, enlève son smoking et entendant sangloter Térésa :

« E finita la commedia... Ma... »

Et il enfile son plus triste habit et ferme l'écrin de la flûte qui ressemble à un petit cercueil.

Quant à moi, Océan dont l'eau s'est retirée d'un seul coup, j'avance sur la route, les genoux écorchés, une chanson aux lèvres : Voici le mois de mai où les fleurs volent au vent, si jolie mignonne... Perrette et le pot au lait, avec toute la basse-cour de mes désirs aux talons, hardi poussin, la route de Saint-Agnant est flanquée de marais à l'eau putride... Je renifle, où est Zino, mon Dieu s'il est mort que va dire Térésa... Déjà qu'elle pleurait derrière son tabac gris roulé dans ses doigts et Babert, avec sa tête d'enterrement.

« Ô doux Seigneur, soupire Nonno, accueillez nos âmes, nous ne sommes que des corps gémissants sans la moindre parcelle de lumière... Ce pays est celui des troglodytes aveugles. Notre seule canne blanche,

qui nous oblige sans cesse à revenir sur nos pas, est le clocher tout droit, tremblant, dans un brouillard de pluie. »

Oh, Martin, Martin l'ours !

Martin l'ours est devant moi, petit tas étripé. J'ai d'abord songé à un écureuil écrasé, un hérisson disloqué... Non, non, c'est le petit ours, un de ses yeux en verre pendant au bout du fil. Martin aux pattes brisées, aux bras en croix, il est le premier à avoir quitté le voyage, il ne prendra pas le bateau blanc. Où aller ? La Charente d'un côté, les marais de l'autre, le voyage n'est pas pour nous. Il n'est guère que pour Monsieur le Juge, qui, déjà, respire un semblant de grand large, vitres baissées, voiture garée sur la plate-forme du transbordeur. De l'autre côté, c'est l'évasion, toutes les routes du monde, tous les ports, les bateaux, les avions, l'avenir. Ah, s'il n'y avait pas le mandat à envoyer... Cette famille est un des accidents de la guerre... Térésa est le bouchot autour duquel gravitent et s'incrument les quatre autres. Monsieur le Juge ferme les yeux, renverse sa tête aux cheveux toujours si noirs, séparés par une raie. « A côté de Térésa, j'ai l'air d'un jeune homme. Cinq ans de plus que moi, c'est trop pour une femme. » Monsieur le Juge a posé sa main, chargée d'une chevalière représentant un serpent à œil de diamant, sur le rebord de la fenêtre à la vitre baissée. Il regarde la bague : « Toute ma religion », se dit-il. La Charente sous le brouillard est une masse glauque envasée, et les poulies du transbordeur grincent enfin.

« Je ne reviendrai pas, pense Monsieur le Juge. Pas de sitôt, en tout cas... Les enfants font partie de l'accident, comme Térésa... Ils sont bien plus à elle qu'à moi... »

Pourtant il appuya un moment sa nuque sur le dossier en tissu écossais. Térésa. Il la reverrait toujours, seule et grelottant en plein hiver de guerre. Elle l'avait attendu toute la nuit et lui se mourait de n'oser frapper chez elle. Il passait toujours dans la rue Dubois-Meynardie, qu'il longeait après le couvre-feu... La porte entrouverte pour lui... Et la neige sous ses semelles, jusqu'au pied de l'âtre sans feu. Térésa. Il allait à elle. En funambule. Il repartait plein de lumière.

« Il n'y a pas pire détresse que de ne plus aimer ce que l'on a adoré... Je ne suis pas sûr qu'en temps de paix, en temps normal, je l'aurais remarquée... »

« Pardon, Monsieur le Juge ? » dit Antoine Chenillot.

Les poulies du transbordeur roulaient sur leurs dents chenillées. La Charente, par endroits, se découvrait, presque verte. Une fois de l'autre côté, il serait libre. Le soleil de Tunis l'aiderait à dessécher en lui jusqu'au souvenir de l'image honnie : la décomposition de l'amour sous les traits d'une femme déjà âgée, roulant de gros mégots en lui disant : « Va-t'en », en italien.

Il détestait l'italien. Il se sentait glacé, davantage encore que les matins de 1942 où il rejoignait son bureau, au tribunal. Jamais on n'avait eu aussi froid que cette année-là. Et faim. Mais s'il travaillait à ses dossiers enroulé dans une couverture, toute sa tête brûlait dès qu'il songeait à la rue Dubois-Meynardie où Térésa se penchait sur le violoncelle.

... Parfois il se levait, soufflait sur ses doigts, s'approchait de la cheminée en marbre sur laquelle trônait une Marianne aux yeux vides. Il apercevait dans la glace sa tête de jeune homme, la lavallière, la bague en forme de serpent et il fallait que le greffier frappe à la porte plusieurs fois pour se faire entendre et le tirer de son obsession : Térésa.

Il y eut un bruit sourd, le choc du transbordeur touchant terre.

« On y va ? » dit Antoine Chenillot.

Monsieur le Juge remit le contact et appuya la main à la chevalière sur l'embrayage. La voiture freinait mal et il récita à haute voix la phrase sacro-sainte de M. Bugatti :

« Un bon conducteur n'a pas besoin de freiner. »

Devant la gare de Rochefort-sur-Mer, Antoine Chenillot décida de laisser tourner le moteur le temps que l'on décharge les bagages afin

d'éviter les seize tours de manivelle.

« Fais la vidange régulièrement », dit Monsieur le Juge en caressant le flanc de la Bugatti.

Une image l'assaillit, fulgurante et sans qu'il y prît garde. La première fois que Térésa lui avait ouvert, il avait eu la tentation de caresser les doux cheveux noirs.

« L'amour se retire d'un seul coup, sans crier gare... Je n'aime plus Térésa. Elle ne m'intéresse plus. Et je ne supporterais pas que l'on abîme ma Bugatti. L'amour prend toutes les formes. »

Océan, Zino... Il revit les enfants qui jouaient, indifférents, au fond du jardin, pendant que l'on chargeait la voiture.

« Ils s'en foutent, se dit-il. Ils sont heureux. »

La veille au soir il les avait embrassés, mais ils s'étaient dérobés, occupés par leurs jeux.

« Ils s'en foutent », se répéta-t-il.

« Regardez, Monsieur le Juge, dit Antoine Chenillot en chargeant la dernière valise. Il y a une poupée coincée. »

La poupée d'Océan. Les jupons déchirés, la tête aplatie, un bras sectionné.

« Ramène-la », dit-il très vite, en la faisant glisser par la glace baissée.

« Papa ! papa ! »

Qu'est-ce que je vais faire, moi ? Zino se roule sur la couverture grise, jetée sur les épaules de Térésa les soirs de guerre où l'on gelait partout. Zino est en proie à une crise de nerfs. Il sursaute et tressaute et je n'ai pas la force de le relever. Il a les yeux fixes, il écume un peu, il hoquette.

« Papa ! papa ! »

J'ai sous le bras le petit ours éventré. Je m'assois près de Zino et mets sa tête sur mes genoux. Morve au nez tous les deux, nous pleurons, nous gueulons « papa papa ». Nous sommes laids tristes sales ridicules. Le chagrin est une hydre, mi-roc mi-poulpe, avec des traînées de goudron. Pendant ce temps, Térésa tremble encore, péniblement assise sur l'escabeau en bois grâce à Babert qui répète depuis deux heures :

« O môme René, ô môme René. »

Elle aussi est dépenaillée, vernissée, en larmes, en hoquets, les cheveux qui pendent. Elle balbutie :

« Ne t'inquiète pas, Babert, à part toi, tu verras que pas grand monde ne viendra maintenant nous voir. Les étripés d'amour sentent la charogne.

– O môme René, répète Babert.

– Où sont les enfants? » articule péniblement Térésa, en passant la main chargée des bijoux de Renata dans ses cheveux de vieille.

... Je pousse, je tire, je crie :

« Lève-toi, Zino, lève-toi. On ne peut pas rester sur la route. »

De plus, il pleut. Zino se tord encore, petite flamme en voie d'extinction, entortillé dans son sarrau, sur la couverture déchirée.

« Papa ! papa ! »

Il hoquette deux ou trois fois « pa » et un peu plus loin « pa », telle la Bugatti qui pétarade sur la route du retour « papapapapa » – et un brusque soleil d'avril transperce la pluie et les poulies du transbordeur reluisent –, la Bugatti, gros hanneton noir qui ramène Antoine Chenillot sur la route de Saint-Agnant.

Alors j'essaye de faire rire Zino en répétant :

« Papa est parti parti est papa, est papa parti et »

Mais, bras en croix, Zino ne bouge plus.

« Papaestpartipapaestpartipapa

– Viens. Il fait soleil. On est loin. On va se faire gronder. Viens. On passera par le jardin. Personne ne nous verra. »

A ce moment-là, tout au bout de la route de Saint-Agnant, cuivres flambant or, grognement magistral, arrive la Bugatti.

Je m'affole.

« Viens. On va se cacher dans les marais. »

Je suis trop petite, trop faible pour porter Zino. Il transpire comme lorsqu'il a eu cette grosse fièvre, l'an dernier. Il ne supportait à son chevet que Monsieur le Juge, qui lui chantait pour l'endormir :

« Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place... »

« Poum, poum », scandait Monsieur le Juge pour imiter les bottes allemandes. « On n'oublie jamais la guerre, on n'oublie jamais l'amour », dit Térésa.

Dans un grincement impressionnant, les roues à rayons s'arrêtent à quelques centimètres de nous et la voix furibonde d'Antoine Chenillot nous parvient de derrière la vitre baissée :

« Foutus drôles. »

Je lève mon nez barbouillé de sang et de goudron et rencontre le radiateur – nid d'abeilles qui souffle des naseaux. Trop tard pour fuir. Térésa va encore sortir le martinet et nous poursuivre autour de la grande table : « Insolents ! Insolents ! » Mais on le sait : elle fait plus de bruit que de mal. Et puis, tout à l'heure, elle pleurerait trop pour avoir la force de fouetter comme M^{me} Fichini quand Sophie est tombée dans la mare de M^{me} de Fleurville...

... Sûr. Antoine Chenillot n'a pas l'air très content si j'en juge par les jurons charentais et sa manière de nous balancer sur la banquette arrière où je me retrouve coincée entre les jambes molles de Zino et ma poupée de son déchirée.

« Mon ours », sanglote Zino quand Antoine Chenillot démarre dans un grand bruit d'aéroplane. Il est passé sur Martin l'ours, achève de le disloquer et Zino regarde désespérément par la vitre arrière, rectangulaire, le petit tas de tripes dans une flaque d'eau.

OceanofPDF.com

Il y a des cartons et des malles partout. Monsieur le Juge a acheté avant de partir cette maison qui portera le nom du quartier que nous devrons habiter désormais. En premier, il a fait construire un garage. Il n'y a pas d'électricité dans la maison – la ruine – mais un néon illumine le garage. Tout est allé si vite que nous n'avons même pas eu le temps de visiter ce qui sera notre marécage, notre jardin d'hiver et d'été, notre espace pour mourir...

Nous avons quitté Le Breuil huit jours après le départ de Monsieur le Juge à cause de la grosse fièvre de Zino. Térésa sanglotait en le bordant :

« Tu seras l'homme de la famille, »

Il lui a craché à la figure.

« Ma, dit Nonno à Zia qui ne quitte plus le piano, hagarde, blanche, on déteste les victimes. Toujours... »

Et quand on lui dit que les murs du Bouchot sont si vieux et ont déjà traversé deux siècles, il hoche la tête :

« Ma... l'avantage des murs c'est qu'on peut toujours s'y cogner quand on manque de conversation. »

Sur le gravier du jardin, il y a le vieux camion de Babert. Térésa et lui y traînent une commode avec une corde. Zia ne supporte pas les déménagements. C'est bientôt au piano d'être tiré par les cordes. Mais je sursaute sur mon lit encombré de vêtements et de draps empilés.

Schubert est interrompu. Voilà que l'on tape à coups de poing sur le clavier du piano. Des sanglots accompagnent chaque coup sur les dièses et les bémols. A coups de poing, Zia détruit Mozart, Schubert, Chopin, le monde entier. Pieds nus sur le carrelage, j'approche de sa chambre, je contourne les valises et, par la porte entrouverte, l'aperçois de dos.

... Les cheveux dénoués jusqu'à la taille, une vieille robe de chambre en moire violette, les poignets sillonnés de veines bleues, elle se déchaîne maintenant sur les bémols. Cela fait une cacophonie affreuse, une caricature terrible de leur raison de vivre : la Musique... Musicienne assassinant la Musique, j'aperçois les épaules maigres soulevées sous la robe de chambre qui fut précieuse et raffinée et s'élime de toutes parts. M'a-t-elle entendue? Lentement, elle tourne sur le tabouret du piano au

rythme de son ancienne natte de petite fille lui battant les reins. Son visage tout entier ressemble à la Mort. Cire de la peau, ravins des rides, veines saillantes, prunelles caves, presque rouges, je recule, j'ai peur. Zino dit : « C'est un squelette en robe de chambre, la nuit elle frappe à nos portes avec une faux, quand elle sera morte pour de bon elle viendra nous hanter jusqu'à nous faire mourir aussi. »

Les cours de piano avec elle me sont un supplice. Sa main si osseuse s'abat sur la mienne. Ses yeux, si enfoncés que l'on se demande s'ils existent encore, errent sur la partition de Schubert. Sa tête tombe parfois sur sa poitrine, pleine de rêves obscurs, de souvenirs flamboyants où vole l'écharpe de soie de Renata, confondue avec celle de Monsieur le Juge.

... Renata, sa mère, qui avait quitté le Piémont pour le minuscule château blanc, à San Remo, au fond du jardin plein de mimosas...

Zia tourne vers moi une tête décharnée, au sourire brûlant, au regard mort.

« Mi ricordo, murmure-t-elle. Je me souviens... »

Elle parle toujours en italien et en français. Mais la vue d'un tas de valises fermées la bouleverse tout à coup au point de la faire glisser en hurlant au pied du tabouret qui continue à tourner au-dessus de son corps recroquevillé.

Nonno est le seul à l'apaiser et à se faire entendre par des litanies en patois piémontais ou reviennent des sonorités colorées, vivifiantes, qui racontent le vent d'été, à San Remo, au-dessus des jets d'eau, dans le parc plein de statues et, à la fenêtre du petit château blanc, le visage merveilleux de Renata...

... Là, elle se lève du tabouret et ferme brutalement le couvercle du piano. Cela fait clac. Un coup de revolver. Quand elle claque ainsi le couvercle, Zino dit :

« C'est tante Tibia qui se brûle la cervelle. »

« Sa vie ressemble à des funérailles dont les fleurs ne pourrissent pas », dit Térésa.

« La pleureuse acide », disait Monsieur le Juge, au temps déjà lointain où il partageait notre vie.

« Povera mia, dit Nonno, cara, carina, carissima... »

Toute droite dans sa robe de chambre en moire violette, sa main transparente tâtonne vers le métronome. Tic tac tic tac tic tac tic tac. Lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Tictactictactictac.

« Embrasse-moi, dit-elle très bas en français. J'ai besoin d'affection. J'ai peur. J'ai besoin d'affection. »

Je danse d'un pied sur l'autre, je préfère sauter par la fenêtre plutôt que de l'embrasser. Tic tac tic tac tic tac tic tac.

« Qui peut m'aimer ? » dit-elle encore, somnambulique.

Elle avance vers moi, les bras ouverts, je recule, tic tac tic tac tic tac, et m'empêtre dans les caisses remplies de partitions.

L'autre jour, comme je montais les gammes d'Hanon, sa main s'est abattue sur la mienne. Elle avait ce regard-là : un oiseau malade, traqué, coincé entre les barreaux de sa cage. « J'ai besoin d'affection. » Alors, de ma main libre, j'ai déclenché le métronome. Tic tac tic tac. Peu à peu la serre s'est relâchée et j'ai descendu la gamme d'Hanon tout en la surveillant du coin de l'œil.

« Je ne peux pas, dis-je. Je ne peux pas t'aimer. »

De l'autre côté du mur j'entends les litanies maternelles de Térésa penchée sur Zino, vaincu au fond de son lit. Et un peu plus loin, le bruit de la pipe que Nonno frappe contre le cendrier d'albâtre.

« Bon, fait la voix d'Antoine Chenillot, faudrait voir maintenant à déménager le piano. »

Vers cinq heures, il doit nous emmener au Bouchot et Babert a déjà commencé à entasser les quelques meubles dans son vieux camion.

... Les crises de Zia sont terribles. Elle me voit tourner autour du violoncelle debout contre un fauteuil. Elle aussi se met à tourner.

« J'ai besoin d'affection. »

Sa bouche prononce la phrase mais aucun son n'en sort. Je me bouche les oreilles. Mon cœur est devenu aussi dur que les silex de la route bleue où trois kilomètres à pied, ça use, ça use... ça use l'affection, c'est sûr. Bien avant les semelles. Les semelles tiennent davantage que le sentiment. Zino a craché au visage de Térésa – Mon Dieu ! il délire ! pauvre petit ! – et moi, d'un bond de carpe, j'ai rejoint la porte.

Dans l'allée de graviers roses, il y a le camion de Babert, bondé de paquets, et Térésa, qui désigne la fenêtre de la chambre au piano.

« J'ai besoin d'affection j'ai besoin d'affection j'ai besoin »

Pourtant, Zia a cessé sa course. Ses mains tremblent, gagnent ses tempes couleur ivoire. La tête de vieille jeune fille tourne de droite à gauche, et un long feulement sort de sa gorge.

Elle tombe à genoux, les mains toujours aux tempes et je n'ai que le temps de croiser Nonno qui s'agenouille près du corps convulsé. Zino, enroulé dans sa couverture, grelotte dans l'encadrement de la porte. Pourtant, il rit. Antoine Chenillot a préparé les cordes pour le piano.

OceanofPDF.com

La Bugatti fit six aller-retour ainsi que le camion de Babert. Ce déménagement ressemblait à l'exode et Térésa était coincée entre Zino et Zia à l'arrière de la Bugatti.

« Je ne veux pas qu'elle me touche, disait Zino. Elle a l'air d'un mort. Sa bouche est ouverte, ses yeux fixes. Je ne veux pas qu'elle me touche. Elle sent le cadavre. Je ne l'aime pas ; je n'aime personne. Je ne veux pas qu'on me touche. »

Térésa gémit, ensachée dans un vieux manteau. Le violoncelle est posé à l'avant, à côté d'Antoine Chenillot qui siffle *le Quadrille des lanciers*. Nonno et moi sommes à côté de Babert au volant, rafistolé par un tendeur, de son vieux camion gris qu'il conduit sans jamais changer de vitesse. Nous nous engageons dans un chemin pierreux et un coup de frein brutal nous lance en avant contre le pare-brise, noir de moustiques écrasés.

« Pierre Boursault », bougonne Babert.

Un tracteur est arrêté devant une cabane noire, à la porte ouverte. Dans la cabane, des cercueils sont alignés contre le mur.

Pierre Boursault, l'œil mauvais, la casquette sur l'œil, la vareuse décolorée, est descendu de sa machine.

Babert passe sa tête tonsurée par la vitre baissée :

« Bouge ton engin, Boursault ; faut que j'avance.

– Tes saltimbanques et toi vous n'avez qu'à faire le tour, grogne Boursault.

– Mauvais bougre, dit Babert. Le Bon Dieu te punira.

– Je l'emmerde aussi, dit Boursault.

– Fais attention, méchant, ou je t'écrase, toi et ta langue de vipère.

– Essaie un peu, Babert, et je te noie dans ton bénitier. »

A ce moment cocoriquent des coqs du poulailler de Catherine Lepieu. Des dindons gloussent, et un troupeau d'oies s'agite derrière le grillage.

« Moi je t'enferme dans la cage aux poules si tu continues, Boursault. Fais attention, colorature la voix de castrat. Ne me cherche pas, Boursault. Fais attention. »

Nonno, pacifiste et indifférent, bourre sa pipe.

« Ma... dit-il, c'est fou ce que les hommes ressemblent vite à des chiens. En amour, en affaires, en voisins... Cani, sempre cani. »

Babert a sauté sur le chemin. Le moteur du tracteur et celui du camion font un bruit de vieilles ferrailles. Babert et Boursault sont obligés de crier :

« J'ai un droit de passage, crie Boursault, un droit de brouette, de chaque côté. Je peux occuper mon côté nuit et jour.

– Même René aussi a un droit de brouette.

– Ton camion de maudit écrase mon droit de brouette. T'as qu'à le mettre sur son droit de brouette à elle.

– Ma... dit Nonno, cet homme n'a pas beaucoup voyagé. Son droit de brouette est pour lui ce que l'équateur a été vingt fois pour nous.

– Pousse ton tracteur.

– Pousse ton camion. Ta figure, Babert, j' peux pas l'encadrer. C'est pour ça que je vas plus à la messe depuis 1935.

– La tienne de figure, Boursault, elle est pire que cul de diable. Le Bon Dieu est soulagé de ne plus la voir, ta figure. Et pas seulement depuis 1935. »

Et d'un seul bond, Babert est au volant. Il embraye débraye démarre d'un seul coup, contournant le tracteur de Boursault et écrase un pied de sa vigne. Boursault hurle encore plus fort:

« J' vas chercher le fusil. Gertrude ! Gertrude ! viens pour témoigner qu'on a voulu m'assassiner! Ecraser ma vigne! Dépêche-toi, chienne de morue ! »

Il se précipite dans sa cabane, décroche un fusil de chasse au-dessus d'un cercueil sans couvercle.

Au bout du chemin, couverte de valises, grimpe la Bugatti. Paisible, Nonno tire deux bouffées de tabac.

« Ma... Comincia la commedia... »

Dans le rétroviseur, j'aperçois la tête de Zia, sous une mantille. Térésa est écrasée par le corps de Zino enveloppé dans une couverture. Antoine Chenillot bougonne :

« Qu'est-ce que c'est qu'un bazar de même... »

Car Boursault court sur le chemin, fusil au poing.

« Vous inquiétez pas, même René. Il est pas chargé, son engin. Boursault, on le connaît dans le pays. Il veut faire peur mais pour ce qui est d'agir, c'est un lâche. Vous inquiétez pas. »

Mais Térésa a déjà bondi hors de la Bugatti qui roule encore. Elle fait deux ou trois tourbillons sur elle-même et se retrouve poings sur les hanches, face au fusil :

« Qu'avez-vous contre nous, monsieur? Pourquoi ces manières ?

– Notre nouveau voisin, dit Nonno très mondain à Zia dont les lèvres commencent à trembler. Le garde-chasse, exactement. Le garde-chasse du château des rats et des souris. Il nous souhaite la bienvenue. »

Tout le monde est obligé de crier à cause du tracteur, de la Bugatti et du camion. A ce moment, débouche d'une clôture à poules et clapiers, un homme tout rouge, râpé des pieds à la tête, fourche sur l'épaule.

« Auguste, brame Boursault, viens m'aider à porter plainte. Ils ont cassé exprès ma vigne en roulant sur mon droit de brouette. Tu te souviens, Auguste ? En 1910 tu passais par là et c'était à mon pauvre père, le chemin... Y faut que tu témoignes qu'en 1910...

– J'ai rien vu, je sais rien et je m'en fous, marmonne Auguste, autant que d'une moule pourrie.

– Pourri toi-même », rétorque Boursault.

Et le voilà qui tourne sa carabine contre les clapiers et les volatiles effarés

« Fan de loup ! » s'exclame Antoine Chenillot.

Car à cause du canon pointé, Zia a surgi de la Bugatti, les mains sur la tête, la tête oscillant en tous sens et elle se met à pousser des hurlements si sauvages que les quatre hommes restent cois. Auguste repose la

fourche qu'il commençait à brandir, Babert pétrit son béret basque, Pierre Boursault en oublie sa fureur et Antoine Chenillot répète : « Fan de loup », seul cri d'émotion de ce pays.

Nonno dit : « Dio mio », pose sa pipe et sort précipitamment du camion pour soutenir Zia qui hurle :

« I fascisti ! i fascisti !

– Non, dit Nonno. Les fascistes étaient plus polis qu'eux. »

On entend rire dans la Bugatti. C'est Zino, qui a rejeté la couverture et hisse sa tête d'ange malade. La gaieté le secoue, fait sursauter son corps au même rythme que le corps de Zia, maintenue assise sur le marchepied par Nonno et Térésa.

« Les étrangers ça porte pas chance. J'aurai votre peau, bougonne Boursault en relevant son pied de vigne, jusqu'à ce qu'enfin je vous cloue entre quatre planches. »

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

LE BOUCHOT

*Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.
(Vous qui entrez ici, laissez toute espérance.)*

OceanofPDF.com

Ainsi donc, nous pendions la crémaillère au milieu d'une fosse à vidange. Un tout-à-l'égout de cris et de haine.

Ce premier soir nous campâmes au milieu des cartons non défaits, des meubles en vrac. Rien ne tenait droit : la maison s'enlisait d'un côté.

Térésa dressa d'abord les lits où furent couchés Zino et Zia, en proie à une violente commotion. Mais le seul objet qu'elle défit d'un sac en toile, et installa sur le guéridon des esprits, fut la statue du Diable érotique.

Cette statue, en glaise rouge, avait la forme d'un diable tenant son sexe dans les mains, levant vers le ciel un œil énorme, rond, douloureux, un œil d'oiseau menacé par les hommes. Le sexe était démesuré, plus grand que les mains, aussi long que le bras... Et ce Diable souriait sous l'œil terrorisé.

« Ma... ainsi va l'Amour », disait Nonno.

René l'avait sculpté de ses mains pour Térésa. « L'œil terrorisé, disait-il, exprime le malheur unique de ne plus jamais te revoir... » Ensemble, ils avaient appelé cette statue « le Diable branleur ». Babert baissait les yeux quand il la voyait.

« Vous devriez la jeter, même René, c'est pas beau, une affaire de même... »

– Jamais ! s'exclamait Térésa. Mon pauvre René me l'avait donnée, faite de ses mains. Où que j'aille, quels que furent les bombardements, les pillages, les vols, les douleurs, je l'ai toujours emmenée avec moi. Tu comprends, Babert, dans ce pays le sexe est absent. Je veux dire le sexe d'amour, le sexe de vie... »

Mais Babert, au mot « sexe », baissait de plus en plus la tête, et Térésa n'insistait pas.

... Térésa alluma les chandelles et la lampe à pétrole. Nous grelottions sous nos couvertures, stupéfaits de voir la maison vaguement en pente. Térésa nous promit le Pérou :

« Un château, un palais, la caverne d'Ali Baba... Peu à peu la maison sera reconstruite, une belle, une neuve, avec un tas de fenêtres, et l'électricité et une baignoire plus grande qu'une piscine... Vous verrez...

D'ailleurs, le garage est la preuve que Monsieur le Juge va faire reconstruire... »

Le garage : avec fosse, crics, échassiers d'acier, établi, vasistas, et ce grand néon tout bleu qui attire les moustiques. Il y a de quoi loger au moins six Bugatti.

« Ma, dit Nonno, si le reste a une chance un jour d'être à la mesure du garage... Chi lo sa... »

... Vestibules, fontaines, chambres en enfilade, grand salon, petit salon, fumoir avec billard, couloirs en spirales, greniers, parc, piscine...

« Un palais, mes enfants. Un jour vous aurez un palais. Je le jure. Dussé-je y laisser mes mains.

– ... Et des grands murs et des ponts-levis et des douves pour s'isoler des voisins.

– Grossiers pire que corsaires antiques », dit Térésa en tirant sur son gros mégot.

Il fait si froid qu'elle a gardé son manteau. A ses poignets brillent les bracelets de Renata. A ses oreilles, les pendentifs en diamant et or rose. A son cou plus de sept colliers. Sur sa vieille robe une quinzaine de broches ciselées, ornées de rubis, d'émeraudes. A ses doigts, des bagues, en double, en triple.

« C'est bon, le tabac, dit-elle, assise sur l'affreux escabeau, le coude appuyé sur une grosse malle. La fumée étouffe tout : la colère, la peur, la rage, l'amour. Et la peur ressemble à l'amour : cela se termine souvent dans la rage. »

Zia somnole, brisée, sous un tas de couvertures non dépliées.

« J'ai faim », dis-je.

Térésa sursaute, arrachée à un mauvais souvenir qui craquelle son visage tel le fond des parcs à huîtres.

« Ah, oui, dit-elle, c'est vrai. Se nourrir. Pour finir la journée. Et en rejoindre une autre. Et encore une autre. Ah, oui, se nourrir. Pour traîner la guenille jusqu'au bout. Vitaminer un peu ses restes d'illusion.

– J'ai faim, dit Zino.

– J'ai froid, dit Zia.

– J'ai soif, dit Nonno.

– Les quatre points cardinaux de ma prison, ricane Térésa, de plus en plus fissurée, rouge, hors d'elle. Et si j'avais faim, moi ? et soif ? et peur ? et le feu aux reins ? hein ? hein ? »

Elle crie, elle balaye d'un poing furieux la lampe allumée qui se brise à ses pieds, répandant l'âcre odeur du pétrole. Une nappe bleue s'élève, qu'elle ne songe pas à éteindre. Nonno jure, tape dessus à coups de couverture.

« Sei mazza, dit-il. Tu es folle.

– Qu'est-ce que ça peut faire au fond, si tout brûle, dit-elle en allumant un autre mégot.

– Un jour on aura un palais, psalmodie Zia que le début d'incendie apaise brusquement.

– Rêve-le dans ta tête, tu seras plus sûre de l'avoir », marmonne Zino qui s'amuse déjà...

A ce moment, je bondis sur un tas de valises : des souris tournoient autour de mes chevilles.

« Couchons au garage, décide brusquement Térésa, parce que l'eau pisse par une gouttière jusque sur Zino. On mettra les enfants dans la Bugatti. Je vais transporter un matelas pour nous trois. La guerre continue... Tu vois, me dit-elle, c'est cela, l'amour. On te couvre d'abord de roses, et ensuite on te jette à l'auge. »

Alors que nous commençons à tirer le matelas, il y eut derrière le carreau, rafistolé par un carton, le faisceau d'une lumière.

« Qui est là ? tonna Térésa.

– C'est votre voisine... Catherine Lepieu... J'ai emmené un pot de soupe aux pois... Pensez donc, ma pauvre dame, vous avez autre chose à faire que la cuisine... Et ces petits qui n'ont peut-être pas dîné... »

Térésa ouvrit le battant de la fenêtre et nous vîmes se dessiner dans la nuit un visage rond et doux, éclairé par des yeux gris. Une grosse cape en laine enveloppait Catherine Lepieu.

Elle tendit à Térésa un pot de terre tout chaud et s'esquiva avant que nous ayons eu le temps de dire merci.

Ainsi naquit une amitié clandestine qui dura toute la vie de Térésa.

« C'est curieux, murmura Térésa, cette personne sera la seule à se préoccuper du jour de ma mort... Venez, on mangera là-bas. Demain nous organiserons l'auge.

– Ma... dit Nonno, la soupe aux pois convient aussi aux cochons. N'empêche. C'est une brave femme.

– Porte le pot, dit Térésa ; ne le renverse pas. Le matelas, je m'en charge. »

Et d'un mouvement étonnant pour sa petite taille, elle le hissa sur son dos.

« L'âne est en route, dit-elle en riant. Suivez-moi. Zino, ne quitte pas ta couverture. Zia, appuie-toi sur Océan. »

Nous émigrâmes ainsi dans le garage au néon. Et Térésa, soufflant, ahanant, jeta le matelas au pied de la Bugatti. Elle enrroula Zino dans la couverture, l'installa à l'arrière de la voiture et courut à nouveau vers le Bouchot, pour en ramener la literie et des récipients hétéroclites qui lui tombèrent sous la main.

Elle posa le pot de soupe sur un jerrican et nous servit dans des casseroles et des bols ramenés au hasard. De la petite cuillère en argent massif à la grosse louche rouillée, les couverts aussi étaient disparates.

« A la guerre comme à la guerre. Mange ton pain noir ce soir, demain il sera blanc...

– Après-demain de bois...

– Encore demain de pierre...

– Et enfin au tombeau. »

Le garage était très sonore et la voix de Térésa portait loin.

« Je reviens », dit-elle.

Elle courut encore une fois par le jardin très noir et ramena le violoncelle et la flûte de Nonno.

« C'est l'heure du concert », dit-elle.

... Ils jouèrent. Assis sur les jerricans, ils jouèrent. Mozart. Mendelssohn. Corelli. Satie. Vivaldi. Ils jouèrent. Zia s'endormit, sa casserole vide à la main tandis que Zino commençait à dessiner un squelette sur la buée du pare-brise.

OceanofPDF.com

Je fus réveillée brusquement dans la nuit par la grêle qui cognait sur la porte du garage.

Un point étincelait entre deux éclairs derrière le vasistas : le bouchon en cuivre de la Bugatti et, un peu plus loin, la petite flûte posée sur son écrin.

Appuyée contre le mur en parpaings, Zia ne dormait pas. Elle regardait, éblouie, le vieil homme qui ronflait, paisible, en poussant de petits contre-ut, à ses côtés.

Zino disparaissait sous la couverture d'où dépassait une mèche de cheveux noirs. Le squelette dessiné se givrait lentement dans le froid de la nuit.

Je tâtonne à l'avant, là où Térésa s'était blottie, entre les pédales et le volant.

« A la guerre comme à la guerre et ce sera toujours la guerre », a-t-elle murmuré, avant de plonger dans un sommeil noir, comateux.

Je l'appelle doucement. Personne. Je me lève à demi, ma robe a tourné sur moi. Nous avons dormi habillés. « Demain, a-t-elle dit, nous organiserons l'auge et ses cochons. » J'enfile mes bottes en caoutchouc. Je m'extirpe de la voiture.

« Zia, dis-je à mi-voix. Où est-elle ? »

Le regard de Zia erre, ivre d'adoration, sur les murs du garage. Son bras décharné indique la porte entrouverte.

« Dov'è ? dis-je, le cœur lent. Où est-elle ? »

Mais Zia se replonge dans sa contemplation. Nonno émet à ce moment une série de petits ronflements en gamme brillante. La pluie a cessé. Je me faufille dehors, sur le chemin qui mène au portail.

Je me dissimule le long de la haie à cause des silhouettes, lampes de poche et paniers à salade à la main. Pierre Boursault, Auguste Souillard et Mathurin Lepieue ramassent des escargots. Ils vont « aux cagouilles », comme disent les Charentais. Après chaque orage, la nuit, ils se lèvent, ramassent les petits gris qui baveront trois semaines dans la farine. Ensuite, on les jette au court-bouillon, on en arrache les intestins et on les enfourne par centaines dans le four en fonte des grosses cuisinières. Un

coup de rouge de la vigne à Boursault, et c'est un festin dont ils sont particulièrement friands.

Pour éviter les cagouillards, je rampe, je glisse tel un lézard et arrive trempée au portail du Bouchot. Portail ouvert, envahi par les ronces, je me pique, je m'érafle, rien ne me guide si ce n'est la faible flamme d'une chandelle, tout au bout, près du mur.

J'avance, mains en avant, les bottes pleines d'eau, les cheveux collés, le sarrau déchiré. Je murmure son nom : « Térésa. » Je la hèle dans sa nuit comme je rampe dans la mienne. Ma naissance a dû ressembler à ce tâtonnement de violence absurde, ces cris muets, son nom « Térésa Térésa », ce halètement, à cette progression de taupe... Je trébuche contre des sacs de ciment non ouverts. Je me relève parmi des planches pourries. Je saigne des genoux. J'avance toujours. « N'oublie jamais le mal qu'on te fait, dit-elle, c'est la seule façon de te souvenir des bons moments. » Pourvu que la flamme ne s'éteigne pas. Je ne sais plus du tout où je suis. Je me cogne contre un arbre qui menace de ses branches noires. Je le contourne. Je rejoins un buisson de sauge d'où s'échappent mille grenouilles qui engluent brièvement mes mains, mes joues. Je crie d'horreur. J'ai frôlé un crapaud. Ou une couleuvre. J'avance toujours. Je me griffe à des bûches, des pieux, des vieux brocs fêlés. « Un palais, a-t-elle dit, un château, les mille et une nuits. » En attendant nous en sommes aux souterrains et aux oubliettes.

Pourtant rien ne m'arrêtera. Je veux rejoindre le faible météore qui risque de s'éteindre. Un cœur trop las. La lampe d'Aladin qui a perdu ses mages. Je murmure : « Je t'aime je t'aime, reviens, je t'aime sans toi j'ai peur j'ai froid tu es mon seul recours. » Je m'arrête derrière un pan de mur écroulé et un robinet entouré de paille et de chiffons.

... Les sanglots de Térésa sont d'une telle violence que je suis obligée de m'asseoir pour en supporter les modulations pleines de pics et de gouffres. Plus ses cris montent, telle en ce moment la marée, au château d'Oléron, plus je faiblis, petite coquille emportée par le flux de son chagrin. C'est alors que la flamme de la chandelle reprend vie, j'aperçois le spectacle : Térésa, en chaussons charentais – « Comme tu es gracieuse sur tes talons, tu es une libellule, un colibri inconnu », disait René – Térésa, fébrile, folle, creuse à grands coups de bêche une fosse. Puis à

genoux près du trou, elle prend entre ses mains la statue du Diable en érection, la regarde avec une intensité de passion qui m'étourdit davantage. Elle embrasse la statue de la même manière qu'elle avait embrassé René avant la mise en bière, à l'hôpital de La Rochelle. Puis elle couche la statue dans le trou et pousse la terre avec des cris , sauvages où reviennent toujours ces mots :

« Personne personne personne. C'est fini. Prisonnière ici jusqu'à la mort. Mettre le diable en terre, l'amour en terre, la vie en terre... »

OceanofPDF.com

Voici la composition de nos chambres : à cause des travaux jamais commencés depuis deux ans, nous dormons là où le toit tient debout, où les fenêtres se ferment et où la soufflerie rouge du poêle nous chauffe.

Mon lit est vieux, fantastique et vermoulu. Mes couvertures sont un mélange de laines tunisiennes, de vieilles guipures et de molletons recouverts de satin terni. Sur des bidons d'essence venus du garage, il y a mes livres, mes cahiers, des feuilles car Térésa s'est mis en tête que je serais écrivain.

« Et rien d'autre, interdit-elle. On ne peut pas faire passer l'Energie dans toutes les cordes. Un bon arc n'a qu'une corde. »

Quant aux livres, il y en a partout et déjà tous lus malgré mon jeune âge : Louis Blanc, Saint-Simon, Pierre Louÿs, Balzac, la comtesse de Ségur, Alexandre Dumas... Ma chambre aménagée dans l'ancienne cuisine a pour cabinet de toilette l'évier à pompe, une cuvette en porcelaine avec un broc non assorti dedans. Je me lave au savon Cadum, seul luxe à côté du shampoing Dop dop dop, présenté au cirque par Zappy Max lui-même, l'été dernier. Au-dessus de l'évier à pompe, une panoplie d'armes anciennes est accrochée sur le mur lézardé. Le sol est en ciment et, par endroits, en terre battue. C'est la pièce la plus petite du Bouchot. Des plumes sergent-major s'entassent dans une boîte à chaussures. Des bouteilles d'encre rouge, violette. De la cire à cacheter et un gros cahier vierge intitulé « Les aventures de la femme cent têtes ». Mes chemises de nuit appartenaient à Renata, ma prestigieuse arrière-grand-mère. Batiste élimée, broderies à la main, blanc sur blanc : un grand R enlacé de colombes et de roses.. Renata di Garessio. Renata... Nonno, Zia et Térésa ne cessent d'en parler en italien. Les rares éléments précieux et raffinés du Bouchot viennent de la grosse malle qu'ils ont réussi à emporter. Monsieur le Juge ne nous a laissé que quelques jerricans en guise de meubles : son train de vie est ailleurs. De lui, nous arrive le fameux mandat mensuel qui fait que, huit jours avant, Térésa souffle, fume, tourne dans le jardin, prise d'angoisses que nous comprenons mal :

« Plus de mandat, niente da mangiare. »

Elle jette à mon endroit des phrases obscures et pointues : « Une femme doit avoir une belle situation. Tu seras écrivain. C'est une belle situation. Si tu n'as pas une belle situation tu seras la chienne des hommes. »

Alors l'amour m'est apparu sous la forme d'une laisse autour de mon cou, un fouet pour me faire avancer, un os qu'on me jettera si je ne fais pas la belle, hissée sur mes pattes arrière... La belle situation est le suprême moyen d'échapper à la laisse. Au mandat. A l'amour.

« Le mandat d'arrêt », commente Nonno, dépendant lui aussi du petit carré blanc que le facteur nous apporte à vélo.

« Ma, explique-t-il, pipe à la bouche pendant que Térésa recompte les billets, les pauvres pourraient porter des clochettes aux chevilles comme les lépreux. »

Mais tous les trente jours, il sort exprès sa flûte et se lance dans un concerto pour saluer l'arrivée de l'aumône... Parfois il interrompt le concert, pose ses lorgnons et frappe son smoking usé :

« Et tout ça pour maintenir jusqu'au bout cette vieille guenille... Ma... Et ce n'est pas forcément les plus vieux qui ont le plus envie de finir... »

Il se tourne vers moi, occupée à écrire le prologue *de la Femme cent têtes* :

« Tu verras, petite. Plus on est vieux, pauvre, encombrant, encombré, moins on a envie de partir... C'est facile de mourir quand on est jeune... Ah, personne ne devrait dépasser quinze ans... nessuno... ma... »

Souvent il dit « Ma », d'un air fataliste, avec un petit rire en coin qui effondre ses traits dans une tristesse incommensurable. Et les soirs d'été, il pisse sous les étoiles en s'adressant à haute voix au clocher allumé :

« Ma, tutto, finalmente è niente. Rien. Poussière. Vertige. Comédie. Rien. »

Il répète « rien, rien », tandis que, dans la cabane en bois malodorante, Pierre Boursault défèque à grands bruits. Et Nonno rejoint Zia qui, presque sourde, presque muette, joue inlassablement Schubert. Elle referme alors le couvercle du piano pour se traîner au coin de l'âtre aux cendres grises. Elle fixe l'absence de feu. Le nuage de moustiques,

patients, collés au plafond. De grosses larmes roulent entre ses rides. Zia est la sœur de Victoria, la mère de Térésa, décédée à sa naissance. Zia est vierge à près de quatre-vingts ans et voue un amour passionné à Nonno qui l'a recueillie et emmenée d'autorité en France après les bouleversements de la guerre. Ils tiennent parfois des propos que je ne comprends pas :

« Les plus grandes amours sont chastes. »

Ils se tiennent les mains pendant des heures et Nonno l'aide à se coucher, lui caresse le front et lui chante un extrait de Manon pour l'endormir.

« Adieu, notre petite chambre... »

Zia a un somptueux déshabillé en hermine avec lequel elle veut être enterrée et, au cou, un médaillon en diamant enfermant le portrait de Renata ainsi qu'une mèche des cheveux de Victoria.

Et pourtant sordide est la chambre. Les deux lits crevés, séparés par un paravent branlant, le sol en terre battue recouvert de morceaux de carton, une table en bois blanc avec un bout de toile cirée, cerfs buvant au-dessus d'une rivière bleuâtre, sur un coin de laquelle est posée une casserole à demi pleine de spaghettis refroidis. Des jerricans en guise de chaises et, ô merveille, un minuscule fauteuil crapaud brodé main ainsi qu'une aquarelle sur la cheminée représentant Nonno, Victoria et Zia en habits de concert à la Scala. Autre objet splendide, absurde : une cloche en cristal sous laquelle, posés sur un coussin velours et or, il y a le portrait de Renata et une lettre de Victor-Emmanuel la concernant. Une grosse malle ancienne est posée entre les deux lits, face au piano droit.

« Nous sommes devenus misérables, dit Nonno en bordant Zia. Nous n'avons pas échappé à l'épouvantail : la charité des autres et finir dans l'extrême pauvreté.

– Ce n'est rien », disent les yeux très noirs, caressants.

Et Zia, d'une main tremblante, attrape son écritoire (autre merveille venue du château de Renata) et trace en français parfait cette phrase en s'aidant de la loupe (je n'ai jamais vu autant de loupes que dans cette famille, ils grossissent tout, ils traquent la vérité jusqu'au fond de

l'invisible) : « Ce sont les plus beaux jours de ma vie. Dormir et mourir près de toi mon amour. »

« Ma, commente Nonno, en élevant la phrase au niveau de la lampe à pétrole et en approchant la loupe de ses lorgnons, forse... peut-être... »

Voici, en face, la chambre de Zino : surélevée, puis en cuvette, ne nous y trompons pas, c'est un ancien pressoir ouvert d'un côté, recouvert de couvertures arabes, avec, au-dessus du sommier, des portraits nazis, des photos de Bugatti, des couteaux, des épées, et une série de tableaux au fusain faits par Zino.

Zino peint et dessine à merveille mais toujours le même sujet : des cercueils ouverts avec des squelettes ricanants, cigarette entre les osselets des doigts, charognes sous l'orage, arbres en forme de monstres, anges à corps de diables, diables fourchus et langue pendante avec des ailes d'ange. Sur le mur lui-même, il a dessiné un squelette grandeur nature.

« Tu seras bientôt comme ça », dit-il à qui veut l'entendre.

Et il se remet à peindre tandis que je continue le prologue de la *Femme cent têtes*.

... On traverse un couloir suintant d'humidité, un ou deux cabinets sans fenêtre et nous entrons dans ce que Nonno appelle : « le caravansérail des rats et des souris ».

A savoir le grand salon. La pièce à musique. La cuisine. La salle commune. La chambre de Térésa. Poêlons noirs au mur, pupitres à musique, violoncelle debout entre la cuisinière et le seau à charbon, accordéon sur un jerrican, commode grand style avec des bibelots ravissants (Où est ma statue ? gémit Térésa), grosse table en bois couverte de verres, bols, assiettes ébréchées dont quelques-unes en porcelaine fine ornées d'or, évier à pompe, partitions de musique dans une malle ancienne, une superbe épée au mur, seaux hygiéniques sans couvercle remplis de journaux. Chiens et chats errants entrent par la fenêtre, trois sommiers crevés se superposent, recouverts de livres,

dentelles rares et fanées, coussins crevés, soupières fêlées, caisses de moules apportées par Babert. Banc, escabeaux, jerricans, balais de crin... Et tout au fond un lit mignard, couvert d'anges dorés : le lit de Térésa. Et au-dessus, cloué au mur, le portrait de René. Celui de Monsieur le Juge est dans le pressoir de Zino. En guise de table de nuit, un guéridon tout noir, ramené d'Italie. Une grosse cloche en or et argent est posée sur le guéridon.

Cette maison n'a aucun sens : elle tourne en mille directions, crève de toutes parts, finit par un cul-de-sac, devient palais, s'achève en basse-cour. Le massif d'hortensias entre par la fenêtre.

« Qui sait si les plantes ne souffrent pas ? » murmure Térésa qui hésite à le tailler. Térésa a toujours tremblé à l'idée de faire du mal. Mon chien Athos a droit à tous les égards. Les rats et les souris l'obligent à mettre des tapettes tous les soirs au pied de nos lits. Zino adore préparer les tapettes et les amener à table pendant le déjeuner. Les rats ont la tête éclatée.

« Amore mio, dit Térésa en lui caressant les cheveux. Tu es l'homme de la famille. »

J'ai envie de vomir. A cause des rats. Ou des caresses à Zino.

Bang! Bang!

Vers minuit, elle agite la cloche du guéridon pour nous convoquer à la séance des esprits. Nous avons l'habitude de ces réveils nocturnes. Zino enjambe les tapettes au gruyère et nous voilà au grand salon où toutes les bougies sont allumées.

« Il faut que je retrouve ma statue », dit-elle.

Mais auparavant elle s'est roulé un mégot dans un morceau de *Sud-Ouest*.

« Il faut que je réfléchisse », dit-elle.

Chemise de nuit festonnée, pieds nus dans les charentaises, châle au crochet sur les épaules, perdue dans la fumée du tabac gris, elle oscille entre plusieurs mondes.

Les mains étalées sur le guéridon, elle appelle, elle appelle...

« Héritage. Maison des Douleurs. Départ aux Quatre Vents. »

Elle transpire, les mains brûlantes, jusqu'à ce qu'enfin, le guéridon s'ébranle, tourne, devienne fou.

« Ma, dit Nonno, les esprits sont encore plus impuissants que nous. La Vie et la Mort sont de mauvais écheveaux. »

Epuisée, Térésa retire ses mains du guéridon qui s'immobilise. Elle regarde un moment dans le vide.

« Allez vous coucher, dit-elle. E tardi. Il est tard. Et même trop tard. »

OceanofPDF.com

La maison mitoyenne de la nôtre est celle de Pierre Boursault qui fabrique les cercueils du pays. Aussi avons-nous peur de sa cabane face au portail de notre jardin (portail sans mur, isolé, mignard, travaillé en grille du château, absurde et que Térésa ferme et ouvre sans songer à passer à côté). Pierre Boursault partage avec nous, qu'il hait sans défaillance ainsi que l'humanité en entier, la mitoyenneté du chemin entre sa maison et notre jardin, de même que ses vieux cabinets de campagne malodorants construits entre son jardin et le nôtre.

« Qui vient chier chez moi j' le fous dans l' trou », gueule-t-il matin et soir.

Délateur, menteur, voleur, grossier, ivrogne, pouilleux, il passe son temps à jeter des crapauds morts par-dessus le portail, pisser sur le garage, et foncer en vélo à la mairie pour dénoncer tout le monde à propos de n'importe quoi.

Tout le jour on l'entend hurler :

« Gertrude, fille de chienne, tu viens, oui? »

Gertrude, c'est sa femme. Enfin, ce qu'il reste d'une femme : grande sauterelle maigre et noire, crâne bosselé, poils au menton, dos voûté, reins courbés, cicatrices, plaies, bosses, il la maltraite pis que la marée contre les bouchots. Il l'oblige, pendant de longues heures, à tenir les grosses pièces de bois qu'il fait exprès de scier en plein dans le champ de ses entrailles... Une fois, la scie a déchiré le vieux sarrau noir et effleuré les seins dégonflés, en calebasses. Gertrude semble prise de tétanie, laisse échapper la pièce massive qui tombe, entraînant le rabot, les clous, les marteaux et les hurlements de Pierre Boursault :

« Salope. Si je ne me retenais pas... »

Et il ne se retient pas, en effet : il a défait sa ceinture et il cingle à toute volée le pauvre corps. De plus Gertrude Boursault a un bec-de-lièvre. Elle émet des sons terribles. Mais il frappe, la tire, la traîne par-delà un cercueil sans couvercle, posé contre le mur. violemment, il la jette hors de la cabane, s'enferme à clef. Reprend le son furieux, déchirant, de la scie. Misérable bolide, Gertrude a tourbillonné jusqu'au pied du portail où Térésa, occupée à désherber, la reçoit sur ses râteaux.

Térésa a toujours haï l'injustice. D'un bond, elle est devant la cabane bouclée et tambourine :

« Ouvrez, Boursault. Vous m'entendez? Ouvrez. »

La scie s'est tue d'un seul coup.

« Vous êtes un lâche, Boursault. Le saviez-vous ?

– De quoi j' me mêle ? » dit une grosse voix charentaise dans le dos de Térésa.

C'est Ernestine Sarlut. Teigneuse comme pas deux, verrue sur le nez, nez en bénitier, bénitier remplaçant le bidet, chargée de nettoyer les pissotières de la ville et de l'école, Ernestine Sarlut vit avec une brute qui cuve son mauvais vin au fond des cabanes. Ernestine s'enferme dès qu'elle le peut avec Boursault, et on entend parfois des jappements de chienne sous l'établi à cercueils. Borborygmes, fange, notre voisinage exaspère Térésa.

« Ne les fréquente pas, dit-elle, surtout ne les fréquente jamais. Nous nous sommes trompés de pays. Ce n'est pas notre faute. Ne les fréquente pas... »

Et elle roule son tabac gris – la tabatière en caoutchouc est accrochée à la ceinture de son gros tablier de tâcheron – dans un morceau du *Littoral de Marennes*.

« Vous, dit Térésa à la mère Sarlut qui tient ses balais malodorants comme des fusils, je vous conseille de vous mêler de vos affaires.

– Grande fiérole », aboie Ernestine.

Un objet a volé dans les airs : un corbeau mort, déjà pourri, lancé à toute volée par Gertrude sur le chignon d'Ernestine. Le bec-de-lièvre s'agite dans tous les sens. Il règne alors, en quelques secondes, une agitation extrême, une série de jurons charentais, et vlan, la porte de la cabane s'ouvre et Boursault, flanqué de son appareil à sulfater la vigne en forme de cornemuse, commence consciencieusement à asperger d'un soufre bleu, infect, ses femelles en fureur.

Térésa qui essaye bravement de séparer les deux femmes est la première atteinte. Ernestine Sarlut envoie le balai contre Boursault qui braie :

« Attends voir un peu morue attends voir... »

Térésa se drape dans sa dignité :

« Vous insultez la femme d'un magistrat. »

Boursault a stoppé l'appareil, se retourne, défait la ceinture de laine de son pantalon, montre une paire de fesses énormes, tape dessus et gueule :

« Tiens, collabo. Italienne. Vendue. Voilà ce que j'en fais de la magistrature. »

Et il s'enferme de nouveau et l'on entend la furie de la scie et du rabot. Les clameurs orchestrent trois tons : coloraturo chez Térésa, basson râpeux chez Ernestine et gorge de grenouille chez Gertrude.

Alors Nonno, qui de loin n'en perd pas une miette, attaque sous le figuier un concerto de Boccherini.

« Tu vois, dit-il, les femmes sont terribles. Terribile. La pium'al vento... Ma. La forza del destino... »

Et il monte une gamme vertigineuse, un miracle de cristal et de beauté. On peut quelquefois s'apercevoir que le ciel est bleu. Quand Nonno joue, je lève les yeux, j'ai envie de l'escalade céleste. Je crois au Bon Dieu. Mais je rencontre seulement l'arête au coin du gosier : le clocher de Marennes. L'inexorable. Et au-dessous, les jurons de Pierre Boursault.

OceanofPDF.com

Peu de jours après que Pierre Boursault se fut déculotté, nous avons eu la visite de Thomas Côme, le gros ostréiculteur. Il est arrivé dans sa 2 CV camionnette pleine de cageots d'huîtres et s'est arrêté en face de la cabane à Boursault. Lourd, lent, les cuissardes pleines de vase, la vareuse bleue, les joues rouges, il m'a aperçue qui détalais dans le jardin ! Mon cœur bat. Colin. Colin. Est-il avec lui? J'en perds la parole. Térésa, occupée depuis le matin à faire ses comptes – uno, duo, tré... – devant sa bourse vide, ne l'a pas vu arriver. Thomas Côme porte un cageot de bulors et un chou de son jardin.

Il a frappé au carreau du grand salon.

« Faites attention à mon hortensia ! » crie Térésa qui fourrage dans ses cheveux sans coupe définie et attrape sa tabatière.

Thomas Côme, la panse énorme, le corps massif, s'est assis sur un escabeau, face à Térésa, le chou et les bulors sur ses genoux.

« Eh bien, même René, eh bien, pas facile, le calcul. » Térésa soupire, pose la loupe accrochée à sa blague à tabac, éternellement pendue à sa ceinture, et soupire :

« Pas facile. Et pourtant pas grand-chose... j'ai beau remonter mes additions, refaire des soustractions, je reste aussi pauvre que Martin l'Ane. »

Thomas Côme frappe sur ses genoux qu'il tient écartés.

« Allons, même René... Pourtant il a une belle situation, Monsieur le Juge... Vrai, quand il passe en Bugatti dans le pays, avec son foulard de soie et son costume prince-de-galles, on n'oserait pas lui causer... »

Térésa se lève et va chercher la bouteille de pineau (don de Catherine Lepieu), remplit deux verres et roule un mégot. Consciencieusement, elle roule le mégot particulièrement énorme et craque une allumette de cuisine. Le bout du *Littoral* prend feu, le mégot se coupe en deux, une partie tombe dans son pineau.

« C'est pas pour dire, balbutie Thomas Côme, le regard cauteleux, mais p't-êt'e bien que, dans sa profession, ça l'a gêné Monsieur le Juge...

– Quoi ? demande rudement Térésa.

– Euh ?... je veux dire... Je sais pas moi... Tenez, la femme du substitut, celle du notaire, même M^{me} Marie-Rose qui tient le magasin des vêtements, eh bien, je sais pas, elles... Je veux dire, elles ne fument pas de gros mégots roulés comme on en voit pas même à un grognard et...

– Je les emmerde, dit Térésa qui ouvre un tiroir de la commode et en sort un jeu de tarots qu'elle étale tranquillement devant Thomas Côme. Mais alors si vous saviez à quel point...

– Euh... enfin, c'est pour causer que je dis ça. On n'a pas l'habitude, ici, de voir les femmes fumer tout comme un gars. Même aux cabanes. C'est pas sûr que ça plairait aux maris. Alors, vous pensez, la femme d'un notable...

– Avec des chaussures trouées? Des gros tabliers bleus pour cacher ses robes en loques ? Des parents à charge qui dorment sur la terre battue ? Un violoncelle que je fais chanter à minuit, ou à l'aube, quand ça me plaît ? Et le pendule, et le tarot au moment où les bonnes ménagères vont passer à table et des enfants qui peignent, qui écrivent... Ah, c'est sûr que ça plairait pas aux maris. La liberté ne plaît à personne. Etre vraiment libre, c'est ressembler à un épouvantail...

– Je veux dire que...

– Rien du tout, père Côme. On est différents, c'est tout. On vit à notre guise à défaut de notre confort. Que voulez-vous... Nous sommes devenus farceurs, comme les prisonniers à perpétuité... »

Elle lui ressert du pineau, retourne ses cartes de tarot, éclate de rire :

« Ça par exemple... Vous allez avoir une surprise amoureuse, père Côme... Regardez... La Papesse à l'envers sur le Pendu... c'est presque une position érotique...

– Oh, dit l'ostréiculteur très choqué.

– Érotique n'est pas un mot grossier ! C'est drôle, dans ce pays, il y a des mots tabous. Amour... sensibilité... musique... érotisme... Oh, on peut parler pendant des heures gros sous, vase, purin, tout le monde est content. Enfin... c'est votre affaire plus que la mienne... Monsieur le Juge aussi se choquait très vite... Dans le fond c'était un vieux garçon camouflé en faux grand homme... »

Chaque fois que Térésa dit « Monsieur le Juge », Thomas Côme incline respectueusement la tête. Et Térésa s'amuse, les yeux rapetissés, la fumée autour d'elle.

« Un vrai monsieur, Monsieur le Juge, avec une vraie dame dans un vrai taudis...

– Je ne comprends pas, dit l'ostréiculteur de plus en plus embarrassé, avec sa situation et...

– Ne vous fatiguez pas. Il n'y a rien à comprendre. Cela fait des années et des années que toutes les nuits j'ai essayé de comprendre. Alors, terminé. Rideau. Ciao. »

Elle avale d'un coup sec le second verre de pineau et, coudes sur la table, devient brusquement véhémence :

« Au fond, pour vous, qu'est-ce que c'est, l'amour ? »

Soudain inquiet, battant en retraite, casquette entre les doigts, Thomas Côme se lève et balbutie :

« Bien le bonsoir, madame René... J' suis venu pour vous laisser un chou et des bulors. Si vous voulez bien, j' préfère régler comme ça les leçons de mon gars. J'aime autant qu'y garde ses sous pour du sérieux.

– Bien, bien, dit Térésa qui monologue avec le vide. Courage et patience. Autant parler aux murs du Bouchot. Il n'y a rien de plus attentif que les murs. De bonnes oreilles. Qui entendent tout, ne répètent rien. Pas d'amour par ici. Zim boum, finie la musique. C'est curieux, ce pays... Heureusement, dans un sens, heureusement il y a les moustiques... Cela évite de se jeter contre ces bons gros murs, un peu trop muets quand même... Avec les moustiques, on est toujours vaguement agressif, en colère, prêt à se battre... Merci, moustiques... Vous remplacez l'amour. O combien. Et bien le bonsoir, père Côme. Merci pour votre chou. Quand on a faim, ça vaut de l'or. Ne vous tracassez pas pour Colin. Il est tellement doué que je lui donne gratis ses cours. Cadeau. Encore un mot que l'on comprend mal par ici... Bien le bonsoir... »

Elle retombe dans ses tarots, son monologue, et Thomas Côme s'en va avec un vague mouvement de regret pour le cageot de bulors que Térésa ne semble même pas voir.

« Surveillez bien Boursault, bougonne-t-il, vaguement vexé. Il a fait un gros besoin devant le portail. »

OceanofPDF.com

Elle n'a pas le temps de ranger les cartes, un bruit de corne retentit dans la rue suivi par la voix de castrat :

« Mes moules... Mes moules... Venez voir mes moules... Ma petite boutique est ouverte... Ma moule est fraîche... »

Par la fenêtre ouverte, en poussant un peu les hortensias, on voit la route et la carriole de Babert.

Tous les jours, il nous apporte un cornet, si ce n'est une caisse quand ses affaires vont bien.

Babert Labbé, Catherine Lepieu et Auguste Souillard sont les seuls amis de Térésa. Ainsi légumes, moules et boudins nous sont-ils furtivement donnés presque quotidiennement, quand le mandat tarde à venir. De mystérieux paniers sont alors déposés devant le portail. A cause de la méchanceté de Boursault qui en a écrasé un avec son tracteur, désormais, les paniers sont mis sur le coin de la fenêtre. Catherine Lepieu, dont la petite ferme est derrière la cabane à Boursault, voue à Térésa une vénération féodale. Très impressionnée par la cloche en cristal et les quelques merveilles ramenées d'Italie, Catherine Lepieu s'extasie, écoutant Térésa, derrière la fumée noire du tabac gris.

Alors Térésa se penche sur une feuille ayant servi à envelopper les moules de Babert et dessine le château de Renata :

« Ah, dites voir, dites voir... » s'émerveille Catherine Lepieu, aux très beaux yeux gris sans cesse navrés, les cheveux sous un foulard à carreaux, assorti à sa blouse.

Mais parfois le bruit d'un tracteur leur parvient. Elle s'ébroue, effarée :

« Faut que je rentre, même Térésa. Mon mari me crierait après.

– Au revoir, ma brave amie, dit Térésa entourée de ses reliques. Moi, je n'ai plus de mari. L'avantage, c'est qu'on ne me crie pas après.

– Mais vous, vous êtes une dame... une dame, on ne lui crie pas après.

– Les hommes détestent toujours leur femelle un jour ou l'autre », dit Térésa.

Choquée, Catherine Lepieu s'en va, avec un panier vide. « Je vais passer par le jardin », dit-elle. Au pays, cela signifie que personne n'a

besoin de savoir qui va qui vient et ce que l'on porte dans ses mains.

... J'entreprends le premier chapitre de *la Femme cent têtes*. Elle a décidé d'assassiner son mari. Ensuite, elle sera riche et entrera enfin dans le palais d'or de toutes les créations. Même l'amour. Mais vu de manière différente. C'est une drôle d'histoire. Je ne sais pas comment la mener jusqu'au bout. Je m'embarque. Tout naufrage est possible. Accueillons la tempête. Je la préfère à la médiocrité.

... Babert a posé la corne. Il fait moduler ses cordes vocales jusqu'au soprano et cela donne :

« Moules... Mou-ou-ou-les...

– Ça va, Babert, grogne Boursault c'est-y combien que tu les vends au pauvre monde, tes coquilles ?

– Cent sous la livre, vocalise toujours Babert.

– Toi aussi tu assassines le pauvre monde. Va pour la livre. »

Babert, tout en fredonnant *Minuit, chrétien* remplit un cornet de *Sud-Ouest*. A ce moment, arrivent Ernestine Sarlut, Catherine Lepieu et, fourche sur l'épaule, Auguste Souillard.

« Salut Auguste, grogne Boursault. J'a à te causer. C'est pour témoigner. »

... Le faciès creusé par la petite vérole, Auguste pue l'alcool tout le jour et en guise de petit déjeuner mange des migeots : du pain trempé dans du vin. Il vit dans une mesure pis que la nôtre, face à Boursault, et depuis 1920 n'a jamais lavé son verre personnel. « Vin sur lait, gaieté », marmonne-t-il en avalant du gros rouge après ses fromages blancs.

« Ma... et lait sur vin, chagrin », dit Nonno en le voyant tituber et vomir dans le caniveau.

Sa maison est une pièce unique avec une grosse table sentant le grailon. Une pailasse dans le coin lui sert de lit et une couronne de mariée sous globe est posée sur la cheminée où fume sa soupe au vin. La famille d'Auguste attend le moment de le mettre à l'hôpital pour récupérer la pièce, le jardin attenant et surtout le poulailler qui vaut à Auguste le surnom de « négus de la Cacatière ». Car, en 1943, les Allemands l'ont enfermé là-dedans trois jours et deux nuits en

représailles. La famille d'Auguste, parfois, crie des insultes bizarres devant ses volets fermés : « Assassin. Tu crèveras que j'irai pas. »

« Y z'attendront que je sois crevé avant de me sortir de là, gueule Auguste. J'a bon pied, j'a bon oeil. Qu'ils y viennent et je les reçois à la fourche. »

... Il brandit cette dernière à la manière d'un trident.

« Fous-en donc un coup aux étrangers », ricane Boursault en apercevant Térésa qui trotte vers la charrette à moules.

« Ça va, Boursault, dit la voix de castrat. Un mot à même René et jamais plus je te vends mes moules.

– Tes moules de voleur... Tu peux te les garder, Babert, tes moules de voleur... Rends-moi mes sous. D'ailleurs d'où que tu les prends, tes moules? Si j'allais le dire à la mairie?

– C'est vrai ça, glapit Ernestine Sarlut, d'où que tu les prends, tes moules ?

– Messieurs dames, je vous en prie, gémit Catherine Lepieu, l'air navré.

– T'occupe pas, Babert, donne-m'en trois livres », dit Auguste Souillard.

Mais Babert est au bord de la fureur. Et la fureur de Babert a quelque chose d'effrayant. La voix de castrat monte de plusieurs tons, atteint une espèce de contre-ut désespéré et le voilà qui ouvre sa grosse sacoche et jette les pièces à la tête de Boursault qui, de haine, donne de tels coups de pied à la carriole que les coquilles volent de tous côtés. Babert arrache la fourche de dessus l'épaule d'Auguste et la lève sur Boursault qui, poings sur les hanches, hurle :

« Vas-y, Babert. Et vous finirez sous la guillotine, tes moules et toi. »

Mais la cervelle simplette de Babert est embrouillée de rouge. Il ne comprend pas la méchanceté. On l'a insulté et on a jeté son gagne-pain sur le goudron. Il tremble de la tête aux pieds. Il va frapper, fendre en deux Pierre Boursault sous les glapissements d'Ernestine, mais voilà Térésa qui, d'un bond de renarde, s'est jetée entre Babert et Pierre Boursault.

« Mâme Térésa, mon Dieu, mâme Térésa, gémit Catherine Lepieu. Une dame comme vous...

– Donne cette fourche, Babert, donne-la-moi. Boursault n'est pas plus important que ça. »

Ça : un crachat qu'elle envoie aux pieds de Pierre Boursault qui lève alors le bras pour la frapper. Mais ronde, agile, douée d'une énorme vitalité, elle s'est tournée vers Boursault, fourche à la main :

« Rentrez chez vous, voyou, pendard... Ou je vous fends en deux... Taisez-vous. Ne répondez pas. Je sais comment traiter les lâches... Rentrez chez vous avant que je ne vous assomme...

– Et mon cul, salope? tu sais comment le traiter, mon cul ?

– Absolument, dit Térésa obligeant Boursault à détalé. Malappris, gibier de potence, porco di Dio, culo di Diavolo. »

Il court, Boursault! Térésa, empoignée par ses terribles colères dont nous avons l'habitude, le poursuit avec la fourche jusqu'à ce qu'il se barricade, la bombardant de jurons effroyables où reviennent les mots « Italienne, collabo, fasciste » et, surtout, la pire insulte : « Artiste, va ! »

Babert, de grosses larmes sur les joues, ramasse sa cargaison renversée, aidé par Catherine Lepieu qui gémit :

« Le mauvais homme, ah, le mauvais homme... »

Ernestine y va aussi de son chapelet d'injures et lève son balai répugnant sur Térésa et il faut encore la fourche d'Auguste pour envoyer le balai en travers de notre cour, sur le massif d'hortensias.

« Oh, une dame comme vous, gémit de plus en plus Catherine Lepieu. Ils vont tous vous haïr, madame Térésa...

– Ne vous inquiétez pas, ma brave amie. C'est fait depuis longtemps, la haine... Ne vous inquiétez pas... La haine est l'oxygène de l'homme... Et toi, Babert, viens plutôt prendre un café... Vous, madame Sarlut, au lieu d'ameuter le pays avec vos hurlements, reprenez votre balai et tournez vos talons chez Boursault. Qui s'assemble se ressemble. J'en sais quelque chose. »

Elle rend la fourche à Auguste qui branlait du chef en signe d'approbation mais son visage est essoufflé comme chaque fois que la vie la contrarie à l'extrême.

Elle regarde à droite, à gauche, ces faces stupides, haineuses, la porte mal jointe du Bouchot et murmure en italien :

« Lasciate ogni speranza voi ch'entrate. »

Le Bouchot a glissé pour la première fois, vaguement, sur le côté. Nous avons d'abord pensé à un raz de marée causé par le courant de la passe de Maumusson, au large d'Oléron.

« Non, a dit Catherine Lepieu. Cette maison est construite sur un terrain mouvant. »

La flûte de Nonno est tombée toute seule de la cheminée.

« Teresa, a-t-il dit, ma... s'enliser sera une bonne distraction. »

Zia a retrouvé la partition de Schubert à l'envers.

Zino a redressé le portrait de Hitler sous lequel il a punaisé une photo de Monsieur le Juge.

Teresa nous a lu d'une traite l'arrivée de d'Artagnan à Paris.

« Océan, m'a-t-elle dit, sois un mousquetaire. Un guerrier. Un vrai. »

Elle lit avec sa loupe, tout contre la lampe à pétrole et nous l'entourons :

« Lire est un passe-temps de prisonnier, dit-elle en fermant *les Trois Mousquetaires*.

– Ecrire aussi, dis-je, à demi endormie sous la lampe.

– On a attrapé la perpétuité, dit Zino qui dessine un squelette.

– Monsieur le Juge en a décidé », répond Nonno, la pipe entre les dents.

Il y eut des orages terribles peu après la scène des moules et souvent, Babert, encapuchonné dans sa capote, venait au coin de notre poêle.

Térésa soignait la patte coupée d'un chat écrasé par Boursault. Babert grelottait de froid et d'un reste de colère mal liquidé. Il regardait attentivement les mains de Térésa qui avait couché le chat sur notre grosse table et emmaillotait le moignon avec de la pomme de terre râpée. La cafetière chauffait sur la cuisinière et Zia jouait le même impromptu depuis le matin.

« Quand elle joue Schubert, c'est qu'elle pense à son voyage en Allemagne. »

... Renata les avait emmenés, Nonno, Victoria et Zia, lors des fiançailles de sa fille. Zia se souvenait encore de la calèche les déposant à la gare de Turin. Puis la voiture première classe. A Baden-Baden, ils avaient dormi dans un hôtel tout blanc et Renata, enveloppée de fourrures et de satin, avait laissé des pourboires « royaux » à des serviteurs vêtus de rouge et d'or.

Victoria, déjà malade, se reposait beaucoup, et muette, forcenée de silence, Zia aimait Nonno sans en rien laisser paraître sauf le tremblement des mains quand il s'asseyait près d'elle. Renata fumait et regardait de loin Zia.

« Le bonheur n'existe pas », disait-elle de sa belle voix mâle.

A Baden-Baden, dans le salon doré, il y avait un grand piano et Zia jouait Schubert. Nonno s'était approché d'elle et avait tourné la page.

Zia avait fermé les yeux. Raté la mesure. Le maître d'hôtel, sur un signe de Renata, avait apporté le champagne et Victoria avait fait son entrée, en robe de fiancée aussi blanche que ses joues. La famille de Nonno devait arriver le lendemain. Zia ne se souvient de rien. Sauf du fume-cigarette de Renata. Son air de jeune femme et son regard très lourd qui errait sur les mains de Nonno, toujours attentif au confort de Zia.

« Et pourtant, c'est déjà trop tard », disait-elle, en froissant la longue écharpe de soie mêlée à ses colliers de perles.

... Au Bouchot, Zia rate toujours la mesure de l'impromptu n° 9. Quand Antoine Chenillot était entré, au Breuil, avec sa grosse corde de

déménagement, elle s'était mise au piano et, soudainement aveuglée, avait raté la mesure, les mains ridées, chargées de bagues de Renata. « Aime-moi », m'avait-elle suppliée... Ses vieilles mains me font souvent des signes, dessinant dans l'air des formes que je ne comprends pas. Zia est un peu folle. Elle m'a toujours fait peur. Je m'enfonce davantage dans l'ombre pour ne pas la voir.

Térésa a remis le chat exsangue dans un panier à moules garni de journaux. Elle soupire, se laisse choir sur un escabeau, sort sa tabatière, secoue sa loupe, remplit deux tasses de café.

« Mon pauvre Babert, dit-elle. Quelle vie ! 1

– Vous pouvez le dire, même René. Quelle vie ! »

Il pleut des cordes sur les hortensias et le Bouchot semble anéanti, les tuiles mal jointes, l'électricité coupée depuis toujours.

« Il va falloir allumer la lampe à pétrole.

– Oui, dit Babert qui répète toujours mot à mot ce qu'elle dit, il va falloir allumer la lampe à pétrole. »

Autour du Bouchot, les autres maisons, écrasées, emmurées d'eau et de solitude, se tassent encore davantage.

« Crois-tu, Babert, que l'on croirait ce coin habité ? Tous ensevelis, claquemurés... On peut passer des années, ici... sans voir personne. Même Boursault, une fois son venin craché, s'enferme dans sa cabane et n'en sort plus. Sont-ils morts ? Sont-ils vivants ?

– Ils sont aux cabanes, même René. A part ce feignant d'Auguste qui cuve son vin.

– Dans le fond, quand ils vous haïssent, c'est une distraction. L'amour, ici, s'enlise comme les bouchots dans la vase. Il n'y a que les sentiments négatifs qui soient vivaces, indestructibles, de vrais chiendents... Et dire que je crèverai dans ce pays pas fait pour moi... Je ne reverrai jamais l'Italie. Ni le château de Renata. Ni sa tombe, à Garessio. Ni les mimosas de San Remo. Ni la cathédrale de Turin où jouait Luigi, à l'orgue. Faut-il être maudit pour avoir été jetée là, toute vivante ! Tu te rends compte, Babert, pour rejoindre la première ville, il faut prendre le transbordeur. Pour aller à La Tremblade, il faut attendre le bac. Aucun pont, aucune

issue, partout la vase, même l'océan s'en est allé... Ce n'est pas une île mais un marais... Et que veux-tu que j'aille faire à Rochefort ou ailleurs? Sans argent, Babert... tu comprends? sans argent... Où veux-tu aller sans argent?... Où puis-je aller? Non, Babert, j'ai été jetée toute vive ici et je m'enlise, vivante vivante vivante... Mon seul but, ma seule chance de ne pas mourir désespérée, c'est que les enfants s'en aillent... Et tu sais, Babert, quand Zia pleure, le soir, dans son lit, les yeux grands ouverts, c'est à cause de l'exil... Alors Nonno joue pour elle du Corelli... Ah, Babert, l'Italia, l'Italia... Crois-tu que les hommes sont méchants... nous n'aimions que la grâce, la beauté... Sais-tu ce qu'il m'a dit Monsieur le Juge, la première fois qu'il m'a croisée, place Chasseloup-Laubat ?... En fait, il ne s'est pas adressé directement à moi mais à son bon ami, le docteur Frizamour, et je l'ai entendu : " Qui est cette femme ? on dirait une porcelaine. " »

Térésa s'esclaffe, les larmes aux yeux, en roulant son gros tabac :

«Une porcelaine! tu parles... en mille morceaux, la porcelaine... Le soir même, il a frappé chez moi – j'habitais rue Dubois-Meynardie – après le couvre-feu. Une couverture sur le dos, j'étais en train de *jouer la Prière de Werther*. J'ai posé l'archet. C'est la Gestapo, me suis-je dit. Alors j'ai soupiré, j'ai embrassé le portrait de René, et bien droite, le front haut, – comme Renata – j'ai ouvert. »

La fumée fait tousser Babert. Térésa ne le voit plus. Somnambulique, elle parle :

« J'ai ouvert, Babert... Ah, c'eût été mieux que ce soit la Gestapo.

– O même René.

– Oui, Babert. Tu sais ce qui est pire que la Gestapo ? Pire que les ongles arrachés, les tenailles brûlantes, les baignoires à la Kommandantur? Tu sais, Babert, ce qui fait souffrir davantage que la faim, le froid, la rage, la guerre ? »

Essoufflée, le cheveu terne, déjà grosse, les pieds nus dans les affreux chaussons, Térésa ne sent même plus qu'elle se brûle au mégot enflammé :

« Eh bien, je vais te le dire : c'est un homme beau, mais beau, tu n'as aucune idée de ce genre de beauté. Un prince de la nuit... Il portait une

lavallière semblable à celle de Musset... Il neigeait, Babert. Un hiver terrible, tu t'en souviens ? Tu soufflais sur tes doigts en vendant tes quelques moules, tu te souviens ?... Je suis restée un moment, main sur la poignée de la porte, incapable de parler. Incapable de bouger. Lui semblait ne pas sentir le froid. La neige tombait sur la lavallière et les cheveux noirs, séparés par une raie. Combien de temps sommes-nous restés ainsi ? Je ne peux plus te le dire... J'ai compris que l'éternité fait aussi partie de la condition humaine...

– Et la Gestapo, même René ? »

Térésa tressaille, les doigts brûlés.

« L'éternité, Babert... L'éternité de l'Amour. L'éternité de la douleur... Il s'est éloigné dans la nuit. Je suis sortie sur le trottoir. J'avais des semelles en bois et pas de bas. J'ai essayé de le suivre mais il avait disparu. Alors je suis revenue auprès du violoncelle et, tu te rends compte de ma folie ? j'ai allumé !

– O même René, la Gestapo...

– J'ai posé mes mains autour de la flamme de la bougie... Malgré le froid, j'avais chaud. Sous la neige, je ne sentais plus rien. Je te le dis, Babert, l'amour est pire que la guerre. Un bombardement. C'est la cervelle qui saute en premier. »

Térésa se tourne vers le chat blessé qui geint sur *Sud-Ouest*. « Va, pauvre Minet. Peut-être as-tu couru l'amour cette nuit, c'est à ce moment que le tracteur de Boursault t'est passé dessus... »

Babert répète :

« Le tracteur de Boursault t'est passé dessus...

– Tu sais comment saute une cervelle amoureuse ? continue Térésa, en grattant une autre pomme de terre pour le pansement du chat. Eh bien, tel que je viens de te le dire : tu es tout seul, tout noir dans ton chagrin, les mains posées sur un violoncelle avec une mauvaise couverture sur les épaules. Tu es enfin isolée de tout, de tous, le cœur tellement vide que tu te sens presque bien. Tu pourrais sans problème entrer dans les ordres. Ou travailler à la cabane. Ou t'allonger sur les rails quand arrive le train de Rochefort. Rien ne t'entrave. Nul ne te retient. Personne ne se souvient

de toi. Tu es enfin ce corps vide et cette âme blanche, cette buée d'âme et puis un soir de janvier, en pleine guerre, en pleine neige, dans le silence total, quelqu'un cogne à ta porte. Dans les contes fantastiques, c'est parfois la Mort bienveillante avec sa faux. Tu ouvres et tu sens monter du feu, de tes pieds gelés sur semelles de bois à ton ventre creux qui avale les racines à l'huile de ricin... Et le feu gagne les poumons, le muscle mort, terriblement vivace, pire qu'un poulpe de mer... La vie, la vie, pareille à la lave de Pompéi. Rien ne l'arrête. Et la lave gagne tous les terrains, ton crâne en entier et tout vole en éclats : tout. La nuit de janvier tout à coup remplie d'étoiles. Les murs verts d'humidité nappés de soleil. La rue Dubois-Meynardie en grande allée de Babylone... Et tout ça, Babert, tout ça pour une silhouette de jeune homme qui déjà s'évanouissait dans l'ombre... J'avais trente-sept ans, Babert... Cela faisait déjà cinq ans que René était mort...

– Cinq ans, même René. Cinq ans.

– Il portait une lavallière et des flocons de neige glissaient sur ses cheveux noirs... Il était le dieu de la Nuit. L'ombre faite Lumière.

– L'ombre faite Lumière. »

De l'autre côté du mur de plus en plus fissuré, on entend Schubert. Et la note fêlée, la sale petite note fêlée.

« Oui, dit Térésa. A un moment donné, il y a toujours la sale petite note fêlée. »

Après avoir frappé à la porte de Térésa, Monsieur le Juge ne donna plus signe de vie pendant plusieurs jours. L'hiver était si rude que Térésa attrapait des engelures en donnant ses cours de musique. Glacés, crevassés, ses doigts avaient du mal à tenir l'archet ou se courber sur les boutons de l'accordéon. Pourtant son cœur n'était que lumière. Lampe d'Aladin soufflant toujours le même génie dès qu'elle y pensait – jeune homme, jeune homme y es-tu... – génie d'amour, long jeune homme à lavallière et bague en forme de serpent à l'œil de diamant.

Non seulement le juge d'instruction ne donnait pas signe de vie mais elle ne le croisait même plus place Chasseloup-Laubat. Et Térésa passait ses nuits à guetter la rue noire, derrière les volets mal joints, les pieds bleuis sur ses semelles de bois.

Sa taille atteignait une minceur extrême. Son tailleur noir, usé, aux poches ornées de paillettes, flottait sur elle et il lui fallait trouer ses ceintures de plusieurs crans. Elle coupait elle-même ses cheveux à la Cléopâtre devant la glace à moulures. Ils tombaient, noirs et tièdes. Et elle restait ainsi, immobile, longtemps, sans songer à les ramasser, la buée de sa bouche ternissant peu à peu le miroir.

Le matin, le gant de toilette crissait de gel et pourtant, elle baignait son visage brûlant dans la cuvette en faïence fleurie.

Fin février, elle n'y tint plus et partit, aimantée, vers le tribunal, bâti au fond d'une cour, derrière la poste.

Ses semelles claquaient sur les marches du vestibule. Elle dépassa la salle d'audiences aux bancs en bois et tourna sur la droite dans un large couloir au plafond bas.

Elle s'arrêta devant une porte capitonnée sur laquelle était écrit « Cabinet de Monsieur le Juge » et aussi « Défense d'entrer sans frapper ».

Elle frappa et se trouva, déconcertée, devant une seconde porte au travers de laquelle lui parvint le bruit d'une machine à écrire.

La porte capitonnée se referma mollement et Térésa, paniquée, se trouva prisonnière entre les deux portes. Elle songea une seconde que l'amour ressemblait à un cabinet noir, capitonné d'un côté, vertigineux, pire qu'une trappe, de l'autre.

« Je suis perdue, murmura-t-elle. J'ai la peur des prévenus, des criminels, des voleurs... la peur... »

« Entrez, dit la voix de Monsieur le Juge par-dessus le bruit de la machine à écrire.

– Oui, dit-elle, oui. »

En fait, elle tentait de rouvrir la porte capitonnée, rejoindre le couloir, le vestibule, la rue Dubois-Meynardie.

« Si je me sors de là, je me boucle à clef chez moi », murmura-t-elle.

« Entrez, bon Dieu ! » cria la voix, impatientée.

Térésa se retrouva sans force, contre le capiton de la première porte et à ce moment, l'autre porte s'ouvrit très grand, maintenue par le greffier, blafard et chauve, qui serrait contre lui une boule d'eau chaude.

La première chose qu'elle vit, ce fut la main chargée de la chevalière en forme de serpent et le portrait du maréchal Pétain au-dessus d'une Marianne en marbre.

La main à la chevalière se promena sur les yeux, le front, passa dans les cheveux séparés par une raie et s'appuya telle une béquille sur un dossier ouvert.

« C'est vous ? » dit la voix de Monsieur le Juge, soudain incertaine.

Mais Térésa sortait de son sac à fermoir d'écaille une partition de musique sur laquelle elle avait écrit en mauvais français :

« Je vous aime. Je préfère la mort au silence. »

Elle avait écrit « Mort » avec deux « r » et silence avec un « z ». La partition était *Roses de Picardie*.

« C'est bien, dit Monsieur le Juge en reprenant sa voix impersonnelle. Je donnerai suite à cette affaire. »

Les nuits en torsades baroques. Le petit logis de la rue Dubois-Meynardie devenu temple d'amour. Rondeurs, monts, sillons, promenade autour de toutes les fontaines, sauvagerie des muscs, terreur et bonheur des corps. Moulures des bras et des fronts peu à peu joints, insécables, indivisibles. Retrouvailles et épousailles des chairs. Cris mêlés sur les

arcs tendus du plaisir. Prénoms balbutiés emmêlés et confondus dans un seul soupir :

« Toi toi toi. »

Un mâle et une femelle dont plus personne ne sait rien. Sculpture antique des corps en érection. Le mâle à l'envers la femelle à l'endroit. La statue du Diable en érection jouissant de tous les triomphes. Le mâle debout la femelle sur le dos. Le repos haletant des guerriers d'amour qui se reprennent encore plus sauvagement. La sueur. Les sucs. Les bouches. Les doigts. Les poings. Les dos. Les fesses. Les genoux. Les coudes. Le chant inlassable, toi, toi, toi.

Le murmure. Le sanglot. Les chevelures aux odeurs identiques. Les visages semblables à ceux des suppliciés. La statue en argile rouge, androgyne totale, à la fois poule aux œufs d'or, coq enculeur, sacrifice d'amour jusqu'à plus soif. La buée peu à peu gelée au carreau, le ciel presque violet, la robe de Térésa enfin jetée à toute volée sur le violoncelle fiché en compagnon du guet au pied du lit dévasté.

Après les noces consommées, revint la parole :

« Plus de cinq ans, a dit Monsieur le Juge. Plus de cinq ans seule ? »

Il parlait de la solitude, des angoisses du silence et Térésa lui dit que, la nuit, elle était devenue le fantôme même de l'amour. Le corps de moins en moins nourri, la peau de plus en plus diaphane. Et que, inexpugnable, le chagrin l'habitait ; et si elle avait renoncé à se jeter dans la vase des marais, c'était parce que, enfin, les larmes avaient pris le relais.

... Soudaines, incontrôlables, elles semblaient remonter tous les fleuves du monde le plus ancien. La zone toujours fraîche où la douleur reste la plante vivace de n'importe quelle âme. La mandragore monstrueuse des amours pendues, décapitées, fauchées. Pleurer, en soi, était une occupation de tous les instants où le fil de la vie se déroulait, lente quenouille qui peu à peu la détruisait.

« Mais non, la rassurait Monsieur le Juge. Bien au contraire tu t'es construite. Larme après larme, heure après heure, tu es une femme forte, Térésa. Une femme très forte. Je t'aime. »

Alors elle dit que semblable aux êtres forts, elle en avait les défauts : aller jusqu'au bout de ses actes, de ses désirs, accepter l'incroyable ascétisme du deuil, consentir au désert, à l'Abandon. Souvent, émergeant de ces crises où les larmes la secouaient de l'intérieur, épais marécage semblable à ceux de ce pays, elle en ressortait endurcie telles les pierres de Venise sans cesse attaquées, menacées, comme raffermies par les chocs naturels.

« Térésa, disait-il... raconte-moi ton visage quand tu pleures. Jamais, jamais je ne te ferai pleurer, je le jure. Raconte-moi le goût de ta peau, la forme de tes épaules. Les sanglots te voient-ils immobile ou bien convulsée, dis-moi ?... Jamais jamais je ne te ferai pleurer. »

Les larmes étaient parfois ce cri de gorge, ce feulement, cette tête que l'on tenait à deux mains pour ne pas la jeter aux murs, ces plaques rouges qui insensiblement gagnent du terrain sous le sillon tiède des paupières...

« ... là où tu poses ta bouche, tes doigts, celui de la chevalière en forme de serpent... Avec toi, je ne pleurerai plus. Jamais. »

Les larmes renouent avec une espèce de tradition de la guerre éternelle, nul n'y échappe, vivre est parfois si bon que le corps ne peut pas tout endurer. Même le bonheur. Les larmes sont la rivière qui peut faire accepter le dernier voyage. Et puis les larmes sont une violence physique. Le corps furieux, qui erre, à travers les routes des marais, la statue en argile rouge, l'envie de l'enterrer, le corps qui se choque aux arbres, glisse au pied des chèvrefeuilles, se relève encore...

« ... quoi, l'herbe est déjà froide, quoi cela fait bientôt cinq heures que je marche ainsi seule, d'un marais à l'autre, quoi... Ah, oui, j'ai compris ce sont les larmes, les larmes, les larmes...

– Tu ne mangeais plus, Térésa ? »

Alors elle se mit à rire. Elle lui raconta les racines trempées dans l'huile de ricin. Ou le chou à demi pourri que parfois une mère d'élève lui donnait contre une leçon. Mais tout n'était que sel. Sel de mer. Sel de larmes.

« Tout l'air de ce pays a le goût des larmes. Un océan plein les poumons, et pourtant les larmes m'ont aidée à franchir le brûlant espace vers toi...

– Tu ne faisais plus l'amour, Térésa ? »

Elle rit encore.

« Regarde-les, mais regarde-les donc... Avec qui veux-tu que je fasse l'amour dans ce pays ? Pour faire l'amour il faut être de la même race. Je veux dire de la même espèce physique et mentale. C'est difficile à expliquer. Même si je l'avais voulu, ils ne l'auraient pas fait, l'amour. Pour faire l'amour il faut déjà ne pas avoir peur de l'autre. Je fais peur, je repousse, j'ai l'air d'une momie, d'une morte, d'une exhumée... Non, je ne faisais pas l'amour.

– Plus de cinq ans, Térésa, plus de cinq ans ? »

Le corps est une vacuité. Rien. Plus rien. Un errant. Un ectoplasme de douleur. Que vient faire la chair dans les demi-ténèbres ?

« Qu'était devenu le désir ? la pulsion de vie ?

– Quand on a déclaré la guerre je n'ai plus eu envie de me suicider. La pulsion de vivre était devenue la survie pour se nourrir de quelques glands et de choux pourris et de rutabagas à l'huile de ricin. L'abbé Faria au fond du château d'If. L'espoir à cause de l'absurde. La guerre. Et parfois l'immense envie du bonheur parce que les mains sur le violoncelle en tirent le son de velours, le chant d'amour.

– Tu es une femme belle. Tu es une femme belle mieux que du bel or. Tu es une femme aux membres chauds. Aux cuisses de neige. Aux cheveux de nuit. Je t'aime. »

Le lit est leur seule demeure. Monsieur le Juge n'aime pas la statue du Diable branleur.

« Je suis jaloux, dit-il. Jaloux de cet homme capable d'avoir aimé à ce point.

– Et toi, dit-elle, parle-moi de toi. »

Alors il rit et il dit que les femmes l'ont aimé. Beaucoup de femmes. Depuis toujours. Qu'il ne déteste pas les voir souffrir. Un peu. Beaucoup. A cause de lui. Qu'il aime les retrouver après une nuit de travail. Que les femmes le rajeunissent, l'émerveillent. Que Louisa a été longtemps sa préférée. Jamais il n'avait vu une blondeur pareille... Mais quand il a quitté La Roche-sur-Yon, il a du même coup rompu avec elle.

« Pourtant jamais je n'ai été amoureux à ce point. Et c'est drôle. Il n'en reste rien.

– Tu me quitteras, dit-elle ; moi aussi. Tu seras nommé ailleurs. Tu ne te retourneras plus sur Marennes. Sur Térésa. Tu as raison. C'est toi qui as raison. »

Il dit alors que l'absurde l'enchanté. La rupture l'exalte. Le monde femelle entier le séduit. L'intellect le réjouit.

« Au fond, dit-il, je suis un peu puritain. Assez sauvage. Peut-être un chaste. Je n'en sais rien. Mais toujours, il y a eu, les femmes...

– Et maintenant, dit-elle, que se passe-t-il ?

– Il se passe toi. Tout est changé. Je reste. Je te garde. »

Il la tourne, la retourne, l'explore, Christophe Colomb avançant sur la terre rebelle, rougeoyante...

« Et tant pis, a-t-il dit, tant pis si je t'ai prise d'abord pour une île... Tant pis pour moi. »

Les premiers jours de notre aménagement au Bouchot, Nonno errait du caravansérail au pressoir, cherchait ses partitions de musique pendant que Zia brodait lentement et interminablement un abécédaire de Renata.

Couverte des bijoux de cette dernière et habillée en souillon, Térésa sifflait, chantait, jurait en piémontais, les yeux rouges, la tabatière à la ceinture. Le portrait de René fut le premier objet qu'elle accrocha au-dessus de son lit. De caisses en malles, en meubles, elle courait et l'âcre odeur du tabac gris flottait autour d'elle. Des chapelets de souris lui filaient entre les pieds.

« Ma, disait Nonno, toute installation en chasse une autre. Sauf qu'il est moins facile aux hommes de s'installer dans un morceau de gruyère. »

Il n'y avait pas que les souris! Cafards, punaises, puces, mille-pattes, orvets nous faisaient bondir vingt fois par jour. Térésa, armée d'une grosse bombe de Fly-Tox, mitraillait murs et plafonds. D'atroces rubans gluants y furent accrochés. Les pieds sur le ciment, entourée d'insectes rampants, Zia jouait inlassablement Schubert, un sourire céleste aux lèvres puisque Nonno, désormais, partageait sa chambre. Dans l'abécédaire, elle brodait, avec des fils d'or, les lettres de son nom.

« Ma... c'est le privilège de l'âge, disait Nonno. La guenille se fissure. Le sexe est effrité, annulé. Dans trente ans d'ici – même pas – on mélangera nos os dans la même caisse et nul ne s'en choquera... »

Zino, pâle, maigre, dessinait une Bugatti en forme de cercueil avec des squelettes d'enfants accrochés au porte-bagages. Catherine Lepieu, navrée, s'approchait du portail, longeaient les ronces du jardin et passait à Térésa, par la fenêtre, des fromages de chèvre, des œufs, de la soupe aux pois. Babert Labbé allait de plus en plus à la messe et, radieux, sonnait de la corne devant le massif d'hortensias. Sa voix de castrat nous parvenait :

« Moules... ma moule est fraîche... »

Puis il frappait au carreau :

« Même René, j'ai dit trois actions de grâce pour vous et je vous ai apporté des moules. »

Dès notre installation, Térésa entreprit la lessive sur le ciment. Elle fit un tas du linge à laver et, désormais, une fois par semaine, nous vîmes ce spectacle.

... Le linge était entassé entre le puits et le robinet du jardin, non loin des affreux cabinets en bois où Boursault déféquait porte entrouverte pour mieux nous surveiller. Mégot à la bouche, les poignets entourés de diamants, Térésa tirait en ahanant ses seaux d'eau glacée, remplissait le bac en ciment, enlevait ses chaussures, retroussait le tablier de tâcheron. Elle lavait le linge avec ses pieds et Catherine Lepieu s'indignait :

« Oh même René... une dame comme vous... Vous allez attraper du mal... »

Et Térésa sautait, tournait, véritable toupie entourée de mousse.

Les jambes écrevisse, elle sortait du bac en ciment, remettait ses chaussures sans forme, et hissait avec des cris de batelier bagnard les draps tordus qu'elle jetait ensuite dans un cuveau à vigne sous le robinet du jardin armé d'un vieux tuyau d'arrosage. Tuyau braqué sur le cuveau, Térésa cinglait le linge en chantant : « Ris donc, Paillasse. » Et Nonno, debout derrière le carreau, hochait la tête :

« Ma... ecco la première machine à laver le linge... »

Ensuite vers le milieu du jour, Térésa courbée en père Noël sans jouets portait la hotte pleine.

Le linge était étendu sur les fils de fer crochés entre le figuier et le mur mitoyen de Boursault.

Parfois un oiseau mort ou un crapaud crevé était jeté à toute volée sur les draps très blancs et Boursault, non reculotté, sortait de ses cabinets en ricanant.

Puis il y eut le désherbage où, bêche et pioche à la main, Térésa ressembla à un mulet.

Elle disparaissait sous des brassées d'orties et des fagots de ronces qui ne la piquaient même plus.

« Ma... un arbre qui marche », disait Nonno.

Branches et chiendents s'entassaient près du portail et brûlaient lentement.

« Vous n'avez pas le droit de brûler les herbes, disait Boursault. Je vas vous dénoncer à la mairie. »

Et lentement Térésa créa le Jardin.

« Tu verras, disait-elle. Ce sera un chef-d'œuvre. Un jardin console de tout. »

Elle n'y mit que des fleurs et des tomates car les tomates ressemblaient à des fleurs.

« Vous devriez planter des légumes, disait Catherine Lepieu en lui passant par-dessus la haie des plants de roses, d'oeillets et des oignons de dahlias. Les légumes sont plus utiles.

– Seul l'inutile permet de survivre, ma brave amie », soufflait Térésa, les poings prisonniers entre les bras de la charrette, les sécateurs dépassant de la poche du tablier de tâcheron où pendait la tabatière.

Les fleurs : tous les lilas, tous les mugnets, les aconits, les roses, les géraniums, les œillets de poète, les roses blanches, roses, jaunes aux grosses lèvres d'éléphant. Tulipes, glaïeuls, et le chèvrefeuille que Babert aida à planter au-dessus de la tombe du Diable en érection. Le Bouchot était cette sombre médaille crevassée avec pour envers le paradis éclatant du jardin.

« Vous avez la main verte ! s'exclamait Auguste Souillard. Pour sûr, vous avez la main verte...

– Ma... à défaut de la main pleine », disait Nonno.

Et timidement Zia traîna sous le figuier le fauteuil de Renata et entreprit de remplir de fil d'or le prénom de Nonno.

Le Bouchot penche de plus en plus du côté du pressoir.

« C'est un mauvais terrain, dit Catherine Lepieu l'air navré. Jamais cette maison n'a tenu vraiment debout. »

Les meubles glissent parfois. Rarement on retrouve les objets à leur place exacte.

Térésa nous lit tous les soirs *les Misérables* sous la lampe à pétrole. Nous en sommes à « Tempête sous un crâne ». Nonno tire sur sa pipe éteinte et Zia a serré contre elle le mantelet en guipure quand Fantine a fait arracher ses dents pour payer la pension de Cosette. On entend le bruit d'une tapette. Zino sort triomphalement du pressoir, un rat éclaté au bout des doigts.

Térésa a dû mettre encore une bassine sous le toit. Il pleut sur nos lits. Mais ce n'est pas grave. Nous allons vers le beau temps.

OceanofPDF.com

« Térésa, dit Nonno en rapportant du jardin les premiers lilas, per il tuo compleanno¹...

– Quoi ? sursaute-t-elle, trois ans ici aéjà ?

– Ma, répond Nonno, ce n'est rien. Une simple marque de plus au mur du cachot. Nous sommes les seuls à la voir, c'est l'essentiel.

– Sans parler de la ménopause », dirait Boursault.

Les jours étaient très longs et nous cessâmes d'allumer la lampe à pétrole. Sur l'ordre de Monsieur le Juge, Antoine Chenillot venait régulièrement faire tourner la Bugatti. C'étaient les seuls moments où Zino consentait à sortir du pressoir, en dehors des heures de classe, où muet, raide, idiot, il refusait d'apprendre à lire. Souvent Térésa, en soupirant, faisait « les cent lignes » de punition quotidienne : « Je suis un âne je suis un âne je suis un âne je suis un âne », pendant que Zino dessinait un squelette écrivant sous une lampe à pétrole.

Les pruniers étaient couverts de fleurs et Antoine Chenillot faisait rouler la Bugatti du Bouchot à La Cataudière. Hissé sur le siège avant, Zino observait et, d'ores et déjà, était capable de la conduire. Le radiateur en cuivre étincelait, passé au Miror par Térésa.

« Ma... la Bugatti est une courtisane qui tient toute la place, disait Nonno, et la vieille épouse est bien obligée de s'incliner. »

Ce jour-là, Antoine Chenillot révisait le moteur dans le garage grand ouvert quand j'entendis des hurlements de bête et des jurons charentais. Pierre Boursault était en train de noyer un chien dans le bac rempli d'eau de pluie, près de sa cabane.

Cela donnait une série de jappements, hurlements, suivis de glouglous en souffle de forge. La voix d'Ernestine Sarlut me parvenait :

« Fiche-lui un coup sur la tête... Attends voir que j'arrive avec mon balai... »

Il y eut un coup sourd et le souffle de forge se transforma en une plainte aiguë qui fit sursauter Térésa en train de tirer la chaîne du puits.

Elle eut l'air de réfléchir, main sur la bouche, le cœur soudain visible, battant en vagues sourdes sous le tablier de tâcheron.

Et brusquement elle lâcha tout : la chaîne, le seau, la bêche et elle courut vers la vigne à Boursault, renversant au passage l'abécédaire de Zia.

« Sale chien ! » hurle Pierre Boursault tandis qu'Ernestine commence à l'assommer avec le balai répugnant.

L'œil embué du cabot aperçoit des poings et des bottes qui l'enfoncent en lui brisant le dos. L'œil du chien est fixe, circonflexe détresse, expression humaine.

« Maudits ! Maudits ! Assassins ! »

Térésa a foncé si brutalement que Pierre Boursault en tombe dans le bac, entraînant Ernestine qui se retrouve cul par-dessus les oreilles. Et Térésa plonge les bras dans l'eau jusqu'aux épaules, comme les jours de lessive, et en extrait une misérable boule de poils jaunes et blancs, à l'œil crevé et langue pendante...

Elle traverse le jardin, le chien dans son tablier.

Elle court, elle vole vers le caravansérail, bousculant à nouveau l'abécédaire que Zia tient péniblement entre ses doigts.

Elle a couché le chien sur la table, le frictionne avec des torchons, lui souffle dans la bouche, le masse, le pétrit, caresse les pattes une à une, et râpe une pomme de terre dont elle enduit l'œil crevé.

Puis elle l'étend doucement dans l'écrin de son accordéon tapissé de *Sud-Ouest*, et porte la boîte ouverte sous le figuier, à la chaleur.

Alors j'ai passé tout le jour à le caresser et sous ma main il remue faiblement la queue.

« Ma... On ne préfère pas toujours ceux qui vous sauvent », dit Nonno en hochant la tête.

Pierre Boursault a foncé à la mairie, en vélo, pour accuser Térésa d'avoir voulu l'assassiner.

« Il faut des témoins, dit l'employé derrière le guichet. Et une déposition datée et signée. »

Alors Boursault est parti dans des explications très compliquées où il réclamait l'autorisation de faire abattre notre mur mitoyen.

« On empiète sur mon droit de passage... pareil pour mes cabinets, " ils " font dans mon trou...

– Il faut une déposition datée et signée, répète l'employé.

– Je dépose que les collabos, je les crèverai tous ! » hurle Boursault.

Et il revint à fond de train, roulant à gauche, coupant à travers champs, frôlant le garage et traversant exprès notre droit de brouette.

Par représailles, il battit Gertrude que l'on entendit crier jusque chez Auguste Souillard qui rotait dans son vin.

Le quartier est vaguement satisfait quand hurle Gertrude.

« J' sais pas pourquoi, grogne Auguste, mais ça soulage... »

Après la correction à Gertrude, Pierre Boursault a pris une pioche et fait un trou dans le mur mitoyen.

Puis il s'est débragueté et Zino se tord de rire, car Zia est au bord d'une crise nerveuse à cause de ce pénis violacé dans un œil de ciment.

Le Bouchot a l'air de stationner. Les meubles ne glissent plus.

Athos (je l'ai appelé ainsi, ce chien recueilli) fait la chasse aux rats.

« Tant mieux, dit Térésa, nous ne mettrons plus de tapettes. »

Nous en sommes à la fuite de M. Madeleine avec Cosette.

Le ruban de papier collant est lourd de mouches à demi mortes qui se débattent au-dessus de la lampe à pétrole.

Par un des trous de la toiture, on voit une étoile.

« L'étoile du Sud, dit Térésa. Monsieur le Juge doit aussi la regarder. »

Je n'aime pas Cosette quand elle devient riche. Je regrette la petite fille chez Thénardier.

Zino dessine trois squelettes en train de déféquer dans les cabinets mitoyens.

J'ai écrit onze pages de *la Femme cent têtes*.

Térésa s'est endormie en lisant *les Misérables*. Zino la réveille en la piquant avec une aiguille à tricoter.

Athos grogne dans le caravansérail, un rat entre les dents.

[1](#) *Compleanno* : anniversaire.

OceanofPDF.com

Térésa avait eu un chien pendant la guerre. Il s'appelait Fido, ce qui signifie « Fidèle », et ses oreilles pendaient, douces et rousses autour de grands yeux noisette.

Térésa partageait avec lui ses rutabagas mais Fido n'avait pu se résoudre à mordre dans les racines cuites à l'huile de ricin.

Alors Térésa sortit son vélo et mit Fido dans une caisse attachée au porte-bagages. Elle pédala sur la route de Royan pour le confier à la sœur de René, plus capable qu'elle de le nourrir.

Balles, alertes, avions sillonnaient le ciel et Térésa pédalait quand même.

Elle parlait en italien à son chien qu'elle sentait trembler. Elle lui expliquait que les misères finissent toujours par prendre fin. Mais au niveau du Gua, il y eut des avions qui foncèrent vers le sol et Térésa tomba sur le côté à demi assommée par le poids du vélo. Il lui sembla que des soucoupes volantes éclataient autour d'elle, que des fumerolles âcres l'étouffaient et un grand calme traversa ses paupières fermées.

« Fido, dit-elle. Fido, tu vois si c'est simple... »

Quand elle rouvrit les yeux, les roues du vélo tournaient à toute vitesse et il y avait une nappe de sang sur son bras.

« C'est drôle, dit-elle, je ne souffre pas. »

Mais c'était le sang de Fido, couché sur son épaule.

Elle remit son vélo debout qu'elle appuya contre une borne et coucha Fido éventré dans sa corbeille.

Elle revint à Marennes à pied, le guidon du vélo entre ses poings tremblants.

« Tout ce que j'aime au monde me quittera toujours. Et je n'y peux rien. Seuls les survivants sont les vrais maudits. »

L'après-midi était très avancé quand elle arriva rue Dubois-Meynardie. Elle ne sentait rien. Ni la douleur, ni le poids du corbillard, ni le froid de novembre. Elle ne vit même pas le juge d'instruction qui, pour la première fois, se retourna sur elle quand elle longea le tribunal. La bête pesait lourd et Térésa voulait l'enterrer. Elle n'avait qu'une obsession :

enterrer Fido proprement. L'entourer d'un linge blanc. Le coucher dans une caisse et creuser une fosse dans le jardin de derrière.

« Je n'aurai pas la paix sans cela, dit-elle à haute voix. Ce chien, René me l'avait donné et il nous suivait partout... »

Souvent, en cours de route, elle avait dû s'arrêter pour redresser la corbeille trop lourde et qui glissait.

« J' comprends pas, même René, disait plus tard Babert. Pour une bête... Vous auriez dû le laisser dans le fossé... Et si vous étiez arrivée après le couvre-feu... j' comprends pas...

– Je sais, dit Térésa. On ne me comprend pas et cela n'a pas d'importance. Les grands bonheurs et les grands malheurs appartiennent à l'incompréhension. »

Les rares passants regardaient furtivement son bras noir de sang séché et ses genoux écorchés. C'est à ce moment-là qu'elle parut s'éveiller du songe noir et fixe. Des prisonniers creusaient une tranchée le long du trottoir, surveillés par des ombres allemandes porteuses de mitraillettes. Ils étaient peu vêtus et Térésa s'exclama :

« Mais ils crèvent de froid ! »

Elle s'arrêta, tenant son vélo à deux mains, devant un Allemand qui faisait les cent pas le long de la tranchée où se courbaient les hommes.

« Ils ont froid, dit-elle. Pourquoi êtes-vous aussi durs ? »

Elle avait encore un fort accent italien et doublait les « r », amidonnait les « ou » et roulait les « u » en « ou ».

Cependant quelques rideaux se soulevaient parce qu'elle parlait à un officier allemand. De loin, elle avait même l'air de sourire.

Pierre Boursault, qui débouchait justement de la route de l'église, se retourna plusieurs fois sur la selle de sa bicyclette.

« Pourquoi êtes-vous aussi durs ? » répétait Térésa prête à ces révoltes soudaines qui balayaient tout chez elle, la prudence, en premier. Pierre Boursault avait ralenti pour mieux écouter, quand Térésa fut prise d'une idée qui la fit tout à coup éclater de rire.

« Et en plus elle rit avec eux, marmonna Pierre Boursault. Sûr que ça ne va pas se passer comme ça... »

Rentrée chez elle, elle posa doucement Fido au pied du violoncelle et alla vers la grosse armoire charentaise.

Les costumes de René pendaient, raides et sombres, vestes à rayures, pantalons golf, chemises en pilou. Térésa resta immobile un moment, tenant ouverte la porte de sa main tachée de sang.

Il faisait presque nuit et des lampes tempête éclairaient la tranchée. Alors Térésa fit très vite : elle arracha tous les vêtements qu'elle jeta sur son bras noirci et sortit dans la rue sans manteau.

Hop, hop, hop, elle jetait sur les hommes glacés, qui une chemise, qui un caleçon, qui une veste de pyjama, qui un costume. Des grosses voix allemandes l'invectivaient et Térésa prenait un ton apaisant de bonne ménagère :

« Voilà, voilà, j'ai fini... encore un et c'est tout... »

Le dernier vêtement lancé – le gilet rayé de son mariage –, Térésa se trouva les mains vides tout au bout de la rue, une mitrailleuse pointée sur elle. Elle fit un grand sourire au soldat allemand et leva, impuissante, ses mains vides.

« Je n'ai plus rien, dit-elle. Voilà. »

Et elle abaissa ses deux mains sous les yeux du soldat qui menaçait encore.

« Je n'ai plus rien. Les mains vides. Personne. Rien. Voilà. »

Et elle tourna les talons sur ses semelles de bois.

« Ils vont tirer, se dit-elle, ou venir m'arrêter. Et ce que ça m'est égal... L'ennui c'est que je ne pourrai pas enterrer Fido. »

Elle ne vit pas le baiser que lui envoya un prisonnier, empêtré dans une grosse veste en laine qu'elle avait tricotée à René pendant leurs fiançailles, à Royan.

Alors, timidement, la Croix-Rouge se décida à faire chauffer quelques rutabagas pour les hommes vêtus des lambeaux de son grand amour.

« Ah, dit Monsieur le Juge en hochant la tête quand, le lendemain, le greffier blême vint lui raconter la chose, je crains fort que le pays ne lui pardonne pas ce genre d'initiative. Déjà en temps normal c'est difficilement accepté alors maintenant... »

Ce jour-là, il s'était décidé à frapper chez elle.

Les murs du Bouchot sont noirs de moustiques. Les papiers tue-mouches ne suffisent plus.

La maison semble de nouveau s'enliser légèrement sur le côté.

« Elle a tenu depuis des générations, dit Catherine Lepieu de plus en plus navrée, elle tiendra bien encore jusqu'à la reconstruction... »

Le pressoir semble gondolé. La commode a légèrement bougé. Mes cahiers *de la Femme cent têtes* sont tombés tout seuls.

Nous en sommes au passage où M. Madeleine sauve Marius des égouts. Cosette m'agace de plus en plus. Je suis amoureuse de Jean Valjean. Zino adore l'inspecteur Javert.

Nonno répète :

« Victor Hugo est le Dante du pauvre. »

OceanofPDF.com

Auguste Souillard descendait régulièrement chercher son pain en tracteur. Cela lui permettait de passer par-derrière la vigne à Boursault et de faire jouer tous les jours son droit de brouette, car il possédait cinquante centimètres du côté du chemin de la vigne.

Casquette posée visière en arrière, Auguste Souillard s'arrêta devant le portail où Térésa, mégot éteint à la bouche, portait à pleins bras des ronces à brûler.

Contemplant la miche de pain ficelée au rétroviseur cassé, Auguste réfléchissait. Depuis des mois sa famille de Nodes le tracassait au sujet de son frère, Gustave Souillard trouvé mort d'une balle dans la tête et la tête fichée dans un tas de moules brouagines.

Marco Poluchot, capitaine de la gendarmerie, avait conclu à un suicide mais les beaux-frères et les cousins tracassaient Auguste, héritier de la petite maison de Nodes ainsi que d'un parc à huîtres. Et Auguste aurait bien aimé en causer à Monsieur le Juge, car au fond, ça l'embêtait un peu que la famille de Nodes remette sur le tapis la mort de Gustave avec des airs de l'accuser.

Courbée sur les ronces qu'elle tassait à coups de pelle, Térésa ne le voyait pas et Auguste dut répéter :

« Mâme René, v'nez donc à souper ce soir après la débauchée¹. J'a à vous causer. »

De sa fourche, Térésa contrôlait le feu. Elle profitait des premières flammes pour allumer le mégot à une branche. Et c'est à ce moment qu'elle remarqua le tracteur et les grands signes d'Auguste qui lui faisait signe d'approcher.

« J'a à vous causer, dit-il en se penchant du siège en cuvette trouée. Et ça regarde personne, ajouta-t-il, évasif, en baissant la voix.

– J'emmènerai les enfants, dit Térésa ; je passerai par le jardin de derrière. »

Enveloppée de son vieux manteau, tabatière à la ceinture, un gosse à chaque main, Athos sur les talons, Térésa se rendit ce soir-là à sa première et unique invitation. Les amis de Monsieur le Juge n'étaient pas ceux de Térésa. Monsieur le Juge avait toujours été invité seul et dînait aux tables bourgeoises, sur des nappes amidonnées, au milieu des cristaux et les femmes se penchaient vers lui, parfumées, bruissant dans la soie.

Même la famille de Monsieur le Juge n'invitait jamais Térésa.

« Ce n'est pas grave, disait-elle à Nonno. Les ploucs, ce sont eux. »

Quant à Nonno et Zia, ils étaient, je crois, encore plus dédaignés que les Martiniquais qui venaient louer leurs bras pendant les vendanges.

« Ma, disait Nonno, cela ne fait rien. Leur plaire ce n'est pas plaire. En Italie nous ne les aurions pas voulus en bout de table. Tout est bien ainsi.

– Et Monsieur le Juge est de leur bord, soupirait Térésa.

– Femme pas défendue femme vaincue, disait Nonno.

– Sans doute. Mais il y a du bon. Moins on voit de monde, mieux on se porte. Et puis ma tabatière gêne tout le monde sauf moi. Comme ton chien, Océan. Tu verras, c'est cela la liberté. Plus de statut social, rien, rien, que soi. Je veux dire : la liberté du pauvre.

– La liberté... ma... je dirai plutôt l'exclusion, ajoutait Nonno.

– Parfois, ça monte à la tête, l'exclusion. Ainsi Auguste Souillard... Plus personne ne lui parle, alors... »

Elle fit le geste de porter un fusil à sa tempe.

« Ma, dit Nonno de plus en plus paisible, ceux qui se tuent sont toujours aidés par les autres. »

Il faisait presque nuit quand nous poussâmes le portail fabriqué par Auguste, à savoir un ensemble de barbelés entrecroisés sur des couvercles de cageots à huîtres.

Le jardin où perçaient des têtes de poireaux n'était qu'un entrepôt de fils de fer, cageots vides, parpaings entassés, cailloux en tas, chaînes de puits, avec sur le côté, des clapiers remplis, oies, canards et dindons qui déambulèrent à notre rencontre, et un parc malodorant dans lequel grognait un cochon.

Coutelas en main, cuissardes violettes, vareuse bleue, visage grêlé et casquette vissée, Auguste Souillard nous attendait sur le seuil, en train de déboucher une bouteille entre ses genoux. Il me fit penser à Jean Valjean au bain de Toulon.

L'unique pièce était éclairée par une unique ampoule et un papier tue-mouches pendait, où se débattait jusqu'à la mort un essaim noir. Les moustiques obscurcissaient entièrement le plafond et, posé sur un trépied, dans la cheminée, cuisait un canard dans une cocotte en fonte. Assis à cheval sur le banc, Auguste surveillait la cuisson avec une grande pelle en bois, tout en ouvrant des huîtres posées dans une caisse devant lui et dont il jetait les coquilles dans un seau à serpillière.

Il avait mis le couvert ainsi : quatre assiettes creuses, ébréchées, gravées d'un coq, entourées de fourchettes et cuillères, étaient posées les unes à côté des autres. Les verres étaient noirs, culottés depuis toujours, et tout un côté de la table supportait l'amoncellement des soupières, engins ménagers, coutelas, terrines, œufs dans un panier, savonnette de toilette, ovule du savon à barbe, blaireau dans un bol, fromages en vrac sur une planche, bouteilles pleines de toiles d'araignées et toiles d'araignées sur les victuailles étalées.

Trois chiens dormaient avec de grands soupirs auprès du feu et un autre, enchaîné, nous surveillait du haut du lit, recouvert d'un édredon râpé sur lequel était posé une poupée gagnée à la foire.

Quand nous entrâmes, il y eut d'abord l'énorme charivari des chiens qui n'aimaient pas Athos et Auguste attrapa un grand fouet pendu sous sa carabine, au-dessus de la cheminée, sur le rebord de laquelle trônait sous globe une couronne de mariée.

Les chiens se calmèrent et Athos s'assit à côté de moi, prêt à mordre. Mais Auguste avait l'air très content et poussa vers nous la soupière où trempaient les migeots, tandis qu'il battait dans une jatte fêlée ornée de marquises une grosse omelette aux champignons.

Après la soupe aux migeots, pendant que l'omelette cuisait, il ouvrit les terrines de pâtés et sortit d'un seau les moules qui trempaient. Il arrosa le canard à la louche, secoua la poêle et nous servit une énorme part d'omelette.

Puis, sans rincer la poêle, il la remit sur le trépied et y versa les moules.

Sans parler, il posa alors devant nous les huîtres avec les saucisses grillées. Il se servait de grandes rasades de rouge et gobait des escargots crus en nous faisant signe d'en faire autant.

Toujours à cheval sur son banc, il avalait, buvait, posait les moules à l'éclate à côté de la soupière et arrosait toujours le canard de sa main libre.

« Vrai de vrai... » disait-il de temps à autre

Les mouches crevaient par dizaines, nos mains giflaient les moustiques qui nous agressaient sans répit et nos assiettes ne cessaient pas de se remplir. Entre deux plats, Térésa roulait un mégot et son visage s'éclairait, s'y dessinaient les traces du sourire, puis du rire, puis du bien-être.

« C'est tout de même plus sympathique que les dîners mondains de Monsieur le Juge », murmurait-elle, épanouie.

Alors, la porte mal jointe s'ouvrit et le cochon entra dans la pièce dont il fit le tour, les yeux mi-clos frangés de cils blonds, le groin rose levé vers le plafond noir et le derrière tire-bouchonné de purin.

« Allez coucher ! grogna Auguste, avec la même basse de gorge que l'animal.

– Laissez-le... Il n'a pas l'air de se trouver mal ici... Et il est plus amusant à recevoir que la famille de Monsieur le Juge... »

– J' va l'égorger à la Sainte-Eulalie, dit Auguste. Y me fera un bon tonneau de boudins que j'ira vendre à Saujon, à c' t' heure. »

Et il posa près des coquilles d'huîtres, que nous avalions au fur et à mesure qu'il les ouvrait, la grosse cocotte en fonte d'où s'échappait une odeur délicieuse. Toujours sans quitter son banc, il égouttait maintenant une botte de cresson arrachée à son jardin près de l'auge du cochon.

Animée par l'excès des mets, la succulence des huîtres et du canard aux navets, la force du vin, la chaleur des bêtes, Térésa se sentait presque bien. Elle avait envie de rire et trouvait soudain le bouge d'Auguste Souillard presque agréable : dans le fond, Auguste tenait à sa pièce enfumée autant qu'elle tenait aux bijoux de Renata, brillants sous la maigre ampoule.

« Tout est relatif, dit-elle à haute voix, tout va vers un fleuve qui nous entraîne et nous perd. »

Mais Auguste sortait de la cuisinière un énorme tourteau aux pommes et Térésa éclata soudain de rire.

« C'est vous, n'est-ce pas ? » dit-elle en le regardant bien en face et caressant la tête du cochon qui se posait sur ses genoux.

Auguste Souillard ne répondit pas, occupé à déboucher une bouteille de pineau.

« C'est vous qui avez tué Gustave », dit lentement Térésa, entourée de fumée, de ripailles, d'assiettes ébréchées et de soupières fêlées.

« Et comme vous avez bien fait ! » dit-elle en attaquant à la louche l'énorme part de tourteau qu'Auguste venait de glisser dans son assiette.

« L'ennui, ajouta-t-elle, c'est que la famille de Nodes fera tout pour vous vider d'ici et de là-bas. Je le sens... C'est difficile à expliquer ces choses-là... »

Auguste riait d'un air niais. Et gobait toujours ses escargots crus.

« Ma foi, conclut Térésa, vous devriez envoyer vos vœux à Monsieur le Juge. Cela peut toujours servir. »

Le Bouchot a un nouveau trou dans le toit. La maison penche maintenant du côté du caravansérail. Le guéridon des esprits a tourné trois fois sans qu'on le lui demande.

Nous en sommes à la mort de Jean Valjean abandonné par les siens. Cosette m'apparaît comme un monstre stupide et sans intérêt. Elle n'est pas intéressante. Elle ne m'intéresse pas. Nous avons pleuré à la mort de Jean Valjean. Zino a commencé *Diloy le Chemineau*.

Nonno dit que la comtesse de Ségur est une fausse bonne et une méchante authentique.

Pour nous faire rire, Térésa se couvre le visage de farine et nous chante : « Ris donc, Paillasse. »

Nous nous moquons du monde entier.

¹ *La débauchée* : mot du patois local désignant la fin de la journée de travail.

OceanofPDF.com

Noël fut toujours réussi au Bouchot car Térésa se privait encore davantage pour que nous ayons les plus beaux jouets du pays. Plus elle était pauvre, plus elle nous gâtait à Noël.

Elle trottinait sur ses semelles trouées jusqu'à l'unique magasin de jouets, donnait plein de leçons gratis et ramenait à ce prix la plus belle poupée de la vitrine habillée d'organdi rose et des meccanos en acier bleu pour Zino.

Le jour de Noël, Nonno et Zia préparaient le concert tandis que Térésa accordait son violoncelle.

Depuis le matin, on entendait le son des cordes et de la flûte et du piano et j'aimais l'odeur d'ambre du savon transparent sur lequel les archets étaient frottés.

Le sapin, volé par Zino et moi dans les bois de La Cataudière, était planté dans un chaudron au milieu du caravansérail et Térésa l'habillait de coton hydrophile.

Guirlandes, boules, étoiles, strass, ce sapin avait la taille d'un arbre et était extraordinaire de rutilance.

Ce soir-là, nous mangions l'oie déposée furtivement par Catherine Lepieu sur le rebord de la fenêtre. Il arrivait parfois que Térésa découvrit le panier recouvert de neige.

« Oie en gelée », disait Nonno, tandis que Térésa l'essuyait et préparait le chaudron.

Une autre caisse arrivait dans la matinée : les huîtres d'Auguste Souillard et un peu plus tard les moules de Babert.

La bûche au chocolat était, avec nos jouets, l'unique achat annuel de Térésa. La plus belle bûche, sur papier dentelle, ornée de nains en plastique rouge.

Nous ne tenions plus en place et j'avais besoin de traverser les marais avec Athos pour calmer l'extrême agitation de la nuit trop longue à venir.

Je traversais le quartier de Larceau glacé et portes closes, pour rejoindre le passage à niveau et les premiers canaux gelés. Le vent rougissait mon nez, gerçait mes lèvres mais j'emmenais bien au chaud, sous mon capuchon râpeux, mes yeux éblouis et une chanson aux lèvres.

Du bonheur, j'avais la soudaine et incompréhensible fulgurance.

« On n'échappe à rien, disait Térésa, pas même au bonheur... »

Debout derrière le portail, les poings dans les poches du tablier de tâcheron, Térésa me regardait partir à travers champs.

« Mon trésor, disait-elle, ma petite reine en or. Tu seras mieux qu'une reine, tu verras... »

L'oie cuisait lentement et Babert aidait Térésa à ouvrir les huîtres tandis que le fourneau leur chauffait le dos.

Dans l'après-midi, Térésa remplissait de braises le gros fer à repasser qu'elle glissait sur nos habits de fête.

Elle m'avait confectionné une robe en organdi blanc et broderies anglaises. Sous la robe, elle superposait des jupons et elle empesait des rubans pour mes cheveux.

Elle avait coupé et cousu pour Zino « la tenue du Petit Prince », en velours noir et satin blanc. Et pour elle-même, dans une ancienne robe de Monsieur le Juge, un vêtement qu'elle surnommait « la tenue de concert ». Un galon bleu pris sur la ceinture du magistrat en ornait les manches et la taille.

« Ma... la magistrature va au bal », disait Nonno.

Zia, ces soirs-là, mettait le superbe mantelet en guipure et répétait toute la soirée : « Je veux être enterrée avec. » Nonno avait ses escarpins de concert.

Des cris nous parvenaient par le trou du mur mitoyen bouché de paille. Pierre Boursault battait Gertrude et l'obligeait à tenir les grosses poutres à scier dans la cabane sans feu.

« Le mauvais homme », disait Babert, béret basque enfoncé jusqu'aux sourcils.

« Ça t'apprendra à c' que j' sois né le jour de Noël », hurlait Boursault en lançant à toute volée la scie sur la poutre qui tremblait entre les mains

crevassées de Gertrude.

Excepté nous, personne au Bouchot ne réveillonne. Auguste Souillard rote dans son vin en monologuant qu'on le tuera plutôt que de le faire bouger d'ici. Catherine Lepieu nettoie les clapiers jusqu'à la nuit. Ce n'est que le lendemain qu'ils reçoivent « de la famille ». Et Catherine Lepieu, cette année encore, refuse, navrée, l'invitation de Térésa.

« Oh même René, pensez... mon mari me crierait après. » Il n'y a que Babert, en costume du dimanche, qui soit des nôtres et tente de convaincre Térésa d'aller à la messe de minuit.

« C'est ici, la messe, dit Térésa, mégot à la bouche. On t'y jouera tous les Ave Maria. La grand-messe des morts, si tu le veux. Toutes les messes du monde, Babert... Mon église, mon bordel et mon tombeau c'est ici.

– Oh, même René, dit-il choqué, en jetant les coquilles d'huîtres dans un seau. Le Bon Dieu a besoin de son église. Et puis tout le pays y sera.

– Je ne sais pas comment le Bon Dieu fait pour tenir le coup au milieu de toutes ces gueules », dit-elle en amidonnant mes jupons.

Faïences, très beaux cristaux, argenterie massive, assiettes fêlées, le couvert est mis sur une très vieille et précieuse nappe brodée à la main. Un chandelier du château de Renata occupe le milieu de la table. Zia, les cheveux noués dans un catogan en velours noir, ressemble de plus en plus à une fiancée statufiée aux côtés de Nonno en smoking élimé.

En bout de table, il y a le plus beau couvert, avec un cercle gravé en forme de serpent autour d'une serviette blanche aux initiales de Monsieur le Juge.

« On ne sait jamais, dit Térésa, s'il lui prenait fantaisie de se souvenir de nous... »

... Quand nous étions au Breuil, les nuits de Noël, Monsieur le Juge se déguisait en père Noël et frappait à la porte :

« Il faut lui donner du rhum, disais-je, il a froid. »

Mais une fois en me penchant vers lui, respectueusement, ivre d'amour, j'avais aperçu la bague en forme de serpent.

« Ça fait rien, avais-je dit tout bas à mon père. Je t'adore plus que lui. »

... Lentement le givre dessine une aurore boréale tandis qu'ils attaquent la *Jeune Fille et la Mort*. La joue penchée sur la tête du violoncelle, Térésa arrache la longue plainte des cordes sous ses doigts vibrants.

Le son de la flûte de Nonno monte lentement en spirales vers le ciel, et, catogan dans le dos, Zia, cette nuit-là ne rate pas la mesure.

La voix de castrat de Babert module *Minuit, chrétien* et, assis en bout de table, nous finissons les plats.

Au pied de l'arbre, nos paquets ficelés d'argent nous donnent envie de rire et Zino, exceptionnellement, ce soir sourit pour de bon.

Parfois Athos, quand le violoncelle devient trop déchirant, hurle à la mort, le cou orné d'un gros ruban en taffetas rouge.

A minuit, Babert a attaché le bas de son pantalon avec des pinces à linge pour enfourcher son vélo et partir à l'église, nous avons éventré les paquets, ivres de joie et sommes allés dormir, nos jouets dans les bras, tandis que seule, devant le couvert intact de Monsieur le Juge, Térésa joue du violoncelle avec la force d'un sanglot jamais tari et le visage d'un clown supplicié.

La famille d'Auguste Souillard vint le voir pour la Saint-Sylvestre et l'on entendit des cris et des injures et le bruit du fouet à chien, et la voix d'Auguste qui l'agitait en tous sens hurlant :

« J' crèverai plutôt que d' partir de là... »

Ernestine Sarlut, elle aussi, ne cessa de crier à cause de sa fille, blême créature que l'on voyait de temps à autre et qui se trouva cet hiver-là enceinte d'un militaire de Rochefort. La fille fut chassée à coups de balai et Zino et moi la regardâmes traverser le droit de brouette à Boursault, une petite valise à la main.

« Ma... disait Nonno. Noël sera toujours une fête de famille. »

Janvier avait enfoncé à nouveau le Bouchot dans le silence et à cause du froid Boursault n'allait plus dans ses cabinets mitoyens mais y vidait longuement des seaux malpropres en les faisant déborder de notre côté.

« Je préfère encore le cochon d'Auguste », disait Térésa, accablée.

Nous envoyions à Tunis des cartes postales givrées d'argent sur lesquelles galopait un troupeau de biches traînant un père Noël hilare. Zino en grattait le givre au couteau et le collait sur ses squelettes.

Antoine Chenillot avait du mal à faire tourner la Bugatti gelée et Babert vendait ses moules, ensaché dans un passe-montagne en laine noire tiré jusqu'aux épaules.

« Monsieur de Paris ». disait Nonno.

Notre vie se compliqua en février car le mandat cessa d'arriver. C'était un hiver tout blanc, en épaisses murailles de brouillard et les marais craquaient sous ma semelle doublée de grosses chaussettes tricotées par Térésa. En piémontais, elle comptait les billets bleuâtres et le charbon qui diminuait. Même sa tabatière était moins gonflée et elle récupérait les mégots dans une grosse assiette au fond de laquelle était peint un coq bleu.

Athos et le chat éclopé – Aramis – dormaient au pied du poêle tandis qu'une araignée descendait tous les matins sur le coin du piano quand Zia jouait Schubert. Zia lui mettait des miettes de pain et lui racontait tout bas, en italien, l'histoire de Renata. Immobile et noire, l'araignée ne bougeait pas, happait brusquement le pain, et remontait au plafond, lourde du festin.

Cependant, Térésa s'essouffait, inquiète, et surveillait le facteur qui ne montait plus la côte du Bouchot.

Zino fourbissait les pistolets à pierre dont une paire, ramenée par Nonno, fonctionnait avec de vraies balles rangées dans une boîte à violon. Nonno ne sortait plus la flûte qui saluait l'arrivée du mandat. Et quand Térésa passait près du violoncelle, elle en arrachait seulement une phrase déchirante et refermait l'écrin haut comme un petit cercueil.

« Malédiction, disait-elle à mi-voix. Morte di Dio. »

Par contre, elle fit tourner plusieurs fois le guéridon qui, bizarrement, resta muet. Le pendule s'affolait entre ses doigts et l'amenait aux quatre coins du Bouchot, oiseau fou, déboussolé, tournoyant sur lui-même.

« Malédiction », répétait-elle.

J'avais fini mon premier cahier sur les aventures de la Femme cent têtes et Térésa réfléchissait.

« Il faut en écrire un autre, puis encore un autre », me disait-elle.

Avec des bouts de lard donnés par Catherine Lepieu elle cuisait le reste des pommes de terre où germaient des racines blanches et fumait ses mégots.

Nonno hochait la tête, mangeait moins qu'un oiseau :

« Nous sommes si lourds à porter pour toi », disait-il à Térésa.

Et il ajoutait, regardant ses bras amaigris sous la veste de concert :

« Même une guenille coûte encore trop cher. »

Il s'enfermait de longues heures avec Zia. On eût dit qu'il voulait disparaître sous terre, ne pas peser plus lourd que l'araignée du piano. J'entendais leurs murmures derrière la porte, le bruit du tisonnier

économisant la poignée de charbon et parfois un très beau nocturne de Chopin.

« Ma... disait Nonno, il en est du sentiment comme du luxe. Nous recueillir est aussi lourd à porter qu'un château en ruine. Et nous ne sommes même plus beaux à voir. »

Mais Zia arborait son sourire céleste et les plus magnifiques de ses rubans ornaient ses chignons compliqués, grevés de petits peignes enchâssés de pierreries.

Pourtant un matin, elle se mit à nouveau à taper de toutes ses forces sur le clavier et nous ne tardâmes pas à l'entendre hurler.

Zino avait écrasé l'araignée d'un coup de tapette chargée d'un rat éclaté et Térésa gémissait, enfiévrée devant sa bourse plate :

« Qu'allons-nous devenir ?... »

Il y eut aussi une affreuse dispute à cause de Zino. Pour la première fois, Nonno le gifla. Pour la première fois, il sortit de sa divine réserve, de son ironie délicate, pour foncer vers le pressoir, balancer violemment la tapette sur le lit et gifler Zino caché sous ses traversins.

« Assassin, dit-il. Camicia nera. Fascisto. »

Térésa poussa alors des cris de renarde où il était question « de ne jamais toucher à un cheveu de son fils, l'homme de la famille! ». Le ton monta et ce fut bientôt presque une altercation physique où dominait ce leitmotiv :

« J'ai tout sacrifié à cause de vous. Vous me bouffez pire que les rats du Bouchot. Je veux mourir. J'en ai assez. »

Ivre de colère, de désespoir, Térésa attrapa un torchon et commença consciencieusement à s'étrangler devant nous. J'avais le coeur tout blanc. Zino se tordait de rire, Térésa tomba sur le dos pleine de soubresauts, nous injuriant en italien, et Nonno, tremblant des pieds à la tête, la pipe sans tabac à la main, s'enferma avec Zia, au verrou.

Tout écrasée qu'elle était, l'araignée fut enterrée dans un écrin à bague de Renata et, pendant deux jours, Nonno et Zia ne donnèrent plus signe de vie.

La nuit, Térésa alluma une chandelle et écrivit à Monsieur le Juge. A cause du froid, nous l'avions rejointe tête-bêche dans son lit et des cruchons d'eau chaude s'accumulaient sous la couverture.

Térésa épelait à haute voix la lettre qu'elle écrivait sur un papier orné d'une clef de sol gravée en haut. « Le mandat n'arrive pas. »

Depuis quelques jours, elle répétait « le mandat n'arrive pas » et on la retrouvait le matin, la tête entre les mains, les pieds sur le ciment sans plus sentir le froid.

« Vivre ne sert à rien », disait-elle à Babert qui posait son cornet de moules sur la table et n'enlevait plus son passe-montagne.

« Vivre est un mensonge affreux, plein de brouillard. Va-t'en, vie, sale vie. Va-t'en. »

Et elle donnait des coups de pied dans le vide et parfois se blessait aux bords de la table.

J'avais élargi le trou dans le poulailler d'Ernestine Sarlut et quand elle partait, à grands renforts d'insultes, avec ses balais pour nettoyer l'école, je chapardais ses poulets que j'avais appris à assommer avec un piston de Bugatti, déposé sur l'établi du garage par Antoine Chenillot.

J'étais fort petite et agile et me faufilais comme un renard à travers le trou du grillage.

« Si Boursault me voit, il me tue », songeais-je ravie, excitée par la peur et la joie car les poulets hurlaient et il fallait les surprendre, pour arriver à en mettre un ou deux dans mon tablier. Je sentais les pattes griffues lacérer mon torse et l'odeur des plumes me suffoquait.

La première fois que j'en tuai un, j'eus l'impression de commettre un crime. J'avais beau maintenir les pattes, la bête gigotait sous mes coups et

je dus m'y reprendre à plusieurs fois ; je me remémorai le bourreau décapitant Marie Stuart en trois fois.

« C'est plus utile de tuer un poulet qu'une reine », me disais-je.

Térésa hochait la tête quand elle me voyait arriver, le poulet mort, pendant jusqu'au sol.

« Tu as raison, disait-elle : à la guerre comme à la guerre. »

Mais elle ajoutait aussitôt :

« Il ne faut pas, Océan. Il ne faut pas. Je vais trouver une solution. Traite-les comme ça, ajoutait-elle avec violence, en plumant le poulet.

– Qui?

– Les hommes. »

Cette nuit-là, le guéridon depuis longtemps muet, que Térésa n'avait eu de cesse de faire parler, se mit à bouger.

Somnolents sous la couverture, nous le vîmes s'ébranler sous les mains crevassées. Puis il lui échappa et avança un peu. Puis il tournoya et tomba d'un seul bloc vers la porte de la chambre de Nonno et Zia, toujours fermée à clef.

Alors Térésa écrasa le reste des mégots mêlés à de la poudre de charbon et eut l'air de réfléchir. La chandelle éclairait le portrait de René : exactement, les roses en plâtre autour du portrait. Et Térésa réfléchissait, toujours entourée d'une abominable fumée aussi noire que celle du pot d'échappement, sur la route de Saint-Agnant, deux ans auparavant. Elle répétait une phrase de la *Traviata* :

« E strano... C'est étrange... »

C'est étrange. Et la fumée noircissait son visage et la faisait tousser. Et soudain tout son être eut l'air traversé par une révélation.

« Nom de Dieu ! » dit-elle comme un homme.

Elle bondit nu-pieds, bousculant les tapettes déjà chargées de rats. Je la vis se précipiter contre la porte de la chambre des vieillards et frapper de toutes ses forces :

« Aprimi. Ouvre-moi. »

Ouvre, ouvre, disent ses lèvres bleuies. Ouvre, disent ses poings fermés. Ouvre, disent ses genoux brusquement fléchissants. Tout son corps tremble pareil au jour où Monsieur le Juge a posé l'imperméable sur son bras et a dit à Antoine Chenillot : « Bon. On y va. »

De son corps, elle fait un boutoir qui ébranle la porte et Zino se cale contre son traversin sans housse :

« Elle va exploser, me dit-il, et ses tripes tomberont par terre. Ce sera dégoûtant ; les rats la boufferont. »

Je me glace progressivement – ce qui fait dire à tous que je suis froide, semblable à Monsieur le Juge.

Le cœur dans la gorge, je fige mes membres, mon souffle, j'assèche mes prunelles, je mords ma langue pour neutraliser l'éternel fer rouge qui faucille ma tête. Le fer qui peu à peu se refroidit quand je traverse les marais.

« Le seul espoir de paix est de quitter un jour le Bouchot », disent parfois les lèvres de Térésa.

En attendant, elle devient tisonnier jeté à toute volée contre la porte qui finit par craquer, déchirer le silence, l'espace, l'obscurité, la peur. Avec un bruit de peuplier brisé, la porte finit par s'ouvrir.

... Assis de chaque côté de la table à la toile cirée aux cerfs s'abreuvant, Nonno et Zia se tiennent les mains en se regardant intensément. Le revolver de Renata est posé entre eux et l'écrin à violon, vidé des balles que Nonno y avait mises.

« La guenille coûte trop cher, est-il en train de dire à Zia. Il est temps de l'abattre. »

Zia a son sourire angélique et son superbe mantelet en guipure. Il y a une lettre près du revolver, « à l'intention de la gendarmerie ». L'âge met davantage de plomb dans les veines que dans la tête.

« Dommage, dit Zino, dommage qu'elle ait réussi à ouvrir la porte. »

OceanofPDF.com

Amaigri, Nonno avait l'air d'un vêtement vide. Désormais, il traînait son fauteuil en osier devant le figuier, malgré le froid, et tirait longuement sur sa pipe bourrée de Caporal que Catherine Lepieu lui donnait en cachette. Nonno, alors, se levait et galamment lui baisait la main et c'est elle qui s'enfuyait, rougissant, et même, parfois, faisait une révérence !

Depuis longtemps il ne jouait plus et Térésa avait renoncé à l'avertir :

« Tu vas prendre froid.

– Le froid c'est la santé, disait-il, et à ce compte nous voilà taillés pour devenir centenaires. »

Un sec avant-printemps dégelait les parcs et glaçait les oreilles : le clocher avait l'air d'un os de seiche sous le ciel bleu acide. Zino manquait de plus en plus l'école et Térésa soupirait en accumulant les lettres du directeur :

« Qu'y puis-je... A chacun sa violence. »

Zia ne touchait plus au piano. Elle restait dans la chambre, penchée sur les portraits de Renata. La musique s'en était allée du Bouchot, souffle magique qui nous permettait de survivre et de rire et de toujours croire en l'impossible.

« Le silence, répétait Térésa, le silence...

– N'est jamais d'or mais de bronze, complétait Nonno. Et d'étain, un granit tombal... »

« Il va falloir faire quelque chose », dit Térésa tandis que je ramenai un nouveau poulet assommé.

Excepté à Babert et Catherine Lepieu, sa fierté lui interdisait de toucher mot de son angoisse.

« On peut tenir jusque fin février, disait-elle. D'ici là, j'aurai trouvé une solution. »

Son anxiété lui blanchissait les joues, lui rougissait le nez. Elle ne tenait plus en place, partageait avec Nonno le mauvais tabac et errait d'une pièce à l'autre en disposant seaux et cuvettes car il pleuvait à peu près partout.

« Ma... nous ne manquerons jamais d'eau, disait Nonno. Versailles... »

Il n'achevait plus ses phrases, haussait les épaules et se perdait dans la contemplation intérieure.

Il voyait bien la silhouette de Pierre Boursault passer et repasser derrière le portail. Il entendait les cris de Gertrude et le grincement de la scie monstrueuse et il serrait les dents sur sa pipe froide.

« Ma... la haine tient mieux les hommes en vie que l'amour. »

Nonno n'arrivait pas à détester les voisins ni personne. Même Pierre Boursault ne soulevait aucun tumulte en lui. Il allait jusqu'à le saluer poliment s'il sortait sur le chemin.

« La haine affaiblit », disait-il quand Térésa se mettait à trembler parce qu'un crapaud mort tombait sur sa lessive.

Nonno trouvait qu'en fait, notre entourage constituait un zoo assez amusant:

« Tu as remarqué que Pierre Boursault a la tête d'un bœuf avec mâchoires de mollusque et front de singe? Auguste Souillard a le faciès d'un chien avec un front de renard et les paupières d'un porc. Catherine Lepieu ressemble à une belette sans venin, Babert Labbé a le corps des sauterelles de marais et un cou de poule, Ernestine Sarlut a tout d'une araignée hystérique et Gertrude Boursault ressemble à un hippocampe passé au chalumeau. Et tous ont l'orgueil des rats bien qu'ils ne poussent que des cris de souris.

– Et nous ?

– Nous ? »

Il tirait sur sa pipe et réfléchissait encore.

« Nous, nous sommes une colonie d'albatros à demi rompus, cachés dans une grotte, craignant la lumière, détestant les cris discordants, menacés et menaçants... Nous ne sommes pas les plus rassurants.

– Et Monsieur le Juge ?

– Une crinière de lion emmanchée sur un piston de Bugatti. Le tout décoré de la Légion d'honneur. »

Nonno restait imperturbablement poli avec les voisins. Quand Pierre Boursault hurlait débragueté devant le portail, Nonno enlevait son gibus et le saluait à très intelligible voix : « Mes hommages, monsieur le menuisier principal. Bien des choses à M^{me} Gertrude. »

« Ma... la politesse est le suprême mépris », disait-il.

Ainsi, quand ce soir-là, une camionnette remplie de cageots d'huîtres et de cuissardes entra dans le jardin et qu'il en sortit le père Côme accompagné de Martial, Nonno se leva, chapeau à la main.

« Bienvenue au Bouchot. Nous nous réjouissons de vous voir parmi nous. »

Il avait beaucoup de mal à dissimuler la folle moquerie qui ne le quittait plus depuis la guerre. Mal à l'aise, les deux ostréiculteurs balbutièrent « bonsoir » sans oser bouger ni parler.

« Mais, venez, je vous en prie », dit Nonno, en leur tournant le dos, pipe à la main et retombant dans sa rêverie.

Le Bouchot est stationnaire.

Nous y sommes lugubres, ternes, sans parole. Térésa nous lit pourtant Diloy le Chemineau. Nous en sommes au début : Félicie est fouettée par le chemineau.

« Il ne l'a pas fouettée, dit Zino. Il l'a violée. »

Nonno et Zia ne participent plus à la lecture du soir.

Nous mangeons des tartines de margarine et de la chicorée.

J'ai commencé le second cahier de la Femme cent têtes.

On entend parfois T  resa pleurer dans son lit.

OceanofPDF.com

Le docteur Frizamour, grand ami de Monsieur le Juge, lui avait jeté un clin d'œil égrillard quand sa liaison avec Térésa devint évidente.

« Bon. Eh bien je me retire, avait-il dit. Quoique cette petite femme ne soit pas comme les filles de chez nous... C'est une originale... Enfin, pour l'amour, elle n'est pas mal. »

Monsieur le Juge s'était senti vaguement irrité par cette réflexion tout en partageant secrètement cette opinion. Il en voulait à Térésa de le fasciner. En fait, il eût préféré une compagne plus traditionnelle. L'affaire des vêtements lancés dans la tranchée aux prisonniers, par-dessus les mitraillettes, faisait jaser.

« Une originale... et puis l'Italie est d'accord avec l'ennemi... C'est pour ça qu'on l'a laissée faire. »

Térésa avait déjà repoussé le docteur Frizamour qui entrait en maître dans tous les logis où il y avait une femme jeune.

Botté de cuissardes, vareuse de chasseur, le docteur Frizamour arpentait toute la région et accouchait à domicile.

« Plus elles gueulent mieux ça se passe », disait-il paisiblement aux maris avec qui il chassait le dimanche.

Cheveux en brosse, bedaine jamais dégonflée malgré les privations de l'époque, dents en or et mains de boucher, le docteur Frizamour subjuguait les Marennais et avait troussé plus d'une femme sur le divan de son cabinet peint en vert, où était épinglée une affiche : « Attention ! un ennemi vous écoute. »

Des cornes de cerf étaient suspendues au-dessus de la table étroite où s'allongeait tout le pays.

« Bon, dit-il, l'Italienne, je vous la laisse. On verra bien, si vous n'en voulez plus. »

Taciturne, Monsieur le Juge s'en voulut de ne pas la défendre, et souffla sur ses doigts glacés où brillait une chevalière en forme de serpent.

« Foutue époque, répondit-il vaguement. Tout est à l'envers. Même l'amour. »

Térésa survivait grâce à son accordéon. Elle avait dû renoncer à enseigner le violoncelle qui n'éveillait rien dans la sensibilité des gens d'ici. Seul l'accordéon, que lui avait offert René, était très prisé. Tout était réquisitionné : les huîtres d'Auguste, les poulets de Catherine Lepieu, les planches de Pierre Boursault, les moules de Babert... Même Ernestine Sarlut devait nettoyer les latrines où urinaient de secs officiers allemands. La pauvre mère Bugier voyait son lavoir rempli de linge allemand et ressassait sans bien comprendre les mots que lui lançait Pierre Boursault de son vélo :

« Tu laves pour les Boches. »

Elle murmurait en portant les lourds paniers que, de toute façon, depuis toujours, son battoir lui permettait de nourrir ses six gosses.

Térésa ne devina pas tout de suite qu'il s'agissait d'une réquisition quand les Allemands frappèrent un après-midi chez elle, à coups de poing dans ses volets.

Elle donnait un cours d'accordéon à l'aîné des fils Côme et elle lui dit :

« Continue de jouer. Je vais ouvrir. »

Trois imperméables noirs d'où dépassaient des bottes entrèrent dans la petite pièce et une forte voix allemande prit la parole :

« Harmonica... vous venir tout de suite avec harmonica...

– Continue de jouer », ordonna Térésa au fils Côme qui se trompa de mesure dans la Chanson des blés d'or, tandis que l'Allemand répétait :

« Vous venir avec harmonica... Réception pour général à château d'Oléron... Vous jouer pour réception... »

Elle se mit à trembler car, depuis la veille, un parachute était roulé au fond du gros poêle éteint. Monsieur le Juge et ses compagnons avaient récupéré un résistant dans le marais de Saint-Agnant. Térésa l'avait hébergé jusqu'à son départ à l'aube et le parachute était resté caché là.

« Harmonica... répétait l'Allemand. Vous venir tout de suite, ou emmenons vous à La Rochelle... »

« Aller à La Rochelle », à cette époque, signifiait échouer à l'hôtel Gabrielle d'Estrées et disparaître après avoir été dépecé, brûlé, écorché.

« Vous La Rochelle si vous pas venir... »

La Rochelle : rien que le mot, voluptueux plus qu'un prénom de courtisane, glaça les reins de Térésa.

« La Rochelle ! » s'énerva soudain l'imperméable, qui interprétait l'attitude de Térésa comme un refus.

Il répétait « La Rochelle » avec une telle violence que le fils Côme fit pipi sur lui tout en jouant sans cesse la même phrase des *Blés d'or*. Térésa se dit que la voix allemande ressemblait au patois charentais quand les ostréiculteurs s'accrochent d'un parc à l'autre.

« Donne », dit-elle au fils Côme en lui prenant l'accordéon des mains.

Elle le mit dans son écrin, y posa les partitions de la Veuve joyeuse, enveloppa le môme de sa grosse cape et le poussa vers la porte :

« Va », dit-elle en le regardant intensément.

Elle eût voulu lui faire comprendre : « Avertis Monsieur le Juge. Vite. Tout de suite. Qu'il brûle le parachute. Qu'il sache ce qui m'arrive. » Mais le môme partit en renflant, tellement épouvanté qu'il tomba de son vélo place Chasseloup-Laubat et eut du mal à pédaler jusqu'à La Cayenne.

Cependant Térésa était prête. Un des imperméables prit l'accordéon, le pupitre, et les deux autres l'encadrèrent jusqu'à la grosse limousine noire qui attendait. Minuscule au fond de la voiture, l'odeur goudronnée des imperméables dans les narines, Térésa devenait progressivement très calme, même lorsque son regard croisa, interrogateur et lourd de blâme, celui de plusieurs voisins.

L'homme chargé de détacher le bac du rivage dessina de ses lèvres un mot qu'elle traduisit tout de suite : collabo.

Le vent de l'océan entra par la glace baissée malgré le froid et il y eut un soleil de novembre si aigu que la mer atteignit les moires de celle de San Remo.

« Si j'ai une fille, je l'appellerai Océan », pensa-t-elle tout bas, cernée d'ennemis, de terreur, de son lumineux et chimérique amour.

... Pendant cette traversée, peut-être vers la mort, Térésa avait été secouée par l'Espoir et le Bonheur, nappes liquides, absurdes, qui l'envahissaient :

« Je comprends que certains condamnés chantonnent... Le bonheur n'appartient pas aux hommes... C'est un état de grâce qui vient de nulle part... » Et c'est avec un visage parfaitement absent et radieux qu'elle avait débarqué au château d'Oléron.

« Ce que ça m'est égal », songea-t-elle tandis qu'un pêcheur de moules la regardait d'un air narquois et qu'une autre limousine l'emmenait vers un hôtel désaffecté où l'attendait une estrade sur laquelle étaient fichés un pupitre et une chaise.

Depuis cet événement, Térésa avait perdu la plupart de ses élèves. Les parents, dans le même temps, n'avaient jamais cessé de vendre leurs huîtres à quiconque. Seuls, continuaient de venir les fils de Thomas Côme. C'est ainsi qu'ils se souvinrent à nouveau de son talent en cette fin février où nous avions aussi faim que Térésa rue Dubois-Meynardie.

OceanofPDF.com

Thomas Côme avait quitté la Seudre vers cinq heures du matin. Sa cabane se trouvait au bord d'un chemin incrusté de coquilles. Il avait dépassé le carrefour de Nodes et la petite maison de la famille d'Auguste. Depuis une demi-heure, les lasses ¹ étaient accrochées derrière les bateaux à moteur.

Cuissardes dans l'eau, Thomas et les autres ostréiculteurs entassaient dans les bateaux les outils nécessaires à la culture des huîtres. Sulfateuses, pics, couteaux, pieux, pioches, patins, gants, cageots, Colin Côme attrapait le tout sans parler.

« Oh m'étonnerait fort qu'y mouille pas un bon coup », disait Martial, son frère, en déroulant la chaîne de l'ancre.

Il faisait encore nuit, aussi les lampes tempête éclairaient-elles les cabanes et le bord du chemin. Dos voûté sur son vélomoteur, Auguste arrivait, la musette remplie de pain et de pâté, de grattons et de vin rouge.

« Tiens v'là Landru », dit l'aîné des Côme.

Mais Auguste posait son vélomoteur contre la cabane goudronnée et entassait à son tour les outils dans son bateau très modeste.

Une heure après, tous les bateaux se suivaient, se dépassant parfois les uns les autres, jusqu'à l'extrémité du chenal, là où l'océan s'ouvre en nappe grise. Et, bientôt, ils foncèrent vers Oléron.

Dans le brouillard, la silhouette du fort du Chapus se détachait, masse grise et dentelée dont on voyait l'escalier, disparaissant par moments dans les algues et les vagues.

Les bateaux s'arrêtèrent en pleine mer, au niveau des parcs délimités par des pieux.

Il faisait froid et les hommes, assis contre les cabines en bois, attendaient que la mer se retire en cassant la croûte avec du pain, des grattons, des huîtres et du gros vin blanc.

Un à un, les bateaux se couchèrent sur le flanc, brusquement entourés par les pieux et les hommes sautèrent dans la vase pour sarcler, sulfater, découper, en se lançant de joyeuses et rudes remarques d'un parc à l'autre.

Thomas Côme houspillait beaucoup Colin et le traitait de « feignant », car le long garçon rêveur n'allait pas assez vite à son gré.

« Tout juste bon à gratter du zinzin », bougonnait-il.

Pourtant, il était de bonne humeur, ce matin-là : ses huîtres s'étaient vendues dans toute la France pour Noël et l'argent rentrait bien. C'était une bonne année. Il allait pouvoir s'acheter une Versailles – les gens de ce pays supportent mal de ne pas acheter la même chose que le voisin : cette année-là, ce furent les Versailles, l'année d'avant les cuisinières électriques.

Thomas Côme mariait son fils aîné, Martial, la semaine d'après, à la fille d'un ostréiculteur de Bourcefranc et il aurait bien aimé que le banquet de noces soit animé par de l'accordéon.

« Il faudrait demander à même René », avait murmuré Colin en tirant de toutes ses forces sur la corde de la lasse.

Térésa était en train de raccommoder nos chaussettes quand les deux ostréiculteurs entrèrent, essuyant machinalement leurs bottes sur un paillason absent. Athos se mit à aboyer, montrer les dents et cligner de son œil unique.

« Couché », dit Térésa.

Elle s'assit en bout de table et reprit sa besogne interrompue : glisser l'œuf en ivoire au fond des chaussettes, tricotées aux quatre aiguilles d'acier dont Zino se sert pour la réveiller quand elle s'endort sur *Diloy* le Chemineau.

« Je n'ai même pas de pineau à vous offrir, dit-elle en enfilant sous la lampe la grosse laine.

– Ça fait rien, même René. On est venu pour vous demander si vous pouvez jouer pour la noce...

– Harmonica... harmonica, murmura-t-elle... La Rochelle...

– Non, non, même René. Pas à La Rochelle. Au château d'Oléron.

– Tous mes instruments sont désaccordés, dit-elle presque rudement.

– C'est pour la noce à Martial, même René, continua Thomas Côme, vu qu'il se marie samedi à Oléron et qu'il y a personne pour le bal.

– Combien ? » dit-elle, la tête sous la lampe, la laine à la main.

Ils se consultèrent en charentais puis déclarèrent qu'Antoine Jolin, l'accordéoniste de Ruffec, prenait 3000 francs la nuit, le souper en plus mais que ce samedi-là il était pris à une noce, à Saint-Sornin.

« Pourquoi ne le lui avez-vous pas demandé avant ? demanda-t-elle. Cela fait longtemps que ce mariage est prévu, non ? »

– Parce qu'il a augmenté ses prix, s'écria Thomas Côme.

– 5 000 francs, dit Térésa. Moi aussi j'ai augmenté mes prix. Le niveau du mandat ayant pas mal baissé... »

Alors ils parlèrent entre eux en patois et ils soulignèrent que cela ferait tout de même 500 francs de moins qu'Antoine Jolin mais que même René n'y allait quand même pas de main morte.

« Avec ce que Monsieur le Juge doit vous envoyer, vous auriez pu jouer pour rendre service, marmonna-t-il, cela n'aurait pas empêché le coup de pineau et la caisse d'huîtres.

– Avec ce que mon mari m'envoie, vous me verrez bientôt faire la manche, dit-elle... Au fait, pourquoi ne cultivez-vous pas les huîtres pour rendre service, cela n'empêcherait pas un petit coup d'accordéon...

– C'est pas un métier, la musique, dit Thomas Côme. C'est un plaisir... Les huîtres, c'est un métier.

– Vous avez raison, dit-elle très calme. Ce n'est pas un métier. C'est bien pour cela que ce sera 5 000 francs. »

Elle posa d'un seul coup les chaussettes et l'œuf, se leva et leur fit front :

« Je suis prête à rejouer dans tous les bals du pays. Qu'on se le dise. Et je prends moins cher qu'Antoine Jolin. Je le sais.

– C'est normal, bougonna encore le père Côme. C'est un homme, lui. »

¹ *Lasses*: barques

OceanofPDF.com

Des morceaux de tulle avaient été accrochés aux piquets dépassant de l'océan et délimitaient les parcs des deux familles.

Depuis huit jours, la noce se préparait à grands renforts de tulle raide, satin broché, huîtres, pâtés, pineau, couverts, sous le grand hangar derrière les cabanes de la famille d'Etienne Marinard, la mariée.

Lulu Jabonot, qui aidait aux cabanes et jouait de la grosse caisse à la clique municipale, devait accompagner Térésa. Aussi, face aux tables disposées en fer à cheval, la grosse caisse à cymbales commandées par des pédales trônait sur une estrade. Térésa avait dit qu'elle amènerait son pupitre. Pareille à la grosse poutre en fer de grue du toit, l'estrade était ornée de guirlandes en papier crépon et des nappes blanches recouvraient les tables aux cent vingt couverts.

Des femmes employées à la journée s'activaient depuis le matin et portaient les énormes marmites de soupe ainsi que des terrines géantes. Soixante oies cuisaient dans les fours des maisons voisines et les gigots-flageolets attendaient leur tour. Les huîtres ne seraient ouvertes que vers quatre heures et on avait prévu six brouettes pour évacuer les coquilles. Palourdes, bulors, crabes, araignées de mer, couteaux, garnissaient déjà les plats en inox et les grattons de Saujon s'alignaient entre chaque corbeille à pain. Le beurre du Gua s'amoncelait au kilo dans des ravieres en gros cristal et un énorme gâteau en plâtre blanc et rose, surmonté de deux poupées représentant les mariés, attendait, seul, entouré de dragées et d'assiettes, sur une table blanche rehaussée de crépon et de guirlandes de pralines argent.

Les bouteilles de pineau ouvertes étaient posées à côté de l'estrade ainsi qu'une centaine de verres à pied et des rondelles de saucisson. Des bouquets d'œillets blancs entrelacés d'asparagus jalonnaient toutes les tables et jusqu'à la boutonnière des hommes très rouges, en costume et gilet rayés. Les femmes, permanentées, sentaient la brillantine Roja et portaient des robes faites au crochet, laines mélangées de satin, couleur layette, avec des broches en plaqué or représentant des tortues à la carapace piquée de fausses pierreries. De lourdes bagues de fiançailles brillaient à tous les doigts, bloquant les alliances et, sur les poitrines

opulentes, on voyait, au bout d'une chaîne en or, des médailles religieuses.

Les dames d'honneur portaient des robes en plumetis rose, bordées de volants en satin et des gros noeuds assortis dans les cheveux montés en crème chantilly.

Quant à la mariée, elle était engoncée dans un lourd satin moiré qui l'enfermait du cou aux chevilles, sous un très long voile partant d'un gros hortensia blanc, fiché dans les boucles laquées d'un chignon aussi gros que lui.

« Quelle horreur », songea Térésa coincée entre l'estrade et la table du pineau.

Elle avait mis sa tenue de concert, celle qu'elle s'était taillée dans la robe de Monsieur le Juge.

La noce avait déboulé d'un seul coup sous le hangar dont on ferma les portes et le pineau coula.

Thomas Côme était venu chercher Térésa et son accordéon juste avant la messe.

« Je rentrerai tard cette nuit, nous dit-elle. Je vais jouer.

C'est mon métier. Les mineurs de fond aussi rentrent tard. Il m'arrivera pendant quelque temps de rentrer tard. Ainsi vous ne manquerez de rien. »

Etrangement, elle enleva les bijoux de Renata et les posa sur mes genoux.

« Je te les confie. Je ne veux pas les porter hors d'ici. »

Elle avait un peu de mal à tenir sur les escarpins troués, qu'elle ne portait plus depuis longtemps.

Sur le seuil du hangar jonché de confettis, elle avait froid et se serrait contre l'accordéon comme s'il se fut agi d'un chien.

« Fido... » pensa-t-elle et elle lutta contre une violente montée de larmes.

Déjà, tout à l'heure, dans le bac, aux côtés de Thomas Côme rubicond, bavard et satisfait, crevant d'orgueil de s'allier à d'autres parcs à huîtres, les larmes avaient bien failli la submerger.

L'accordéon à ses pieds, elle s'était revue, douze années auparavant, encadrée par les officiers allemands, sur ce même bac, quand l'absurdité du monde l'avait inondée de bonheur. « Si j'ai une fille, elle s'appellera Océan. »

« C'est vrai, se dit-elle, à cette époque de monstres, j'étais aimée... »

La paix signée, la France retrouvant sa bonace et ses grandes idées au niveau de l'estomac et du ventre, jamais plus, elle n'avait été traversée par l'éclair effrayant du bonheur...

Elle se sentit presque mal quand, à nouveau, le mot « bonheur » la heurta tel le projectile qui avait déchiqueté Fido et renversé sur elle la bicyclette, sur la route du Gua.

« Ça va pas, même René ? » demanda l'ostréiculteur dont l'œillet blanc se fanait déjà.

Pendant son absence, nous fîmes les quatre cents coups.

Je me couvris des bijoux de Renata et m'enroulai dans un vieux rideau troué.

Zino remplit de Caporal deux pipes recourbées que nous allumâmes aux braises du gros poêle.

Nous toussions et avions les yeux pleins de larmes.

Puis avec une grosse pince à cheminée nous fîmes fondre du sucre dans de la margarine.

« Gâteau des noces », dit Zino.

Puis Zino, grimpé sur un escabeau, descendit les revolvers confisqués par Térésa. Il les remplit de balles et nous tirions chacun à notre tour autour du violoncelle, coiffé d'un ancien chapeau de Monsieur le Juge. Nonno frappait contre le mur et nous criait :

« Fascisti ! Camice nere ! »

Et nous mouillions nos culottes de rire.

Puis nous eûmes des nausées terribles à cause de la pipe et découvrîmes un fond de pineau que nous avalâmes dans des tasses à café.

Puis Zino attrapa la clef du garage, ouvrit tout grand les portes et mit la Bugatti en route. Il tira à deux mains sur l'embrayage et nous démarrâmes si brusquement que nous heurtâmes le mur.

Puis nous nous glissâmes dans le poulailler d'Ernestine et Zino lança plusieurs œufs contre la cabane à Boursault.

« Si on la brûlait ? dit-il.

– Oui, dis-je. Brûlons-la. »

Et Zino alla chercher la grosse boîte d'allumettes et enflamma un *Sud-Ouest* au pied de la cabane.

Une grosse flamme serpenta vers la vigne, s'éteignant aussitôt à cause de la gelée.

« A la lampe à pétrole, dit Zino. Ce sera plus rigolo. »

Zino se tordait de rire tandis qu'enfin le feu prenait et gagnait un vieux guignier mort, abattu devant la cabane.

OceanofPDF.com

Térésa attaqua la première mesure de *Jalousie* au moment du gigot. Lulu Jabonot, ivre de pineau, tapait à côté de la mesure et éclatait de rire à chaque coup de cymbales.

Chaque plat était interrompu par des monologues de Goulebeseze racontés par de vieux Charentais et des histoires obscènes commençaient à circuler d'un bout de la table à l'autre.

Un couvert avait été dressé tout au bout pour Térésa, entre Lulu Jabonot et un grand-père radoteur.

Et c'est parce que le gigot se faisait attendre qu'on lui avait demandé un petit coup d'accordéon.

Elle avait fermé les yeux au moment où ses doigts se posaient sur le clavier et l'image lumineuse, déjà lointaine de René, l'avait envahie. Ils s'étaient connus en jouant dans le même café-concert, à La Rochelle. Et dès la première mesure de *Jalousie*, le déchirant accord les avait mystérieusement réunis. Ils ne s'étaient pas parlé ce jour-là, ni les autres jours. Ils n'osaient pas. Mais, chaque soir, l'introduction de *Jalousie* les hélait encore davantage.

... Elle joua *Jalousie* d'une manière tellement pathétique que la noce s'agitait, vaguement mécontente.

« *La Fête du tabac*, beugla quelqu'un. On n'est pas à un enterrement !

– *Le Quadrille des lanciers!* » hurla la moitié de la table.

Le gigot arrivait avec des marmites de flageolets et l'attention se détournait de l'estrade. Les bordeaux rouges succédaient aux bordeaux blancs. La mariée partageait avec ses voisins le tulle de son voile. Cependant Térésa leur obéit et, de *la Fête du tabac aux Lanciers* en passant par le *Petit Savoyard* et *Au plaisir des bois*, elle parvint à satisfaire la noce, qui reprenait en chœur tous les refrains.

Puis il y eut encore des farandoles, des polkas, des bourrées, jusqu'au partage du gâteau en plâtre blanc.

C'est alors que quelqu'un coiffa Térésa d'un chapeau de clown, grotesque, d'où pendaient des guirlandes de confettis.

« Un vœu ! Un vœu ! Il faut faire un vœu ! » hurla la noce.

Certains ostréiculteurs, dont Monsieur le Juge avait débrouillé des procès compliqués, la bombardaient de dragées en ricanant.

Alors elle plaqua un accord coléreux et attaqua les Préludes de Liszt.

« Que mes enfants ne connaissent jamais l'humiliation, dit-elle à haute voix. Tel est mon vœu. Moi, cela n'a plus d'importance. »

Peu à peu, la noce se tut, car elle jouait magnifiquement Liszt à l'accordéon et, du fond de la salle, se fit entendre un archange, un accompagnement d'archange, un ami dans l'ombre : Colin et son violon.

Il jouait tout d'instinct. Mieux qu'un Tzigane. Du coup, la foule grognait « ta gueule » à Lulu Jabonot, qui s'obstinait à taper sur la grosse caisse. Et Térésa et Colin s'envolèrent dans la musique. Assommée d'alcool et de ripailles, une partie de la noce tira même son mouchoir quand ils jouèrent *Roses de Picardie*.

Pas un instant elle ne quitta le ridicule chapeau et les guirlandes de confettis qui dégringolaient sur ses escarpins troués et pourtant, quand son regard croisait celui de Colin, elle était inondée de joie car il avait l'air de souffrir vraiment pour elle.

Les Allemands l'avaient traitée plus poliment que la noce de Martial Côme. Nul n'avait osé coiffer ses cheveux noirs du grotesque cotillon, ni la noyer de confettis et après qu'elle eut épuisé son répertoire de Lehar, Liszt, Strauss, le général allemand avait claqué les talons devant elle, en guise de compliment :

« Vous grand musicien... »

Et il avait ordonné que l'on remplisse une coupe de champagne en même temps que la sienne.

C'est à ce moment que tout avait failli chavirer dans sa tête et sa chair et qu'elle avait compris qu'elle était enceinte.

Tard dans la nuit, elle avait été raccompagnée par la même limousine noire tandis que, ponctuels, glacés et honnêtes, les officiers allemands avaient mis chacun un billet dans une corbeille que l'homme à l'imperméable lui avait remise.

Le général allemand s'était incliné sur sa main en ajoutant qu'à Berlin il avait étudié le violon au conservatoire.

Elle apercevait tout près d'elle le visage ravi et poupin au-dessus d'un col gris fermé sur une croix gammée et elle avait failli éclater en sanglots à cause de l'absurdité de la guerre.

Ainsi allait sans cesse l'autorail de sa vie. L'éternelle collision entre ses choix et la réalité, l'ennemi premier prix du conservatoire de Berlin, avec qui elle eût pu s'entendre, et les Alliés qui la détestaient.

Fugitives lumières au milieu du borbier, éclairs de compréhension, voire même d'amour chez l'ennemi, état de haine chez ses concitoyens.

« Je suis née sous le signe du chaos. »

La vérité n'était nulle part, sauf au fond d'elle-même, et personne ne pouvait vraiment la partager. A jamais l'abandonnait tout ce qui avait eu amour profond pour elle et à jamais la traquaient ces mille regards qui construisaient implacablement un pilori pour chacun de ses actes, chacune de ses pensées, ses révoltes.

« La sincérité est le premier instrument de la perte », pensait-elle, tandis qu'elle appuyait un mouchoir sur sa bouche, prise de nausées au fond de la limousine.

Au petit jour, les rideaux se soulevèrent quand la limousine la déposa rue Dubois-Meynardie.

« Le parachute ! se souvint-elle, mon Dieu, le parachute... »

... Il était toujours là, dans le poêle, et en tremblant, elle craqua une allumette. Elle s'avisa qu'elle n'avait pas compté les billets qui gonflaient son sac au fermoir d'écaille. Elle songea à Monsieur le Juge dont une petite photo était posée sur la cheminée.

« Je vais pouvoir lui acheter une lavallière... »

Le parachute brûlait lentement et dégageait une âcre odeur. Elle fut à nouveau prise de nausées.

« C'est vrai, dit-elle en portant les mains sur son ventre, c'est vrai... »

Alors elle extirpa le parachute non consumé et en déchira un morceau.

« Je vais tailler là-dedans des brassières... »

Et elle se blottit au pied du poêle qui répandait une soudaine chaleur.

« Mais où serons-nous les uns et les autres dans neuf mois ? C'est déjà la fin du monde... »

Comme à l'aller, l'accordéon de Térésa était à ses pieds. Le père Côme conduisait presque à gauche, ivre, déjà, de vins et de la concupiscence collective quand les mariés avaient quitté brusquement le hangar au moment où Térésa jouait la *Paloma*.

... Depuis longtemps, Lulu Jabonot avait roulé au pied de la grosse caisse. Il vomissait son pineau et des bribes de monologues d'Odette Commandon. Colin ne quittait plus Térésa et le violon épaulait, magique, les airs de Verdi.

Térésa était heureuse : la musique était venue à sa rencontre, au milieu d'une débauche de coquilles d'huîtres, de gloussements porcins et de fortes odeurs de transpiration. Aussi Colin et elle s'amusèrent-ils toute la nuit à créer, passer de prouesses en prouesses, pousser leurs instruments tels des chevaux de course, entrer dans le galop des bémols, le saut périlleux des triolets...

Pantalon noir et chemise blanche ouverte, Colin avait quelque chose d'un Hongrois. Des Côme, il avait hérité le meilleur, à savoir la liquidité insondable du regard, la parfaite musculature, l'abondance des cheveux. Mais tout le reste s'était affiné au robot mystérieux des gènes et là où transparaissaient chez ses frères lourdeur, vulgarité et violence, il n'y avait que grâce et félinité chez lui.

« Toi aussi tu t'es trompé de pays et sûrement de famille », disaient les yeux de Térésa entre deux morceaux.

Mais quand ils attaquèrent une fugue de Bach que la noce prit pour une scottish, ils riaient de joie.

Alors la grosse Antoinette Bonnard, habillée en lourde pivoine, l'attrapa par le bras pour le faire danser et Térésa reprit l'air idiot de la *Raspa*.

... Le père Côme entrait dans Marennes en sifflant le *Quadrille des lanciers* et Térésa se dit qu'ils avaient de la chance de rouler sur une route déserte.

« Ce n'est pas que je tienne essentiellement à la vie, dit-elle à Thomas Côme qui s'amusait à décrire des équerres avec sa Versailles neuve, mais j'ai mes enfants et mes vieux parents à nourrir.

– Pourquoi vous les avez pas mis à l'hôpital, vos vieux ? C'est ce qu'on fait, ici.

– Oui, dit Térésa. Mais j'ai une meilleure idée. Pourquoi, au lieu du cocotier, ne les abandonnez-vous pas dans un de vos parcs au moment où monte la marée ?

– Surtout qu'on peut pas dire qu'ils vous ont apporté une dot, continuait le père Côme sans l'écouter, n'est-ce pas, ma pauvre femme... »

Térésa éclata de rire. Sans Monsieur le Juge, elle n'était que « ma pauvre femme ».

« Et, dites donc, même René, dit-il d'une voix sourde en esquissant un geste vaguement obscène accompagné d'un affreux clin d'œil, ça vous démange pas, parfois ? »

Son hochement de tête désignait les cuisses de Térésa.

« Ne vous inquiétez pas, mon pauvre homme, dit-elle, il en est de ce coin comme des cimetières. Même à la Toussaint on ne vous apporte pas forcément des fleurs... »

Ils tournèrent à toute allure et s'engagèrent dans le chemin du Bouchot.

« Nom de Dieu ! » beugla Thomas Côme quand il vit l'incendie crépiter devant le portail.

En fait, c'était le guignier de Pierre Boursault qui flambait et Térésa remarqua immédiatement que le portail était ouvert.

Thomas Côme sortit de la Versailles en jurant.

« Pourvu qu'on puisse éteindre avant le réveil des voisins », songea Térésa.

Elle se souvint du tuyau d'arrosage vissé au robinet du jardin.

« Pourvu que l'eau ne soit pas gelée ! »

Malgré ses escarpins, elle courait, ivre de mépris pour l'homme inutile qui se contentait de jurer tout en se réjouissant secrètement.

Le Bouchot était éclairé, et installé sous le figuier, une couverture sur les genoux, Nonno jouait la Pie voleuse tandis que Zia souriait aux anges.

Océan et Zino, assis sur une autre couverture, regardaient l'incendie. Nonno détacha la petite flûte de sa bouche quand il vit Térésa en train de dérouler fiévreusement le tuyau d'arrosage.

« Néron devant Rome, dit-il.

– Ce que je m'amuse, ce que je m'amuse », disait Zino en se roulant sur le dos.

Alors Térésa se mit à crier et nous jeta à toute volée sa blague à tabac dans laquelle était roulé un billet de 5 000 francs.

« Parasites ! Assassins ! »

Tout en tirant le tuyau d'arrosage nous vîmes au tremblement de ses mains qu'elle allait entrer dans une colère épouvantable.

Cela commença par une série de hurlements en italien et qu'elle s'en foutait de réveiller tous les voisins et encore davantage si le feu nous exterminait. Puis elle tomba à genoux près de la pompe en se tapant le front à terre et sanglota avec violence sur ses poings fermés.

« Cosa c'è ? » disait Zia, navrée.

Zino la regardait avec curiosité tandis qu'Athos aboyait et tournait autour d'elle.

« Ma... disait Nonno, c'est une grande sentimentale... Et elle tient à la vie... »

Et moi, je me mis à souffrir. De plus en plus, au fur et à mesure que ses pleurs se transformaient en gémissements et hoquets. Je me mis à souffrir à cause de la blague à tabac presque plate malgré le billet roulé. Je me mis à souffrir à cause de cette femme grotesquement emmêlée dans un tuyau d'arrosage. Je me mis à souffrir pour avoir été un crachat parmi ceux qui l'atteignaient. Je me mis à souffrir à cause de la robe de concert qui lui gelait le dos.

« Plus tard je te couvrirai d'or, dis-je tout bas. Je te ferai reine et t'apporterai ton café au lit. Je t'emmènerai à Venise dans un wagon de première classe... »

Mais la voilà tressautant sur le dos, Térésa. Emettant des râles où reviennent les mots :

« Mourir à cause de ceux que l'on aime... »

Et elle se traîne – à la grande joie de Zino – sur les genoux en s'arrachant les cheveux. Elle nous maudit en italien.

« C'est une crise de nerfs, dit Nonno. La plus grande des vertus est le contrôle de soi. »

« Je te couvrirai de satin, dis-je tout bas. Je te ferai un trône de tout ce que tu aimes. Je t'emmènerai en voyage. Je t'achèterai un manteau et des belles chaussures... Je ne sais encore comment mais je bâtirai une cathédrale à ta gloire... Je suis la seule à t'aimer... »

Elle a posé ses poings sur ses yeux comme lorsque les FFI hurlaient sous ses fenêtres : à la tonte ! à la tonte ! tête au goudron !

« Si on a voulu brûler Boursault, c'est pour toi, pour te faire un cadeau, dis-je à haute voix. C'est pour toi... »

M'a-t-elle entendue? Mieux que mes paroles, la tonalité musicale de l'amour semble l'atteindre dans sa nuit et elle lève vers moi un visage brusquement calmé.

« C'est pour te faire une surprise, dis-je. C'est un cadeau. Pas une méchanceté... »

Cependant Thomas Côme entrait dans le jardin, œillet fané à la boutonnière.

« Ça s'éteint, même René, brame-t-il. Ollé juste les branches qui ont flambé...

– Oui, dit-elle en lui faisant face, vous avez raison. Ce n'est juste qu'un feu de paille. Juste un petit accident.

– Je me demande ce qui a pu se passer, dit-il cauteleux.

– Mes parents et mes enfants se le demandent aussi », dit-elle vivement.

Thomas Côme avait posé sur le gravier son accordéon qu'elle porta seule.

« Bon, dit-il, eh bien, salut la compagnie. J' m'en vas me coucher, vu que demain y a la marée... Les huîtres, elles s'occupent pas que ce soit dimanche. Bien le bonsoir... »

Il s'en alla, tout en jetant des regards circonspects sur le feu éteint, et Térésa nous jeta durement :

« Nous avons de quoi manger et s'il le faut, pour vous nourrir, je ferai la putain. »

Toute cette fin d'hiver, elle partit jouer de bals en bals, de noces en noces. Avec ses escarpins et la robe de magistrat. Elle ramenait à l'aube quelque argent et une bronchite chronique. On ne la raccompagnait pas toujours et une fois, elle dut finir la nuit dans la salle d'attente à la gare de Rochefort. Epuisée, elle traînait l'accordéon jusqu'au car et s'endormait la tête sur la poitrine. Elle toussait beaucoup à cause des verres de champagne que des plaisantins lui versaient parfois dans le dos tandis qu'elle jouait Jalousie. Désormais, Catherine Lepieu, mystérieusement avertie quand elle partait, s'assurait que nous dormions et emportait les allumettes dans la poche de son tablier à carreaux.

J'entendais vers l'aube le portail qui grinçait et ses éternuements. Elle allumait une bougie et posait en soupirant l'accordéon. Elle toussait si fort que Zino grognait des insultes dans son sommeil. Pourtant, elle fumait toujours un long moment avant de s'endormir.

Elle donnait aussi des cours à la maison et le caravansérail était plein d'une cacophonie de fausses notes. De gros garçons rougeauds écorchaient *Plaisir d'amour* et Nonno hochait la tête :

« La Scala de Marennes, disait-il. Fosse d'orchestre. La musique en terre. »

Certains soirs, venait Colin. Cœur battant, je me cachais sur mon lit, cahier sur les genoux. J'apercevais la silhouette tzigane et pendant une soirée le caravansérail était baigné de musique.

Nonno et Zia sortaient de leur antre, telle l'araignée mélomane du piano et un quatuor se formait : la salle Pleyel à domicile.

Tard dans la nuit, Colin repartait, son violon sous le bras, et Térésa soupirait, heureuse :

« Quelle belle soirée !... Je l'aime autant qu'un fils, ce garçon-là... »

Les soirs de quatuor, Babert aimait rester et la voix de castrat accompagnait les lieder de Schubert.

Zino croquait un orchestre de squelettes et j'achevais le second cahier de la *Femme cent têtes*.

... Mécréante et chargée de péchés mortels, sans contrition ni pénitence, la Femme cent têtes n'était qu'un seul corps errant et victorieux. De cité en cité, bottée et casquée en aigle, vêtue de satin et de soie, elle traquait les plénipotentiaires et les faisait mourir lentement après les avoir rendus éperdument amoureux.

« Faire son compte à un homme c'est le rendre amoureux », disait-elle.

La Femme cent têtes abattait les remparts des villes, exigeait les clefs de tous les trésors, disparaissait chaque fois que l'on croyait l'atteindre.

Une de ses têtes était donc la Guerre. Et cette tête dominait les quatre-vingt-dix-neuf autres, réparties entre les futilités de l'amour, du pouvoir et de tous les truchements de la vie. Une des têtes ayant pour elle de l'importance était le Jardinage.

Bonne jardinière, elle savait greffer des tulipes aux cerisiers. Elle obtenait des jardins étranges où ses amoureux venaient se faire prendre, enchantés, étourdis, passifs, affaiblis.

Elle n'exigeait d'eux que la beauté et encore la beauté et toujours la beauté.

« Pour la tête, disait-elle, j'en ai cent. Je n'ai donc pas besoin de la vôtre. »

En réalité, elle avait une seule et ravissante tête – mais son cerveau avait la puissance de cent génies, tant du Bien que du Mal.

« Sans le Mal, il serait impossible de déterminer la moindre morale, la moindre conquête, le moindre plaisir. Sans le Mal nous serions des corps vides, des âmes plates, des masques morts. »

La Femme cent têtes était aussi grande musicienne et capable de jouer de n'importe quel instrument.

« Grâce à la musique, je n'ai même pas à m'expliquer », disait-elle en enfermant ses prisonniers dans ses nombreuses caves, taillées en

labyrinthes non loin des sables mouvants où elle jetait ses amours les unes après les autres et parfois toutes à la fois.

« N'apprends pas la musique, disait Térésa en soulevant mes poignets du piano. C'est un métier de misère. Ecris encore. Tu auras alors une bonne situation. »

OceanofPDF.com

Après le concert au château d'Oléron, le docteur Frizamour avait examiné Térésa sans douceur et conclu d'un ton bougon à une grossesse.

« Ma pauvre fille, qu'allez-vous faire ? » lui dit-il en se vautrant devant l'affiche : « Attention, un ennemi vous écoute. »

Et bizarrement, il s'était mis en colère tandis qu'elle remettait la veste aux paillettes incrustées.

« Vous n'allez tout de même pas faire " ça " au Juge... »

Térésa blanchissait tandis que le gros homme s'échauffait :

« Ce n'est pas un homme pour vous... Il a une carrière à mener... Vous n'êtes pas de son milieu... Et d'abord, d'où venez-vous, hein? d'où? Vous lancez les caleçons de votre défunt aux prisonniers, à notre barbe, on vous voit partir avec les Boches faire la java et vous voudriez que Monsieur le Juge porte le chapeau... Il faut vous débrouiller pour arrêter ça. »

Chaque fois qu'il prononçait « ça », son doigt désignait le ventre de Térésa et elle sursautait, prise de nausées qu'elle n'attribuait pas seulement à son état.

« S'il y a bien une chose que le pays ne vous pardonnera pas, c'est d'avoir mis le grappin sur Monsieur le Juge », bougonna-t-il en griffonnant une ordonnance.

Il pouvait toujours parler : quand il releva les yeux, la pièce était vide.

« Il me défendra, oh, il me défendra, se disait-elle avec ferveur. Il m'aime... Il ira casser la figure à ce gros porc, là-bas... Il me défendra... »

Jamais, depuis la première fois où elle avait osé frapper à sa porte, jamais elle ne le rejoignait au tribunal.

Place Chasseloup-Laubat, elle dut s'asseoir un moment sur un banc. Elle se sentait mal. Tout en elle se révoltait. Cette grossesse dont le pressentiment l'avait foudroyée lorsqu'elle avait trempé ses lèvres dans la coupe de champagne, cernée d'ennemis, devenait le météore trouble, le météore dont l'opinion publique se servirait pour la détruire. Elle posa les deux mains sur son ventre. Elle eût voulu protéger le point minuscule et vivace qui la rendait blanche sous ses cheveux noirs.

« Pourvu qu'il n'ait rien entendu... Même à l'état d'embryon, la haine peut le détruire... »

Que d'amour, songea-t-elle, que d'amour va-t-il falloir donner pour protéger ce petit...

« Océan », dit-elle à haute voix.

Mais non. Océan serait un autre miracle. Plus fort. Un être de salut, vindicatif et violent, virulent et taillé pour la réussite sociale. Océan, son rêve, sa foi, son triomphe posthume.

« Celui-là, pensa-t-elle en protégeant son ventre, est l'enfant de l'Amour, de la totale incompréhension... Un petit garçon fragile, aux yeux de biche, aux cheveux partagés au milieu par une raie... »

Elle revit, le temps d'un éclair, un petit garçon romain qui, parfois, jouait en même temps qu'elle dans le jardin, à San Remo.

... La grâce parfaite. La beauté totale... Et la guerre qui avait décimé sa famille.

« Dov'è ? » demandait-elle à Zia, alors très jolie femme sous des chapeaux blancs, qui l'emmenait se promener dans les jardins de San Remo. « Où est-il le petit garçon beau comme un empereur ?

– Je ne sais pas. »

Zia et Nonno restaient évasifs. Le petit garçon était-il mort ?

« Peut-être », avait dit Nonno très doucement.

C'est un temps sans rime ni raison. La Mort y devient aussi banale que la vie, pensa Térésa. Puis tout haut : « Zino ! » Le petit garçon s'appelait Zino. Elle venait brusquement de s'en souvenir. Elle se leva de son banc et se dirigea vers le tribunal.

Le lendemain de l'incendie, Pierre Boursault gueula tout le jour, battit Gertrude, fonça à la mairie nous accuser d'avoir volontairement mis le feu à son arbre.

Et comme Athos le poursuivait et le mordit à la cheville, il bifurqua sur la gendarmerie pour porter plainte et « faire constater la blessure ».

Le Bouchot a encore bougé. Cette fois-ci le guéridon de Renata penche tout seul. Le pressoir de Zino semble s'être élargi et le caravansérail a un vague aspect de perspective japonaise.

« Evidemment, dit Nonno, ce n'est pas nous qui allons au bal. C'est la maison. »

Il a trouvé une expression pour nommer l'ensemble du Bouchot : « La Citrouille enchantée. »

Térésa, vaincue par sa bronchite, est au lit. Catherine Lepieu lui apporte de l'aspirine et des pots de soupe. Nonno s'assoit au bout du lit, pipe à la main.

« Et si j'allais mourir... ? murmure-t-elle grelottant de fièvre.

– Ma... les cimetières sont pleins de gens irremplaçables », murmure Nonno.

Et il lui donne les premières violettes, dont le parfum mouillé calme la fièvre de ses lèvres. Il a couché sur le lit de Térésa une rose du jardin.

« Per il tuo compleanno, cara...

– Il va falloir faire une autre marque dans le mur, dit Térésa.

– Le jardin redevient beau », dit-il.

Térésa gémit.

« Il faut que je m'en occupe. Il faut que je fasse à manger. Que j'aille jouer à la noce de Saint-Nazaire.

– Ne t'inquiète pas. Nous ne manquons de rien. »

Zia, de ses mains tremblantes, fait chauffer de l'eau pour le tilleul. Quant à nous, nous ne nous lavons pas, ne nous coiffons pas, nous enfilons n'importe quels vêtements et allons à l'école par les chemins de derrière car déjà les lilas acides embaument la route.

Tout le jour, Zino tire à bout portant sur les grenouilles du jardin.

... Brûlant de fièvre, abrutie de migraine et de toux, elle reçut le capitaine de gendarmerie Marco Poluchot surnommé Marco Polo.

« Eh bien, même René ? Eh bien ? » dit-il en guise de préambule.

Son regard tourne, effaré, sur les objets recouverts de poussière, les tapettes pleines de rats, les murs gondolés, les bijoux de Renata, les dentelles, le violoncelle, les rideaux à angelots, les bidons d'essence et les portraits encerclés d'or.

« Prends un siège, Cinna », murmura Nonno en désignant un jerrican à Marco Poluchot.

Térésa était secouée par la toux.

« C'est pas raisonnable, même René », bougonna le capitaine Marco Polo en s'asseyant sur une fesse.

Mais Térésa eut un geste d'intolérance :

« Qu'y a-t-il de raisonnable en ce monde, l'FFI Boursault a encore porté plainte ?

– C'est à cause qu'il a fait constater, dit Marco Poluchot en faisant tourner son képi galonné entre ses doigts.

– Quoi, dit-elle en s'accoudant aux oreillers, il a fait constater quoi ? sa débilité profonde ? sa méchanceté crasse ? son service trois pièces qu'il montre aux enfants à travers le mur mitoyen ? son gros derrière mal torché que l'on voit à travers la porte qu'il laisse exprès ouverte ? Il a fait constater quoi ? les gens, qui, à cause de lui, ont été fusillés ? massacrés ? chassés ? les femmes passées au goudron et promenées dans la ville grâce à sa langue de vipère ? Enfin vous vous décidez à établir le constat Boursault ! »

Elle dut s'interrompre, car la toux lui lacérait la poitrine.

Et plus que la toux, la colère l'ébranlait, plus fort qu'un arbre sous l'orage.

« Euh... C'est-à-dire qu'il en a après votre chien vu qu'il a été mordu et qu'on a dû constater.

– Ah, dit-elle en roulant un énorme mégot, j'espère qu'Athos lui a bouffé les couilles. »

Jamais nous ne l'avions entendue dire des grossièretés. Aussi le capitaine de gendarmerie se leva-t-il, consterné, très gêné, prêt à fuir :

« Ma... quand le Vésuve gronde, il ne ménage rien ni personne, murmura Nonno.

– Faudra voir à le faire piquer, c'est dans la loi, dit Marco Poluchot en remettant son képi.

– Qui ? Boursault ? » dit-elle en tirant une énorme bouffée qui la dissimula en entier.

Mais le capitaine de gendarmerie était déjà parti et Térésa se souvint qu'il claquait respectueusement les talons quand il avait affaire à Monsieur le Juge.

Tout dégelait. Tout fondait. L'eau des marais finissait par mouiller mes grosses chaussettes et je poussais désormais mes promenades, Athos sur les talons, jusqu'à Brouage où, taciturne, aérien, absent, Colin se rendait à la cabane de son père.

Souvent il m'apercevait alors qu'il traversait Hiers, désert d'habitants. Il arrêta alors son vélo qu'il posait par terre et s'asseyait près de moi sur les marches de la petite église fermée. Nous ne disions rien, tous deux assis de profil et je croisais ma cape en laine autour de moi. J'enfouissais très loin mon visage au fond du capuchon noir.

« Bon, murmurait-il, il va falloir que j'y aille.

– Tu te ferais gronder par ton père ? »

Il haussait les épaules.

« Il y a de ça, disait-il.

– Moi, mon père ne m'a jamais grondée ni battue.

– Tu as de la chance.

– Peut-être. A vrai dire je ne sais pas très bien ce qu'est un père.

– Ta mère vous adore.

– Oui. Toi aussi elle t'adore.

– Oui. Elle n'est pas comme les autres.

– Toi aussi tu n'es pas comme les autres. A part mon chien, personne ne s'assoit près de moi.

– Bon, dit-il en se levant, il faut que j'y aille. »

Je restais assise sur les marches.

« Dis, Colin, pourquoi personne n'est très gentil avec nous ? »

A cheval sur son vélo, un pied encore au sol, il eut l'air de réfléchir. Nous étions en train, tous deux, de penser à Térésa.

« La guerre... dit-il très évasif. La fin de la guerre.. Elle n'est pas française et pas comme les autres. Je veux dire, tellement mieux que les autres... Alors tu sais, ça suffit pour...

– Pour quoi ? dis-je, le cœur tout pâle.

– Rien... La bêtise humaine n'a pas de limites. Mais tu peux être fière d'elle. Toujours. Quoi que l'on te raconte. »

Et il partit très vite.

OceanofPDF.com

Avant de frapper chez Monsieur le Juge, au tribunal, Térésa avait mis son plus beau chemisier pour aller lui annoncer sa grossesse... Un chemisier blanc, en grosse guipure, avec des poignets et un col travaillés qu'elle rabattit sur la veste de son tailleur de veuve. Maigre et pédalant à toute volée vers Bourcefranc, elle avait rencontré Babert qui se rendait à un enterrement où il devait chanter. Il s'était retourné plusieurs fois sur sa selle, au risque de tomber, pour la saluer affectueusement, à grands signes de ses mains en forme de battoirs.

« Mon seul ami, songea-t-elle. Pauvre, vaguement ridicule, un peu simplet, très bon... C'est mon seul ami. »

Obscurément, elle n'appelait pas Monsieur le Juge son ami.

« L'amour tourne le dos à l'amitié. Un homme qui me veut ne me veut pas de bien. »

L'amour, une arme de mort... Dans sa tête, la petite phrase « une arme de mort » la fit souffrir tandis qu'elle dépassait la salle d'audience.

« J'ai mal à la tête... »

Elle souffrait, accablée soudain par une horreur vague et le doute total qu'elle avait des autres. Elle se rappela soudain que le docteur Frizamour se piquait de grande amitié pour Monsieur le Juge et qu'il l'avait quasiment insultée dans son cabinet.

Monsieur le Juge s'entendait bien avec tous ses détracteurs.

« Pourtant, quelle violence, notre amour... quelle joie, aussi... Non, je ne peux pas me tromper à ce point... »

Elle croisa le substitut qui la salua à peine et s'efforça de ne penser qu'à l'essentiel : lui, l'enfant.

« Et puis qu'est-ce que cela peut bien faire, songea-t-elle tout haut. Demain nous serons tous morts... On bombarde, on déporte, on fusille, on dénonce, on violente... Qu'est-ce que cela peut bien faire... Ils n'ont pas d'imagination, c'est pour cela que ce sont des assassins. »

Elle agita son poignet en guipure.

« Le crime est un manque d'imagination poussé à l'extrême, se dit-elle en poussant la porte capitonnée. Et on va bien voir jusqu'où peut aller le

manque d'imagination... Si j'exerçais son métier, la première chose que je demanderais à un présumé criminel serait : " Parlez-moi de l'imagination... " »

Monsieur le Juge eut l'air vaguement mécontent parce que le procureur était assis en face de lui quand Térésa entra.

« J'en ai encore pour un moment, dit-il sans la regarder. Si vous pouvez m'attendre à côté. »

« Ah bon, songea-t-elle, il me vouvoie. Tant qu'il y est, qu'il me fasse éconduire par un gendarme. »

Elle s'assit sur la banquette en bois du couloir, là où attendaient les prévenus. Elle rit dans l'ombre.

« L'amour tient de l'univers carcéral. Les menottes au cœur, le sceau de la honte au ventre, l'infamie dans la tête... »

D'autres fulgurances noires la traversaient.

« S'il m'aimait vraiment, jamais il ne m'aurait laissée sur ce banc de pègre et de misère... »

Elle s'avisa que la guipure du poignet se défaisait.

« Tout fout le camp. Mes plus beaux atours. Mes rêves les plus nobles. Mon amour le plus violent. »

Elle luttait contre un affreux sanglot en tenant la tête et le buste très droits. Comme Renata... « Et d'abord, d'où venez-vous ? » avait demandé brutalement Frizamour, du ton que prenait Monsieur le Juge quand il traquait une vérité criminelle chez un prévenu. Renata. Les jardins de San Remo. Le conservatoire de Turin. La Scala de Milan. Le grand hôtel de Baden-Baden...

« Pauvres ploucs, cria-t-elle en se levant pour fuir. Pauvres ploucs! »

« Eh bien, viens, chuchotait Monsieur le Juge, qui venait d'entrouvrir la porte. Je suis seul. »

Mais elle courait, déjà loin dans le couloir.

« Non, souffla-t-elle, tu n'es pas de mon rang. »

Le ventre de Térésa s'arrondissait. Ils avaient franchi le plus terrible été de guerre. On avait brûlé à Oradour, pendu à Tulle, la planète semblait devenue folle.

Au milieu du chaos invraisemblable, une lettre était arrivée d'Italie. Elle était signée de Nonno et contenait un véritable appel de détresse.

« Oui, avait-elle griffonné sur un papier à en-tête musical, tout ce que je pourrai faire sera fait. Pour l'instant j'en suis au même point que vous. »

Elle avait posté la lettre place Chasseloup-Laubat en évitant de regarder du côté du tribunal.

« Qu'au moins ils meurent en sachant que je les aime », avait-elle dit tout bas sans grande illusion, pourtant, sur l'arrivée de la lettre.

Des illusions, elle n'en avait plus. Les leçons se faisaient de plus en plus rares. Le portrait de René se ternissait sous ses roses en plâtre et le cimetière de Royan n'avait même pas été épargné par l'affreux bombardement.

« Même au tombeau on n'est plus tranquille, murmurait-elle. Où aller? »

La population devenait, à son tour, folle, mobile, prête à tous les règlements de compte. Térésa se souvenait que, dans son thème astrologique, il y avait Pluton ou l'astre de mort. L'enfant qu'elle portait était déjà cette luciole affolée, cette secousse dans ses chairs.

Monsieur le Juge, dûment averti par l'égrillard Frizamour, n'était pas venu la voir et Térésa avait brûlé le dernier morceau du parachute.

« Tant pis, décida-t-elle, il naîtra nu sur des mains nues. »

Mais une sauvage certitude l'habitait :

« Etre douée pour les miracles... au fond de tous les boursiers croire en une poigne qui vous sort de là au dernier moment... une flamme. »

... ou peut-être, tout simplement une bombe. Une bombe qui, enfin, exterminerait la rue Dubois-Meynardie, où non loin, noire au fond d'un jardin grillagé, se trouvait la maison célèbre du docteur Guillotin.

« Marennes était bien la seule ville de France pour inspirer un tel chef-d'œuvre », riait-elle, en avalant les tisanes de glands qui calmaient un peu sa faim.

Les premiers règlements de comptes commencèrent quand l'enfant se mit à bouger dans ses flancs.

Ce furent les hurlements épouvantables de la pauvre mère Bugier, assommée à coups de poing à la caserne de Marennes, puis, un œil en moins, fusillée sur un tas d'ordures et traînée ensuite dans une charrette à travers la ville.

Térésa donnait une leçon d'accordéon à Martial Côme quand la charrette passa sous ses fenêtres, devant lesquelles elle s'arrêta.

Des silhouettes françaises, en affreux béret bouse de vache, ricanèrent devant sa porte et Térésa mit les mains sur son ventre.

« Ne regarde pas », souffla-t-elle au fils Côme qui écorchait *Plaisir d'amour*.

Pierre Boursault suivait en vélo la charrette et gueulait plus fort que les autres :

« Collabos au poteau, l'Italienne à la tonte et au goudron. »

Elle porta les poings à ses yeux parce que la tête de la pauvre mère Bugier semblait la regarder, bleuâtre, énucléée, le crâne brisé. Les mains de Térésa montèrent jusqu'à sa tête et enserrèrent son crâne qu'elle crut sentir exploser.

... Elle se souvint brièvement de l'histoire de la princesse de Lamballe dont la tête et le sexe avaient été promenés sous les fenêtres de Marie-Antoinette. Des centaines d'images la soulevaient, lui arrachaient des hoquets, des cris, un sanglot si long que le fils Côme se mit à trembler.

« Continue de jouer, hurla Térésa en ouvrant brutalement la fenêtre, *Plaisir d'amour*, c'est ça, petit, plaisir d'amour... »

... Tandis qu'elle jouait devant les officiers allemands, ils s'étaient mis à chanter en chœur le refrain de *Plaisir d'amour* et, enivrés par le chant, avaient oublié Térésa et son accordéon. Immobile devant le pupitre, seule sur l'estrade, elle entendait les chants des nazis envahir la salle et, devant le corps massacré de la pauvre mère Bugier, c'était la rumeur triomphante de ce chœur ennemi qui secouait son cerveau.

« Pires... sanglotait-elle à la fenêtre, ils sont pires qu'eux... »

Elle sanglotait si fort que l'on pouvait confondre ses cris avec ceux qui, une heure auparavant, retentissaient dans la cour de la caserne tandis qu'ils défonçaient le crâne de la pauvre femme.

Babert, qui revenait de l'église, surgit rue Dubois-Meynardie et aperçut l'affreux cortège et la tête échevelée, sillonnée de larmes, de Térésa.

« Doux Jésus ! » s'exclama-t-il en faisant le signe de croix, et tourna d'un seul coup son vélo pour foncer vers le tribunal.

La musique. La musique. Elle était à nouveau submergée par la musique. Les chœurs des officiers allemands s'amplifiaient, l'étourdissaient, accéléraient son cœur jusqu'à la folie. Une silhouette en vareuse bleue cracha sur la tête mutilée de la pauvre mère Bugier. Des glapissements montaient telle une marée de vase jusqu'aux épaules de Térésa.

« A la tonte. »

Elle entendit aussi « ordure » puis « roulure » puis « collabo » et plus que tout, enflaient dans son cerveau la musique allemande et, quelques années auparavant, la musique fasciste. Jamais de sa vie, même après la mort de René, même quand Fido était tombé sur elle, sanglant et tiède et son vélo avec, jamais elle n'avait vécu un tel chagrin, suspendue à la fenêtre, bâtie comme celles où agonisaient les pendus de Tulle.

« Tuez-moi, criait-elle, mais tuez-moi donc ! »

Derrière elle, terrorisé, Martial Côme jouait presque correctement *Plaisir d'amour*.

Elle ne pleurait plus, elle ne criait plus.

« Voici quelques fleurs », avait chanté en très mauvais français un officier et Térésa l'avait accompagné à l'accordéon.

« Ce sont des fleurs, simples et sincères, des fleurs de poète... »

Entendait-elle seulement les coups de pied dans sa porte et ces voix confuses, violentes, où se détachaient le son très net, l'ordre parfait, la force totale, l'ordre de Monsieur le Juge, accompagné de Babert qui remuait son cou de poule et désignait l'affreux cortège ?

« Cela suffit, disait la voix métallique de Monsieur le Juge. Je vous préviens qu'en temps voulu vous rendrez compte de cet assassinat...

– Mais, Monsieur le Juge... bramait un képi bouse de vache.

– Je vous ordonne de vous taire et de déguerpir de CHEZ MA FEMME. »

... Il monta et la trouva immobile dans l'embrasure de la fenêtre.

« Je vais vous épouser, dit-il d'une voix sourde. Pour empêcher ce massacre. Et puis parce que... »

Il désigna son ventre rond.

« Si je dis " oui ", répondit-elle sans le regarder, ce n'est ni pour me sauver ni pour l'enfant mais parce que bêtement, sauvagement, je vous aime... Continue de jouer *Plaisir d'amour* », dit-elle encore au fils Côme, en se tournant le front contre le mur, comme si c'était le début de la punition.

L'archiprêtre Pingoin tonnait tout le jour. Il tonnait au catéchisme, il tonnait à la messe, il tonnait chez les particuliers, il tonnait dans les noces, les enterrements, les baptêmes.

« Fan de loup, disait le pays, il réveillerait les agonisants pendant l'extrême-onction... »

Ancien aumônier de la guerre de 14, il nous racontait, pendant le catéchisme, des scènes affreuses de jambes coupées sans anesthésie et conversions brutales d'hommes-troncs.

Zino se tordait de rire, au dernier rang, sous la statue de Jeanne d'Arc encerclée de cierges allumés.

Babert aidait au catéchisme, en nous faisant répéter le « Je-crois-en-Dieu-Tout-puissant ». L'examen du catéchisme avait lieu dans l'allée de l'église, glaciale, où pendait une caravelle attachée très haut sous la voûte. Debout devant le chœur, l'archiprêtre Pingoin nous interrogeait d'une voix d'enfer :

« Qu'est-ce que Dieu ?

– Rien », avait répondu Zino au scandale de tous.

Babert tordait son cou de poule et soufflait désespérément.

« Rien, répétait Zino. Personne ; Dieu se nomme Personne et on lui a crevé un œil. »

Alors l'archiprêtre Pingoin était entré dans une colère folle et avait giflé Zino sous la statue de la guerrière qui souriait de ses lèvres en plâtre.

Babert Labbé poussait des petits cris navrés et l'archiprêtre Pingoin tonnait :

« Taisez-vous, Babert. Et toi, drôle, je vais aller voir ta mère. Si l'un de vous me répond une telle horreur, vous savez ce qui va lui arriver ?

– Oui, oui, glapissaient tous les gamins.

– L'ENFER ! hurla l'archiprêtre Pingoin, en lançant vers nous ses poings fermés. L'enfer ! Vous rouler à jamais dans les flammes ! Etre transpercés comme saint Sébastien par les flèches du démon ! Ne jamais

voir le Seigneur mais hurler pendant des siècles et des siècles sur un gril ! Vous m'entendez, drôles ?

– Oui, oui, balbutiaient les mêmes.

– A genoux ! tonna l'archiprêtre Pingoin à Zino qui avait l'air de s'ennuyer. A genoux, futur damné ! A genoux jusqu'à la fin du catéchisme, en attendant d'être à genoux jusqu'à la fin des siècles et des siècles ! Et chaque dimanche tu seras à genoux dans l'allée, devant tout le monde ! A trois mois de la communion, répondre par un blasphème à une sainte demande ! »

Il avait une manière de prononcer « blasphème » en s'arrêtant sur le *a* comme au seuil d'une grotte noire, puis il glissait sur le *ème* avec un roulement de gorge qui faisait frémir les demoiselles Tarpin, jumelles très pieuses, vêtues en curés :

« Mais que se passe-t-il ? » bégayaient-elles à l'oreille de Babert, consterné.

« La vie éternelle, continuait l'archiprêtre Pingoin, de plus en plus noir devant l'autel, commence dès la première seconde de vie. La damnation aussi. Le châtiment sera implacable, drôles, vous m'entendez ? »

Toutes les têtes oscillaient de haut en bas, sauf celle de Zino qui réprimait des bâillements.

Curieux, il suivait le reflet de l'ombre derrière la soutane qui s'agitait telle une houle avant les grandes marées.

« Te rends-tu compte de ce qu'est l'enfer ? hurlait la soutane.

– Oui, dit Zino. Très bien. »

Le soir même, l'archiprêtre Pingoin enfourcha son grand vélo hollandais et monta la côte du Bouchot où il croisa le tracteur d'Auguste. Il sauta à bas de son vélo devant le portail ouvert. Une pétarade lui parvenait du garage : Antoine Chenillot faisait tourner la Bugatti dont le capot était levé. Entre deux explosions, Mozart traversait l'air aigret de mars, sur un air de flûte.

« Bien le bonsoir, monsieur le curé », dit Antoine Chenillot en portant deux doigts à sa casquette.

L'archiprêtre Pingoin avait posé la bicyclette contre le mur du garage et, fasciné, considérait le moteur formidable.

« Elle appartient à Monsieur le Juge ? demanda-t-il.

– Oui, répondit Antoine Chenillot, le buste englouti dans les cylindres. Il me l'a confiée avant son départ pour la Tunisie.

– Nous avons une mission là-bas, dit l'archiprêtre Pingoin, hypnotisé par la boîte de vitesses au plancher et le grondement de locomotive qui ébranlait le capot.

– Mâme René est chez elle », dit la voix étouffée d'Antoine Chenillot.

Alors, à grandes enjambées furieuses, l'archiprêtre Pingoin fonça vers la porte du caravansérail mais s'arrêta, saisi au bas de la soutane par les crocs furieux d'un affreux cabot borgne.

L'archiprêtre Pingoin entra en tonnant :

« Qu'est-ce que c'est que ce suppôt du Diable qui m'a mordu au mollet ?

– C'est Athos, dit une voix entre deux quintes de toux. Il est un peu vif mais pas méchant... Vous pouvez aller faire constater à la gendarmerie... Athos est très mal vu... Athos ! Athos!

– Ah non ! tonna la grosse voix. N'appellez pas cette vilaine bête, je vous en prie.

– Voyons, monsieur le curé, Athos est chez lui. Il vous a témoigné à sa manière son affection. C'est un jeune chiot, que voulez-vous, et avec son œil en moins il ne discerne plus très bien le bon du mauvais. Et comme souvent le mauvais se présente, alors...

– A deux mois de la communion, votre fils a dit que Dieu c'était RIEN, PERSONNE. Avec un œil crevé...

– Eh bien, cela prouve que s'il ne va pas à l'école, il a quand même des lettres, dit Térésa en s'accoudant aux coussins et attirant à elle sa blague à tabac. Où est le mal?

– Partout, gronda l'archiprêtre Pingoin en considérant les murs biscornus, les portraits étranges, les dentelles mortes, le pressoir de Zino, partout.

– Je ne vous le fais pas dire ! » s'exclama Térésa en lui tendant un gros mégot roulé.

Mais l'archiprêtre Pingoin eut un geste brusque de refus. « Vous ne fumez pas ? dommage. Et à part cela, monsieur le curé, quel bon vent vous amène ?

– Je viens de vous le dire, tonna-t-il plus fort.

– Ah, je vois. Ce n'est pas un bon vent mais une tempête. Je pensais que la colère précipitait en enfer au même titre que tout le reste... Faites attention, monsieur le curé. Vous savez ce qu'est l'enfer ?

– Je ne suis pas venu pour ergoter mais aider à sauver ! » tonna-t-il, très rouge.

Nonno joua à ce moment une insolente petite phrase de Boccherini.

« Ah... aider à sauver... bien sûr. Voilà une tâche très noble et nul ne saurait vous en blâmer, dit Térésa en tirant sur son gros mégot. Mais pour sauver, encore faut-il avoir affaire à des âmes perdues.

– Eh bien, permettez-moi de vous le dire que votre fils l'est déjà et vous tous, si ça continue.

– Qu'est-ce qui continue? dit-elle, reprise par une quinte de toux.

– Mais tout ! tout ! explosa-t-il. On vous voit jouer dans les noces, vous la femme d'un notable qui a eu pitié de vous... On vous voit fumer ces horribles mégots, ne jamais donner l'exemple chrétien à vos enfants, pas une seule fois vous n'avez fait vos pâques... Il paraît que vous invoquez les esprits – que Dieu les garde – sans cesse vous êtes en dispute avec votre voisin... Tout! vous dis-je. Il faut vous ressaisir, ma pauvre femme... Et cette autre malheureuse créature qui vit parmi vous... Si, au moins, elle, je peux l'aider à se retrouver...

– Vous voulez parler de M^{lle} Emma di Garessio ? » demanda Nonno très froid, en se levant.

Térésa s'émuet, car une seule fois elle avait vu Nonno en colère.

Lors d'une intrusion fasciste dans leur villa, à San Remo. Et la colère avait commencé par ce ton très sourd, venu de loin, de la zone fraîche où l'inimitié humaine ne vieillit jamais.

« N'est-ce pas, continua Nonno en marchant sur l'archiprêtre Pingoin qui recula, n'est-ce pas que vous voulez parler de M^{lle} Emma di Garessio ? »

A chaque « n'est-ce pas », l'archiprêtre Pingoin regagnait à reculons la porte restée ouverte et il faillit trébucher sur la marche du jardin.

« Andate fuori, dit Nonno. Tournez vos talons d'ici. Vous l'avez fait remarquer : nous ne sommes pas intéressants. Nous n'avons même plus d'identité. Même le Bon Dieu nous a oubliés. Et encore, nous nous offrons le luxe de ne jamais songer à l'Enfer ni au Mal. Or vous n'avez que ces mots à la bouche. Bien le bonsoir, monsieur l'archiprêtre Pingoin. Nous sommes désolés, croyez-le, que nos enfants profitent mal de votre enseignement. Espérons que le nôtre peut les convaincre davantage sur l'idée de l'éternité... Mais je crains bien que nous ne parlions pas de la même chose ni du même Dieu. »

Et d'un sec petit geste, Nonno claqua la porte du Bouchot et reprit tranquillement la sonate que Mozart composait peu avant sa mort.

« Tu joues comme avant, dit alors Térésa, que cette visite semblait avoir épuisée. Je veux dire, du temps où le mandat arrivait...

– Eh bien justement, dit Nonno en sortant un carré blanc de sa poche. Je voulais te faire la surprise. L'aumône est arrivée tout à l'heure pendant que tu dormais. Le facteur reviendra demain. »

Et parfaitement évanescent, Nonno retrouva Mozart.

« Marie-Rose » était le magasin de vêtements de la place Chasseloup-Laubat. Et dans la vitrine de Marie-Rose était exposée la plus belle robe de communiant, en organdi avec une collerette brodée de liserons blancs sur blanc et une aumônière assortie. La robe habillait un mannequin d'enfant, dont la niaise tête blonde était recouverte d'un voile également brodé de liserons. Le mannequin donnait la main à un petit garçon en cire de la même taille, vêtu du plus beau costume de communiant du magasin. Des souliers vernis complétaient la tenue des deux enfants de cire. A peine le mandat touché, Térésa fonça là-bas. Plusieurs enfants, admiratifs, le nez collé à la vitrine, virent la grosse M^{me} Marie-Rose enlever les superbes habits qui venaient de La Rochelle et les envelopper dans deux grandes feuilles de papier immaculé.

M^{me} Marie-Rose avait été très contrariée par l'arrivée de Térésa qui, dans son impatience, avait sonné à la porte du magasin fermé. Car dans l'arrière-boutique, c'est-à-dire dans sa cuisine, se tenait depuis une demi-heure le docteur Frizamour.

A l'insistance de la sonnerie, M^{me} Marie-Rose avait dû rabattre ses jupes sans même remettre sa culotte au point de feston. C'est que le docteur Frizamour, botté mais néanmoins débragueté, aimait enfiler ainsi M^{me} Marie-Rose pendant les heures de fermeture.

« Ouvre-moi pendant la fermeture », aimait-il plaisanter.

Il coiffait donc ainsi M^{me} Marie-Rose et sans même poser son fusil.

« Baisse-toi un peu, ma poule », disait-il dès qu'elle le faisait entrer dans la cuisine, par le jardin de derrière. Et M^{me} Marie-Rose obéissait, car elle eût traversé la place Chasseloup-Laubat toute nue s'il le lui avait demandé.

« Ma... disait Nonno, cet homme leur donne à satiété la queue... L'essentiel, en quelque sorte... C'est pour cela que son pouvoir est grand sur les femmes. Et si son pouvoir est grand sur les femmes, les hommes

ne peuvent rien contre lui... Le Casanova de Marennes... Avec moins de classe que le vrai, bien entendu. Mais elles n'ont que faire de la classe... »

M^{me} Marie-Rose – et les autres – aurait fait n'importe quoi pour lui. L'année d'avant, elle s'était même jetée dans un marais parce que Frizamour entrait par le jardin de derrière chez la femme du tripier.

Aussi est-ce en maugréant qu'elle recompta deux fois les billets que lui tendait Térésa.

« Vous ne vous sentez pas bien, ma chère dame ? demanda Térésa très aimable, en prenant les paquets.

– Et pourquoi que je me sentirais pas bien? bougonna M^{me} Marie-Rose.

– Parce que le docteur est chez vous », dit Térésa, placide, en poussant la porte.

Elle avait éprouvé le besoin de passer par la rue Dubois-Meynardie. La fièvre battait encore à ses oreilles. Celle de son achat. Ses enfants seraient les plus beaux. Toujours. Elle leva les yeux vers son ancien logis, blanchi à la chaux depuis la guerre. Une fumerolle noire, basse, lente, glissa devant ses yeux.

« Ah, c'est vrai, la pauvre mère Bugier... »

Les FFI avaient traîné son corps au cimetière et l'avaient jeté dans un trou après avoir tous uriné dessus. Juste après la Libération, sa famille l'avait fait enterrer proprement à Saint-Just et Monsieur le Juge s'était occupé de cette affaire qu'il appelait « un crime de guerre ». Mais pas grand-chose n'en était ressorti : trop de gens du pays étaient impliqués. On fit vite semblant d'oublier.

« Il n'y a pas de crimes de guerre, pensait Térésa. Il y a le Crime. C'est tout. »

Elle se mit à rire tout bas en songeant à la mine déconfite de M^{me} Marie-Rose quand elle lui avait dit : « Vous ne vous sentez pas bien, ma chère dame ? » et elle dissimula son visage derrière les deux paquets blancs, car le fou rire la secouait toute. Rue Albert-I^{er}, elle dut s'arrêter devant les marches de la sous-préfecture, car le rire la déséquilibrait telle

une houle incommode. Sur la terrasse du café des Matelots, Antonine Ragus servait du vin blanc aux hommes en cuissardes et Térésa écrasait son visage contre les paquets car le rire s'amplifiait au point de l'étouffer.

« Eh bien, ça a l'air d'aller le moral ! » lança Antonine Ragus en relevant d'un coup sec le goulot d'une bouteille de pineau.

Pour échapper aux regards du café des Matelots, Térésa tourna rue Fargeau.

« Elle aussi, hoqueta-t-elle, elle aussi il doit la soigner de temps en temps, le bon docteur... »

Antonine Ragus avait bourlingué partout dans le monde et sa dernière adresse avant la guerre était la Martinique. Elle portait, au-dessus d'un corps pas plus haut qu'une citrouille à genoux, une tête lourde et flasque, maquillée en violet, rose, rouge, vert et perruquée d'un blond rose. Sa grande originalité était ses bottes en peau d'autruche à hauts talons, d'où dépassaient de courtes jambes en bas résille et jupe fendue et tous les gars sifflaient : « On voit tes fesses, Antonine. »

Alors l'Antonine leur frappait à grands coups de poing et d'ongles rouge carmin sur la poitrine ;

« Un homme, glapissait-elle, tout est dans la poilerie de sa poitrine... »

Et le père Côme ouvrait alors sa vareuse sur un poitrail d'orang-outang barré par un tatouage bleu : « A Marinette pour la Vie. La Cayenne 1923. »

Un air arabe sortait du fond du café, venu d'un mauvais tourne-disque et le rire de Térésa ne cessait pas. Rue Georges-Clemenceau, elle marcha très vite en direction de l'école.

« Mes enfants seront les plus beaux. Mes petits. Si blancs de peau. Si doux de regard. Si noirs de cheveux... Mes jeunes merles aux plumes de satin... »

Elle dépassa la loge franc-maçonique sur laquelle régulièrement crachaient les sœurs Tarpin et le rire la soulevait de terre, portait son regard bien au-delà du clocher.

« Gigantesque... pensait-elle, gigantesque pour une si petite ville, une si mesquine ville... une cathédrale absurde, démesurée... »

Elle grelottait. Nonno l'avait blâmée de sortir si vite, galvanisée par l'arrivée du mandat et le bonheur sauvage, chaud reptile maternel jamais lassé, prêt à se dresser entre elle et tous les cyclones hostiles.

« Mes enfants si beaux... mes enfants si doux... »

Et pourtant, elle ne pouvait pas retomber malade.

« Il va falloir jouer à la noce de La Puisade. Puis à celle de La Brée, et celle de La Cotinière... Quel bonheur que tous ces gnomes se marient... Allez, allez, zim, boum, en avant Perles *de cristal* et *la Raspa*... Par ici la bonne soupe... C'est cela d'avoir été la femme d'un notable qui a fait son devoir... Moi aussi je l'ai eue, ma noce... Un anneau en cuivre et ce regard... Ah, ce regard quand il a dit " oui " à la mairie... Il doit avoir le même regard quand il fait condamner à mort... Et le docteur Frizamour, son témoin... Le regard, là aussi... Quelque chose comme lorsqu'il enfile la grosse Marie-Rose en la traitant tout bas d'ordure... Et mon témoin à moi... Ce pauvre Babert qui répétait les larmes aux yeux : " O même René ", comme si j'allais à l'échafaud... Et le petit qui se taisait au fond de mon ventre, glacé pire que sa mère... Et le soir même, je dormais seule rue Dubois-Meynardie... " Je t'épouse, a-t-il dit, ce n'est déjà pas mal. " Et le lendemain j'écrivais à Nonno de venir... »

Le rire la reprit comme après une bonne farce. Avenue Beaulieu, elle s'arrêta encore, car décidément la fièvre fracassait à son tour le rire contre un sanglot très lointain, éternel, doux bain amer, bocal salé dans lequel elle se débattait depuis toujours.

Ainsi passa le mandat de Monsieur le Juge.

« Fantine... » murmura Nonno, en voyant Térésa, les bras chargés des deux grands paquets, pousser le portail du Bouchot du bout d'une semelle trouée où entraînait l'eau.

Cette journée a commencé par un grand trou creusé sous le figuier, près de l'endroit où j'avais vu Térésa enterrer le Diable branleur. Térésa souffle, lève la pioche avec une expression de douleur alors que le jardinage lui rend d'habitude son visage de porcelaine.

Le printemps a éclaté avec une soudaineté tropicale, au point que j'ai enlevé mes chaussettes et enfilé mes sandales d'été. Dès les premiers coups de pioche, Zia a été obligée de tirer plus loin son fauteuil et sa broderie. Malgré la chaleur, elle grelotte. Térésa m'a dit en désignant le trou :

« C'est pour planter un buisson de lavande. Babert va me donner un buisson de lavande. »

... J'ai rôdé autour du trou. Je veux échapper à Zia qui me poursuit à travers le jardin, me traque de ses bras tremblants jusqu'au puits, désigne la terre ouverte :

« Non, dis-je. Laisse-moi. Non posso amarti¹. »

En fait, je secoue la tête de droite à gauche. Non, non.

« J'ai quelque chose à te dire », murmurent ses lèvres en italien.

Je me cache derrière le puits. J'ai besoin d'ombre. Le soleil cogne. En avril, pas un fil, a dit Térésa quand j'ai mis mes sandales d'été. L'ombre de Zia est celle d'un blanc squelette qui tend les bras. Je rampe à travers les herbes, les fleurs, les lauriers-roses, les sauges rouges. Zia gémit, l'ombre me suit lentement.

... J'ai sauté dans le trou – la fosse – très violemment. Elle n'ira pas me chercher là. Je puise une espèce de fraîcheur, de répit souterrain. J'ai toujours détesté le grand soleil aigu qui vrille la nuque, le corps, les désirs lentement épuisés jusqu'à la putréfaction de l'été. La charogne au cœur de toute lumière. Le trou me donne le goût des ténèbres, du repos. Zia appelle, gémit, erre vers mon prénom. Mon corps se recroqueville. J'aperçois tout à l'envers : le haut du figuier avec sa branche mortelle où j'aime faire le cochon pendu. Où je tremble de terreur convulsive quand j' imagine, les yeux fermés, le couteau d'Auguste Souillard s'enfonçant dans la grosse veine du cochon.

« Vieni... supplie la voix de Zia, le figuier est un bois traître... La branche va casser... »

Soit. Mais elle ne risque pas de me voir là-dedans. De cochon pendu, me voilà devenue taupe et de la taupe, j'ai l'ouïe fine et l'incroyable myopie. Le soleil m'aveugle, le soleil m'isole. Personne ne m'a parlé dans le soleil. Le soleil me tue. La Mort est un excès de soleil que le corps ne supporte plus.

Ainsi depuis hier, ils sont tous bizarres au Bouchot. On m'évite. Nonno a son profil cauteleux, les lèvres serrées sur sa pipe éteinte.

Ce matin dans le caravansérail, Térésa m'a proprement mise dehors tandis que Catherine Lepieu disait des choses étranges :

« Donnez-le à mon mari, même René. Il le jettera dans la Charente avec une pierre au cou. »

Il y a eu aussi la visite d'Auguste Souillard qui rotait la même phrase en hochant la tête :

« J' m'en vas lui donner un coup d'coutelas et vous y serez bien tranquille, à c' t' heure. »

Etrangement, Térésa criait chaque fois et tournait, essoufflée, se cognait à moi derrière la porte et rencontrait mon regard avec une espèce de sursaut horrifié.

Un peu plus tard, Babert a piaulé derrière la porte, toujours fermée pour moi :

« La mort-aux-rats, même René... J'en ai encore dans mon hangar.

– Donnez-la à Boursault, Babert. J'ai une idée. »

Comme j'avais collé mon oreille à la porte, je reçus un coup de pied dans les reins : Zino se tordait de rire.

« Ça t'apprendra à écouter aux portes. »

Du fond de ma tombe, je me sens bien et commence, consciencieusement, à dénombrer une fourmilière. Puis trois vers de terre. Tous les gluants princes de l'ombre. Et un insecte plat et noir,

magicien astrologique, capricorne velu et silencieux qui bat de la poitrine : luisant, tout noir, élégant à l'extrême dans son smoking, de la même étoffe que la robe de Monsieur le Juge.

A travers les interstices de la porte mal jointe, j'ai vu Térésa compter les derniers billets du mandat et Catherine Lepieu s'exclamer, navrée :

« C'est pas raisonnable, même René... Tout cet argent pour une bête... Ici on déplace le vétérinaire pour du sérieux...

– Non, ma brave amie, disait Térésa, je ne veux pas qu'on l'assassine. Le couteau, l'eau, la mort-aux-rats, c'est de l'assassinat.

– Ma, dit Nonno, la Mort sur papier dentelle.. Le fascisme peut aussi péter dans la soie... »

... Je me tourne sur le côté. Qui va-t-on assassiner?

« Avec de l'argent on n'assassine pas, on supprime », fait l'écho de Nonno.

Je tends vers le capricorne un petit bâtonnet. Le bâton de la justice. Il hésite. Se rabougrit. Ressemble à Nonno dans son habit élimé. Cependant, mes intentions sont pures. Je ne vais pas te tuer. Je veux te voir grimper. T'amuser avec moi

« Dovè sei ? gémit la voix de Zia. Où es-tu ? »

M'échapper. Avec Athos. Courir les marais jusqu'au soir. Il doit y avoir des jonquilles au pont de la Chasse. Je ne veux pas que Zia me demande de l'aimer. Du fond de mon trou, je me mets à siffler pour appeler Athos.

J'imité le merle le coq de bruyère la poule d'eau la bergeronnette le coucou tout gris.

... Il n'a pas l'air de m'entendre. Pourtant j'en suis à *la Pie voleuse*. Je siffle, je siffle et même j'appelle : ATHOS ATHOS ! Que se passe-t-il ? Ce chien obéit au quart de tour. Je siffle plus fort. Sur la tonalité du rossignol. Quand on vient de lui crever les yeux. Huisipihuisipihuisipihui.

Ah ! enfin ! le voilà !

Non, ce n'est pas lui. Les pneus d'une voiture grincent sur l'allée du jardin. Une porte claque. Une voix métallique dit :

« Où est ce chien? Je dois être dans une heure à La Puisade. Une vache accouche. »

Un pantalon accordéon. Une mallette noire. Mais c'est M. Blancharlut ! Le Frizamour des vaches ! La voix de Térésa. Un gémissement.

« Par ici, monsieur Blancharlut. Nous l'avons mis dans la chambre de mon père. Il tremble. Il a peur. On dirait qu'il sait. »

Je comprends de moins en moins et m'enterre de plus en plus car j'entends un sanglot : Zia. Elle psalmodie :

« Morte, morte. »

Ses mains de squelette se tordent au-dessus de ma tombe. Je sors, je rampe, j'attrape le tronc du figuier, hop, j'atteins la branche mortelle. Petit Poucet guettant la maison de l'ogre.

Je fixe le carreau de Nonno.

Il y a comme un pugilat derrière la vitre. Le dos de Térésa maintient une boule frémissante. Le pantalon accordéon penché sur la boule. Les mains de Nonno tremblent sur sa pipe. Le hurlement de Zia qui se tord les mains – morte, morte – et les sandales lacées de Zino qui court vers le figuier.

J'ai glissé le long du tronc et pour cause : la branche mortelle se fend, et dans un long craquement elle glisse en même temps que moi. Mes cuisses, mes genoux, ma chair s'éraflent. Je manque d'écraser Zia, hébétée au bord du trou, et j'entends Zino chanter sur l'air de *Dansons la capucine* :

« On a tué ton chien
d'un coup de pied aux reins
c'est bien fait c'est bien fait c'est bien fait
Youh ! »

Le youh ! je le reçois en plein sur la figure. J'étouffe. Je ne vois plus rien. Zia écume vaguement. Je me débats. La branche mortelle s'agite lentement, s'empêtre dans mes cheveux. Zino a détalé. De dos. Toujours de dos. Il me hait de dos. Un frère, c'est un dos qui détale sous le soleil après un crime. Dans mon souvenir, Monsieur le Juge est aussi un dos qui s'éloigne sur la route bleue.

Mais quelle est cette rumeur ? La porte de la chambre des vieillards s'est ouverte. Binocle entre les rides, Nonno sort le premier. Si tressaute le binocle, c'est que l'heure est grave. De plus, il court. A quatre-vingt-cinq ans, il court. Le pantalon accordéon le suit de près, jumelé avec le tablier de tâcheron où sursaute la blague à tabac.

Et voilà l'étrange trio qui fonce vers moi, soutenant un paquet enfermé dans une couverture de soldat.

Térésa en tient un bout. Je la trouve tout à coup laide grosse et répugnante. C'est bien fait si le Juge t'a quittée.

Zia tremble et répète : « Morte, morte. » Nonno a les doigts repliés comme sur sa flûte de concert. Tous trois sanglotent et mon cerveau refuse de comprendre.

M. Blancharlut porte deux doigts à son crâne tonsuré, recompte les billets et claque la portière de la traction avant.

« Pousse-toi, dit Térésa, va-t'en de là. »

J'ai déguerpi. J'ai compris. De la couverture grossière dépassent deux pattes et une queue coupée.

« Ton chien a eu une crise cardiaque », souffle Térésa.

Zino saute de joie autour du trou.

« C'est faux dit-il, ils l'ont fait piquer.

– Insolent ! » gueule Térésa en sortant le martinet de la grosse poche en toile.

Nonno, essoufflé, accablé, est à genoux auprès de Zia.

« Ma... dit-il, tuer les bêtes remplace l'ennui de ne plus faire la guerre.

– Salauds, dis-je. Collabos. Vendus. Italiens. Nègres. Parasites. Maudits. Criminels. »

Je détaille.

On a jeté Athos dans le trou où je m'amusais si bien. Le capricorne velu va commencer sur ses os le travail de destruction. Tous les merles décollent du figuier et Zino se tord de rire.

¹ Je ne peux pas t'aimer.

OceanofPDF.com

Je sais exactement où se trouve l'objet. Il y a quelques jours, elle a déterré la statue du Diable en érection et l'a posée sur la commode dont les pieds Louis XV sont préservés des gravats par des *Sud-Ouest* dépliés. Quand elle a connu Monsieur le Juge : « C'est une passion, non un amour », lui a-t-elle dit.

Aujourd'hui, ma détermination vaut bien la sienne.

J'entends toujours les coups de pelle sur la tombe d'Athos. Zino saute à pieds joints pour mieux aplatir la terre. Peu m'importe. Mon cœur stratifié ne bouge plus. Le meurtre est sûrement un bon chemin pour tremper les âmes solides. De la chambre des vieillards me parviennent la seconde *Gymnopédie* et la sale petite note fêlée. Hissée sur la pointe des pieds, je crochète la statue et je la fais basculer entre mes bras. Je détaille avec.

Décidément, c'est la journée fosse ouverte. J'ai saisi dans le poulailler vide la bêche et la pelle et, sûre que personne ne me voit – Zino a disparu dans le garage, Zia écorche toujours les mêmes bémols –, je creuse sous le chèvrefeuille du mur chargé de lézards, à l'endroit même où je l'ai vue penchée ainsi sur le trou béant, la statue à la main. Peu de temps après, elle avait planté ce chèvrefeuille :

« Le chèvrefeuille est une fleur de vie qui donne vaguement envie de mourir, dit-elle. On a toujours besoin de s'en aller, disparaître quand on taille un chèvrefeuille... La volupté de mourir... »

Elle avait prononcé « voluptà », en italien, et j'écoutais, à plat ventre, au pied des sécateurs, tout en comptant les fourmis.

Je creuse. Un petit creux oblong, zigzagant et j'y couche le Diable en érection.

« Mettre le Diable en terre. »

Moi aussi je couvre le tout à grands coups de pelle. Je piétine, aplatit, remets les cailloux en place. Nul ne saura que, de ce jour, il me faut et à

jamais durcir mes rêves, abolir mes illusions, ne plus avoir confiance et haïr avec la force d'un démon.

« *La, la, la...* chante en contre-ut la voix de Nonno. Donne-moi le *la*. Dammi il *la*. »

Satie devient un air de Corelli et Nonno vole et s'envole sur la petite flûte en argent en une prouesse cristalline telle que même la scie de Pierre Boursault se tait.

OceanofPDF.com

« Où est ma statue ? Océan, Zino ? Vieni ! On me tue, on me vole, on me pille... Et le mandat qui tarde toujours... Le mandat de misère... S'il n'y avait pas mes cours de musique et les moules de Babert et le pot de soupe de Catherine Lepieu, je me demande comment on ferait. La musique, c'est la misère... Mais, la musique c'est comme le Bon Dieu, ça devrait être gratuit pour tout le monde... Où est ma statue ? qui l'a prise ? qui l'a cassée ? je l'avais remise là pour ne plus céder au désespoir... c'est ridicule le désespoir, du temps perdu, un manque d'honneur... Océan ! Zino ! Si vous l'avez cassée, enfer sur vous, mais je vous pardonne ! Elle était sacrée, cette statue, vous entendez ? sacrée... Et ce pauvre chien qu'il a fallu tuer à cause des dénonciations de Boursault... Nazi de Boursault, milicien, immonde de milicien ! Tous les jours à se plaindre à la mairie qu'Athos lui casse sa vigne, mord sa bonne femme couverte de ses bleus à lui... C'est Boursault que la loi aurait dû faire piquer, pas Athos... Et la petite qui ne me parle plus, me cracherait dessus si elle le pouvait. Mais qu'est-ce que je pouvais donc bien faire ? C'est une lourde responsabilité une famille pareille. Tous sur mon dos, à me bouffer la laine sur les reins et les reins avec... Dio mio, je les aime trop, voilà où le bât blesse... L'autre, là, dans son cadre en verre, il n'a pas hésité, la colonie, la belle vie, les Bugatti et sa pension sous-alimentaire quand il y pense... Où est ma statue ? On m'arrache les tripes vingt fois par jour. Et cet autre, là, dans son cadre orné de roses en bois, caro, caro. René, Renato mio, mio amore... Le bonheur, c'est du venin. Aujourd'hui, on aurait pu le guérir de sa tuberculose. Un si beau jeune homme, a dit le pays, un si grand amour... Où est ma statue ? enfants de malheur, enfants de douleur. La petite qui était si douce... Une vraie poupée... J'aime tant lui nouer des rubans blancs dans les cheveux et la voir dans sa robe d'organdi... La couvrir de mes bijoux... Océan... Océan Atlantique... Océan d'argent, de lumière, ma petite Reine adorée... Pourquoi cette haine ?... Elle ne parle plus, elle ne mange plus, elle arrive le soir couverte de boue... Son chien, je sais, j'aurais dû le donner à Babert ou au docteur Frizamour... Il l'aurait mis avec sa meute... Mais non, un chien, cela ressemble à l'amour, ça flaire le chemin en aveugle, ça revient toujours pour mieux s'encager encore. Pour le donner il fallait ne pas l'aimer... Où est ma statue ? J'aurais dû la laisser en terre, ça porte pas chance de déterrer les souvenirs, les

sales souvenirs fascistes... Pas plus fascistes que les souvenirs. Un vrai banc de moules dans le crâne, des coquilles vides, qui coupent le cerveau en mille morceaux. Où est ma statue ?... Et Zino, mon Dieu, mon prince... pourquoi toujours la haine en lui, povero piccolo, il est né sous les bombardements, ce n'est pas de sa faute... Quand les avions ont rasé le clocher, je me suis accrochée au cou de Monsieur le Juge... Qu'il était beau, le juge d'instruction... Et Zino s'est retourné en moi. Trois fois. Épouvanté. Il est né tout noir et épouvanté... Où est ma statue ? Et moi ? je ne la connais pas, l'épouvante ? à Garessio, quand les fascistes nous ont fait aligner contre un mur... J'avais mis le violoncelle contre moi comme s'il allait me protéger des balles... Et Nonno qui remuait sa belle tête fataliste : " Il faut bien mourir un jour ou l'autre ", a-t-il dit à Zia qui tremblait. L'épouvante... Les balles ont fusillé le mur. " De l'intimidation ", a dit le chef... J'avais envie de rire... Le violoncelle avait l'air d'un ami très cher, impuissant, sentant bon le buis bénit et la cire. J'avais envie de rire, surtout que nous restions raides, cérémonieux, nous croyant morts. Alors, ils nous ont tout pris, carte de travail, maison, fourrures. Mais il y avait la France... Terre d'exilés... Seulement, voilà, on n'avait pas prévu le pire ; ils n'aiment pas la musique. J'avais tout prévu, même la mort, sauf ça. Les gros sous, ah, oui, d'accord, mais la musique... Pour plaire aux Français, il eût fallu être un gros maçon obscène, un Rital... Océan ! Zino ! ma statue ! Porco Dio, ma statue ! France de malheur. France de chiens... Chiens crevés. La France, quand elle vous recueille, c'est un peu Boursault avec Gertrude... Le mépris. Le bec-de-lièvre. Les racines cuites à l'huile de ricin... Océan ! Zino ! Pourquoi je me tourmente pour cette statue ? Le pendule... oui, le pendule, je la trouverai avec le pendule. »

Cette nuit-là, plus que jamais, Renata est invoquée. Frileux, enroulés dans nos couvertures, nous attendons au bord du lit.

... Soudain elle tire le guéridon et elle y appose les mains. Et commence la litanie en italien :

« Renata... Renata... Dimmi... »

Le châle a glissé, les appels montent, la pièce semble tout à coup surchauffée, jusqu'à l'ébranlement du guéridon sous ses doigts.

« Renata... Renata... »

Le guéridon tourne, se penche, se dévisse, avance, recule, s'immobilise.

Zino est allé chercher son carnet à dessins et crayonne un squelette qui tourbillonne.

« Ecco, dit Térésa. Voilà. »

Renata est le fantôme brûlant de toute leur vie. Renata dans le guéridon. Renata sous la cloche en cristal. Renata dans le médaillon de Zia. Renata dans l'anneau du pendule. Renata au fond de leurs mots, à voix basse, Renata dans leurs jurons, quand tout va mal : « Per Renata ! »

Renata dans leurs prières. Renata dans leurs blasphèmes. Renata dans leur détresse. Renata dans leurs triomphes.

Au Bouchot, on ne fait pas tellement la différence entre les vivants et les morts. Les morts sont appelés à n'importe quelle heure, pour retrouver les objets perdus, accélérer l'arrivée du mandat, éloigner les femmes qui rôdent depuis toujours autour de Monsieur le Juge. Il arrive à Térésa de nous parler à l'imparfait et d'invoquer Renata au présent.

« Sei li ? » dit-elle.

Es-tu là ? Si j'en crois la danse du guéridon, Renata avait, je le pense, le feu aux reins. Il est vrai que cette fille de grande famille était partie avec son professeur de musique, Victoria au fond des flancs. Pour qu'elle accepte de se marier, Luigi a dû faire comme Berlioz : plein de suicides, de scènes, de délires d'amour.

« On ne peut pas aimer le bonheur et le mariage, disait-elle sous ses grands chapeaux, le cou entouré de longues écharpes de soie. Le mariage,

c'est quand toutes les fleurs sont déjà fanées. »

Et l'âge de Renata? Dans leurs récits, nous voyons une belle femme aux cheveux remplis d'aigrettes, d'or, de peignes entourés de poudre de pierres précieuses. L'âge, l'âge... Au Bouchot, la seule chose dont nous ne parlons jamais, c'est l'âge. Avoir près de douze ans et souffrir comme à cent. Térésa paraît vingt-huit ans à près de quarante et Monsieur le Juge quarante-cinq alors qu'il a cinq ans de moins qu'elle. Zino fait des dessins « hors de son âge », Nonno joue Corelli avec les prouesses d'un jeune homme et Zia accroche dans ses cheveux gris des fleurs d'oranger. Renata flambe de ses vingt-deux ans tumultueux dans toutes les fissures de la maison alors qu'elle aurait aujourd'hui plus d'un siècle. Et René a vingt-trois ans dans son cadre de roses en bois. Nonno a perdu ses papiers. Zia ne sait plus exactement en quelle année elle est née, Térésa confond parfois les deux guerres, Zino tournoie dans un souffle noir depuis si longtemps qu'il dit souvent : « Je suis vieux. Je suis mort. » Et moi je brûle pour Colin qui est un jeune homme.

« Ma... il faut boire du bicarbonate de soude et faire que les contrariétés ne vous contrarient pas... Alors on reste jeune, dit Nonno. On maintient la guenille jusqu'à l'absurde. »

Cette fois-ci, le guéridon a carrément quitté le bord du lit et, cahin-caha, traverse la pièce. Nous avons l'habitude : le voici qui oblique vers le violoncelle et s'effondre d'un seul coup devant lui.

« E stanca, dit Térésa... Elle est fatiguée. »

Alors, de la boîte aux archets, elle sort le pendule – son alliance avec René – et tient très raide l'anneau au bout du fil :

« René. »

Au tour de l'autre mort. « Les meilleurs s'en vont toujours, dit Térésa. Tu verras le bonheur est pire qu'une bulle d'air, tout s'en va, tu te demandes si tu as rêvé. » Térésa n'aura de cesse qu'elle ne retrouve le Diable en érection. Nous allons y passer la nuit. Dans l'ombre, je me tords de rire. Zino dessine maintenant un squelette avec un saxophone.

« René, dit-il. Mort dans sa fleur. »

Térésa hurle quand elle voit le dessin et sort le martinet. Insolent ! insolent ! Un reliquat de Renata fait que le guéridon bouge encore et clac, une des tapettes vient de briser net le cou d'un rat.

Térésa oublie le martinet pour le pendule, qui, effectivement, s'agite. Très intéressée, elle le suit. Je m'inquiète : les morts ont parfois le sens de l'humour et souvent celui de la vérité. Le mensonge rend pourtant de meilleurs services... Le pendule nous entraîne tous les trois et nous oblige d'un seul bloc à l'accompagner à travers le couloir, le grand salon obscur, la porte du jardin et enfin le massif de chèvrefeuille.

« Bien, bien... murmure Térésa soudain très calme. J'ai compris. »

Le pendule se met à tourner, soudain fou, au-dessus du Diable en terre.

« On ne l'entertera jamais assez profond, dit Térésa. Laissons-le là ! »

OceanofPDF.com

J'ai filé très loin. J'ai marché longtemps. Jusqu'au Lindron où je longe le canal. C'est le premier chagrin que Térésa m'inflige. Le premier meurtre. Jamais je ne souffrirai autant. Le départ de Monsieur le Juge me laisse indifférente, à côté de la couverture soldatesque d'où dépasse la queue coupée du chien. Mais j'ai l'orgueil démesuré et j'entends rouler mon cœur pire qu'un caillou sous mon petit torse bombé. Un caillou, une pierre tombale. C'est jeudi. J'ai le droit de courir les marais jusqu'au soir.

Me voilà à la première écluse avant la route de La Cayenne.

Le chagrin, c'est la course éperdue du lièvre à travers champs. Mon cœur devenu caillou m'assommerait tout net si je m'arrêtais seulement pour souffler.

« Quand René est mort, dit Térésa, j'ai marché pendant des jours et des nuits. Je tournais de Bourcefranc à Marennes. Heureusement, en un sens, la guerre a éclaté... Je n'étais que cendres et cyclone... La guerre ne m'a pas étonnée... L'amour bombardé, détruit, que voulais-tu que cela me fasse que la planète explose ?... »

Athos jeté dans le trou, je souhaite la guerre. C'est un temps où l'on parle beaucoup de soucoupes volantes, de martiens, aussi, arrivée aux premières cabanes à huîtres, les prunelles noyées, je guette le ciel. Je voudrais y voir un météore tout rouge prêt à foncer sur le clocher de Marennes, épine de requin disproportionnée au-dessus des toits en tuiles rouges.

Mais ici la terre est trop vaseuse. Le météore s'enliserait. Tous les cris s'y étouffent, les uns après les autres.

Derrière les tamaris et les coquilles de moules, je reprends mon souffle. Depuis le Bouchot, je n'ai pas marché, j'ai couru. Je sais que Térésa, à peine veuve, courait ainsi d'un point à l'autre, d'un marais à l'autre, prête à se jeter dans la vase, disparaître, devenir cette flaque glauque, de torche vive elle serait enfin devenue Néant tout blanc.

« Que veux-tu, j'aimais trop la Vie », dit-elle, horrible excuse. « Le chagrin n'est qu'un palier où on essaye de se retourner dans la fraîcheur d'une prairie. »

Le lendemain et tous les autres jours, elle reprenait sa course hagarde mais toujours regagnait son petit logis, rue Dubois-Meynardie, son violoncelle et ses cours de musique.

« On ne meurt que de la mort, dit-elle. Ne te fais pas d'illusion. Le chagrin donne la rage, c'est tout. »

... La rage, ce sont ces racines qu'elle fait cuire avec de l'huile de ricin, parce qu'enfin, ouf, c'est la guerre et les voilà tous occupés à des futilités monstrueuses jusqu'en 1945.

« Même de faim on ne meurt pas si vite », dit-elle, grimaçant au souvenir des racines à l'huile de ricin.

J'aperçois la vase en pavés craquelés sous l'eau verte, mi-douce, mi-salée, infecte et lourde d'une croûte jaunâtre. La Rage.

... La Rage prend sous mes paupières la forme d'une bête jetée dans un trou sans que je puisse intervenir. Je n'ai rien deviné de ce qui se passait dans la chambre des vieillards. Rien.

« Tu verras, dit Térésa, les plus grandes amours aveuglent et abrutissent. Aimer est la paralysie suprême. La véritable efficacité commence par l'indifférence. Il ne faudra pas beaucoup compter sur moi pour l'efficacité. »

Si le chagrin donne la Rage, moi, il m'épuise.

Etourdie, je tombe à plat ventre au milieu des tamaris, tout près du parc glauque où sont plantés les bouchots. Moi aussi j'ai besoin d'un pieu, d'un pic où m'accrocher pour vivre. Moi aussi je suis ce crustacé fou, agglutiné là jusqu'au jugement dernier.

... L'eau est si glauque, que nul reflet de moi ne me parvient. Je préfère mourir sans rencontrer mon visage. Il m'empêcherait de choisir. Il m'interdirait de l'abolir.

« Le jour de l'enterrement de René, j'ai voulu me jeter toute vive dans l'eau des marais. »

... Elle aussi a dû traverser les chemins vers La Cayenne ou Larceau.

« J'ai vu mon visage dans l'eau. Alors, je n'ai pas pu. »

Un visage de brune douce et violente, extrêmement mobile et fin à l'époque, charnu aux lèvres. Une porcelaine italienne blanche et vermeille sous des cheveux d'ébène.

« Blanche-Neige... René m'appelait Blanche-Neige... »

Le cœur tordu, brisé, fondu au plomb, elle était rentrée chez elle, derrière les marais et s'était penchée sur le violoncelle comme s'il était le corps de l'homme qu'elle aimait.

« Les *Gymnopédies*. La seconde *Gymnopédie*, celle qui est traversée par les éclats mauves et endeuillés des bémols... »

Les joues en biscuit, barbouillées de larmes, les lèvres peu à peu blanchies, le cheveu noir jusqu'à l'insoutenable, sa beauté tenait encore bon.

« Si la musique console de tout, de tous, elle achève sans répit, coupe le souffle, attise les vieux sanglots. »

Penchée sur l'eau putride, je n'entends plus rien. Je ne lutte même pas contre les moustiques qui ne tardent pas à m'assaillir, jetant leur dard de toute part.

« Tu vois, dit Térésa, dans ce pays, il y aura toujours, quoi que tu fasses, les moustiques. Promène-toi, étends-toi dans l'herbe, embrasse un homme si tu l'oses, les moustiques seront toujours là, ils brisent sans cesse la symphonie. Ivres de jalousie, ils te boufferont jusqu'à l'âme. Aucun amour ne peut tenir devant l'assaut des moustiques. C'est sans doute pour cela que les hommes d'ici sont aussi avarés de sentiments. Ils appellent ça la pudeur, mais moi, je sais que c'est l'avarice. »

... Ils me piquent à travers le tissu de ma robe. Ils me piquent à travers le cuir de mes sandales. Ils me piquent à travers les murs du Bouchot. Et quand on allume la lampe à pétrole, leur vague noire oscille tel un océan gluant au plafond.

« Ma, dit Nonno, c'est le Diable qui les envoie. »

J'appelle à mon secours l'image des pattes de mon chien assassiné, dépassant de la couverture soldatesque. Et le « pousse-toi, va-t'en » de Térésa la Veuve qui, en fait de chagrin (de rage), en connaît un rayon. Tout un soleil, même. Un soleil noir qui met du matin au soir son âme en feu.

Plok. Je me suis laissée glisser d'un seul coup. Quel bon bouchot je vais faire. Les crabes seront les premiers à me bouffer. Et si j'engraisse la floraison des huîtres, on cessera de m'en vouloir. Dans ce pays, il n'y a qu'une chose que l'on ne pardonne pas : le gâchis. J'encasse comme disent les ostréiculteurs. J'encasse : je m'enfonce dans la vase, avec de l'eau jusqu'aux oreilles... Tous dards sortis, les moustiques se sont amoncelés au-dessus de ce qu'il reste de moi. Mes épaules, mon bras, mon crâne sont zébrés par leurs coups d'épée. J'oublie que je suis en train de m'enliser à cause de la colère qui m'envahit et au fur et à mesure de ma descente aux enfers, je ne cesse de me donner des grandes claques, de me couvrir de mon propre sang que les insectes maudits ont consciencieusement pompé.

A propos de claques, j'en reçois une et tellement magistrale que je vois brusquement un champ d'étoiles semblables à celles, roses et noires, qui palpitent dans les flaques de mer, à Oléron.

On me bat, on me pousse, on me traîne, chose affreuse, envasée, que je suis devenue. Et si de la merde la vase a la consistance, croyez-moi, elle en a aussi l'odeur.

J'en sors vivante encore et on me dit :

« Je te reconnais à tes yeux. »

Une autre gifle s'abat sur ma joue, la droite, puis la gauche, ô Seigneur, l'enseignement de l'archiprêtre Pingoin a du vrai, et je hoquette et je vomis sur les tamaris, je suffoque pire qu'un âne. Je brame et je braie, on cogne encore, on me tire vers un autre parc, celui-là limpide et nourri d'eau claire, on me plonge, on me lave, on me secoue, on m'étrille, on tord mes vêtements, on les étend sur les pieux qui entourent les parcs, on m'entraîne vers la cabane noire qui sent le goudron, on me jette sans

douceur sur un lit en bois et, sur moi, s'abat une couverture semblable à celle dans laquelle Athos commence à pourrir et on bougonne :

« Foutue drôlesse. »

Malgré la vase dans mes narines, me parviennent par saccades les senteurs maritimes de la cabane à huîtres. La vision des cageots en paille noire. L'établi, les couteaux, les gants. Les grosses cuissardes posées près du poêle éteint. Les vareuses en caoutchouc jaune. Le soleil cogne si dru qu'on me ramène ma robe aux trois quarts séchée. Mon sarrau froissé. Et par-dessus tout la tête crevassée, rouge écrevisse, couverte de copeaux blancs de Thomas Côme.

« T'as de la chance que Colin t'ait vue glisser. C'est lui qui t'a tirée de l'eau. C'est moi qui ai fini le travail

– Où est Colin ? dis-je sans force.

– Parti. Filé pire qu'anguille. Ne compte pas sur lui, ma fille, pour le remercier. A l'heure qui court, il est à Brouage. »

Thomas Côme se rassoit sur l'escabeau en bois blanc, fendu au milieu, et reprend le tri des huîtres. Il bougonne toujours et me parle de dos.

« C'est bien beau la trempette par ici... Mais qu'est-ce qu'elle aurait dit ta mère si on lui avait ramené sa fille pareille à un crabe mort ?... D'abord on t'aurait pas retrouvée... Sans compter que tu flanquais par terre mon boulot... Viens plus te promener par ici, tu sais bien que c'est dangereux. Mais les drôles c'est toujours du pareil au même. Enfin cette fois-ci t'as eu de la chance. Viens plus traîner aux cabanes le jeudi. T'as bien des poupées pour jouer ? Et ta mère, elle peut pas te garder ? C'est vrai que les artistes, y sont pas comme nous, y sont pas normaux. Quand je pense que Colin apprend le violon... tiens, à dire vrai, ça me plaît pas... Enfin, à près de dix-sept ans, c'est un homme et du moment qu'il paye lui-même ses leçons... Quoique son argent ou le mien, dans le fond, c'est du pareil au même. Enfin il... »

Qui a dit : « Je te reconnais à tes yeux » ouvrant ainsi au fond de ma fange une voie lactée où j'étais presque bien? Mais Colin ne parle pas. Dans le milieu ostréicole on le surnomme « le Muet » et aussi « le Violoneux » depuis que Térésa lui a donné le violon de concert de sa mère.

« Toi seul es digne de lui », a-t-elle dit à Colin.

Il peut bien parler, Thomas Côme : je suis déjà loin, laide, ébouriffée, couverte de croûtes brunes.

Je veux éviter Marennes pour rejoindre la maison. Aussi, je longe le petit port, traverse le passage à niveau, encore quelques rues désertes puis celle qui mène au Chapus et enfin le grand champ de coquelicots et de blé encore vert où je m'absorbe en entier.

J'avance ainsi jusqu'à la cabane à Boursault et ça y est, j'émerge en face du garage, en évitant de regarder le figuier où, à grands coups de pelle, Zino aplatit la tombe du chien.

OceanofPDF.com

Pour me consoler de la mort d'Athos, Térésa me prêta tous les bijoux de Renata.

« Ma petite Reine, disait-elle. Océan d'or et de lumière... »

Et j'allais à l'école, en sarrau bleu et blanc, avec des colliers, des broches, des bagues, des bracelets, des clips.

« Cache-les sous ton tablier. »

La directrice lui écrivait car, pendant la récréation, des dizaines de mains effleuraient mes colliers, voulaient essayer mes bracelets et je retrouvais mes crayons cassés et mes gommes déchiquetées : les bijoux excitaient la jalousie. Aussi Térésa, que le rire reprenait, accumulait sur le guéridon des esprits les lettres de la directrice, près de celles du directeur – Zino n'allait plus du tout en classe.

L'archiprêtre Pingoin tonnait en désignant les bijoux :

« La vanité ! La folle vanité des femmes ! Les bijoux sont les pavés de l'enfer ! Voilà encore une âme que le manque d'éducation a pervertie, perdue... Vous entendez, drôles ? »

Les sœurs Tarpin gémissaient : « Mais que se passe-t-il ? », crachaient plus que jamais sur la loge maçonnique.

... Nous arrivâmes ainsi à un matin de mai croulant sous les roses blanches que Térésa arracha pour nous du jardin, après nous avoir revêtus d'organdi et de satin.

Elle passa à mon cou une croix en diamants de Renata.

« Allez, dit-elle, Babert vous attend.

– Pourquoi n'y allez-vous pas ? demanda Catherine Lepieu d'un air navré.

– Il n'y a rien à faire, ma brave amie, dit-elle noyée dans la fumée de son mégot, je ne veux pas voir ces gueules. Pour ce qui est du Bon Dieu, il est bien plus dans mon jardin que dans leur clocher.

– Alors pourquoi les faire communier, même René ?

– Pour que tout le pays voie qu'ils sont les plus beaux. »

Babert nous attendait dans le caravansérail, les larmes aux yeux, sa pomme d'Adam sautant d'émotion. Il riait de son air le plus niais et dansait d'un pied sur l'autre.

« O même René... ô même René...

– Ma... disait Nonno, un grand jour ressemble à la préparation du carnaval. Tandis qu'un grand moment est justement l'instant où l'on se dépouille de tous ses costumes. »

Pourtant, il nous avait fait un cadeau : il s'était séparé pour Zino de son unique montre-oignon et de sa chaîne et Zia, de ses mains tremblantes, avait posé sur mes genoux recouverts d'organdi immaculé un paquet, dans lequel j'avais deviné l'écritoire de Renata.

Et nous partîmes : pour la première fois par la rue de devant. Térésa écartait les hortensias pour mieux nous voir et, derrière sa tête, il y avait celles de Nonno et Zia, tandis que Babert Labbé, grotesque archange sans ailes, nous suivait, son béret à la main.

Dans l'église surchauffée, suffoquant sous les lis et la camomille, bondée d'une foule ressemblant à celle de la noce de Martial Côme, je priai pour mon chien et Zino mordit l'hostie, après avoir versé la cire brûlante de son cierge sur l'épaule de son voisin.

Cet été-là, le Rire ne quitta plus Térésa. Il la prenait n'importe où : dans le jardin, en redressant ses plans de tomates, dans le caravansérail pendant que ses élèves écorchaient *le Temps des cerises*. Elle riait et bizarrement, Nonno avait l'air désolé devant cette gaieté en forme de fièvre persistante.

« Nous sommes des clowns, disait-il. Amoureux comme des clowns. Ridicules comme des clowns. Nous avons enduit de plâtre nos meilleurs sentiments et accroché un nez rouge à nos amours. Nous sommes des clowns. Et le plus triste, c'est quand le clown se met à rire pour de bon à cause du spectacle des autres. »

Et il retournait près de Zia, très affaiblie depuis l'hiver et qui ne quittait plus sa chambre, pas même pour la lecture du soir.

« Ma fiancée », disait-il.

Il lui avait passé au doigt une des bagues de Renata, attachée avec une ficelle de Noël à un bouquet d'œILLETS de poète.

OceanofPDF.com

Auguste Souillard avait pendu le goret par les pieds. D'un coup de botte, il écarta les poules qui rôdaient sous le cochon aux yeux clos qui émettait des petits « mouek » de terreur.

Il aiguisa son couteau à la meule fichée près de la bassine rouillée, posée sous le cou de la bête.

D'un coup d'œil, il jugea suffisant le gonflement de la veine du cou. Il frappa un coup sec sur les soubresauts des cuisses roses.

« Fan de loup, j' vas encore avoir du bon jambon », dit-il en approchant de la bête qui battait les paupières de désespoir.

Auguste enfonça lentement le couteau dans le cou aux plis de cuir. Il y eut une série de hurlements qui n'ameutèrent personne.

« C'est-y qu'Auguste fait la goraille¹? » demandait Catherine Lepieu à Mathurin qui rangeait ses cageots d'huîtres.

Les hurlements atteignaient des crescendo aigus et descendaient brusquement en un fond de gorge intolérable, presque humain.

Ernestine Sarlut se disait que cet ivrogne d'Auguste allait se ramasser un bon paquet de billets à la foire de Saujon et que, si elle savait y faire, elle obtiendrait bien quelques rouleaux de boudins à bas prix. Le cochon criait toujours, comme possédé.

« Tais donc ta goule, bougonnait Auguste en s'accroupissant près de la bassine où tombaient de fortes giclées rouges. Pour sûr qu'il est bien gras, disait-il en hochant la tête, les avant-bras et les cuissardes éclaboussées, pour sûr... »

A ce moment, il vit remuer le grillage du jardin.

« Qui c'est-y qui m'emmerde à c't' heure ? grogna-t-il.

– C'est moi, m'sieur Auguste, dit une voix d'enfant. Vite, il faut aller chercher le docteur. Zia est tombée. Elle ne bouge plus.

– Qu'est-ce que c'est que cette affaire-là ? répéta Auguste deux fois.

– Zia est tombée. Je crois qu'elle est morte.

– Ah, bordel », dit Auguste en essuyant le coutelas à son pantalon.

Il se releva.

« Bon, ben, j' vas jeter un coup d'œil chez toi, me dit-il, désignant la fenêtre aux hortensias. L' goret, il a plus besoin de moi. L'a plus qu'à pisser un bon coup dans la bassine et après, je le dépiauterai à la tombée. Pour sûr qu'y va me donner du bon boudin. J'en mettrai qué ques-uns pour ta mère, sur ta fenêtre... »

Mais je n'eus que la force de déguerpir. Avec des hoquets. A cause de la bassine qui maintenant débordait de sang.

¹ *La goraille* : expression locale désignant la mise à mort du cochon ainsi que la cuisson des boudins et des jambons. « La goraille » peut durer plusieurs jours.

OceanofPDF.com

Dès que j'avais vu Zia par terre, près du piano, j'avais foncé chez Auguste. Térésa, affolée, gémissait :

« Il faut aller chercher le docteur ! »

Nonno était trop faible pour soulever Zia dont la bouche écumait, émettant un râle long et sourd.

Zino profitait de l'affolement général pour dérober les pistolets et tirer sur les grenouilles.

Mais, avant de traverser le chemin jusque chez Auguste, j'avais fait un crochet à la ferme de Catherine Lepieu et étais tombée sur un mot écrit par elle sur du papier écolier :

« Je suis aux poules. »

Entendez par là, au fond de ses champs, en train de soigner sa volaille.

« Il est vrai, murmurait Nonno, qu'on la trouve rarement au coq... »

Les cris d'une bête égorgée me parvenaient et j'hésitai une seconde avant de pousser la porte grillagée du jardin d'Auguste.

Les cris du goret étaient tels que je dus répéter trois fois « Zia est tombée », avant qu'il ne lève la tête, coutelas sanglant à la main.

« Le Chourineur », pensai-je.

Jamais je n'avais vu le sang couler avec une telle abondance et il me sembla que mon cœur se vidait lui aussi. Je répétais machinalement : « Zia est tombée », sans arriver à détacher mon regard de la bassine bouillonnante ni de l'animal qui gesticulait encore. Je ne pouvais pas non plus oublier les cheveux en algues grises de Zia, répandus autour de sa tête ivoire. J'avais le sentiment d'entrer de plus en plus dans un prisme où tout me marquait, me traversait d'images indélébiles.

« Ho bisogno d'affetto... J'ai besoin d'amour... » me tourmentait la voix de Zia tandis que je tournais autour du piano pour lui échapper. Et une fois, en se tordant les mains, devant mes constants refus, elle avait gémi en français :

« L'amour... tu verras... parfois tu seras obligée de le mendier... »

Et j'étais là, devant ce cochon égorgé, ce gros homme violacé, maculé de sang, prête à implorer, me tordre les mains, gémir :

« Il faut aller chercher le docteur. »

Au Bouchot – un peu plus enlisé depuis l'hiver – Térésa s'activait. Elle avait réussi à traîner Zia sur le lit de Nonno et lui bassina le front en parlant italien.

« C'est-y que la tante est en train de passer? » dit la grosse voix d'Auguste.

Je vis Nonno fermer les yeux et plaquer ses mains sur les oreilles de Zia – Ne les écoute pas, cara – et les mains devenaient calice, se faisaient toit d'amour, isolation magique entre le macabre et l'ordurier.

« Bon, continua la grosse voix. J' m'en vas chercher l' docteur ou l' curé ?

– Va au Diable », murmura Nonno en italien.

Les mains firent une caresse : elles portaient là quelque chose de très précieux, une perle fine, un diamant, une fleur périssable, prête à tomber en poussière...

Cependant une plainte rauque, en forge suffoquée, montait de la poitrine de Zia qui ouvrait des yeux révoltés.

« Bon, ben, j' m'en vas voir après Frizamour, si des fois il est dans le coin », décida Auguste.

Il chauffa son tracteur, descendit tout le quartier du Bouchot pour aller plus vite. En passant devant le garage d'Antoine Chenillot, il beugla :

« Antoine ! Va voir un coup au Bouchot... Y a la vieille qui est tombée... »

Assis sur le lit, Nonno soutenait la tête de Zia et lui chantait la grande roucoulade des amants.

« Bella mia... cara mia... piccolina... rosa di notte... mia ragazza... fiore del più bel giardino... » litanie d'amour ponctuée par l'interminable râle et par les sanglots de Térésa.

Assise sur le tabouret du piano, je regardais en frappant machinalement sur un si bémol.

... Zia aimait jouer les morceaux les plus mélancoliques, ponctués de bémols tels de noirs cyprès dans une prairie de lumière.

« Les bémols sont la souffrance du manque d'amour, disait-elle. Ils en disent plus que tous les mots du monde. »

Et quand les bémols la poignardaient – Ho bisogno d'affetto, ho bisogno d'affetto – elle tombait en convulsions au pied du tabouret.

Peu à peu le râle s'atténuait ainsi que les sanglots de Térésa et la litanie d'amour. Et bientôt, il n'y eut plus que le silence, et le soupir, l'unique bémol, larme de clown sous le maquillage, que ma main dessinait sur le piano noir.

OceanofPDF.com

Le cercueil de Zia, fabriqué par Pierre Boursault, était posé sur deux jerricans dans le caravansérail.

Pierre Boursault l'avait apporté sur sa tête le lendemain, dès sept heures. L'employé des pompes funèbres était là avec son aide, le gros Fanfan Souillard, cousin d'Auguste, qui travaillait aussi comme fossoyeur, aide-maçon, valet de ferme et faisait toutes sortes de besognes dont les vidanges des cabinets de jardin.

Babert Labbé priait à genoux, béret à la main et tête baissée.

Catherine Lepieu avait enlevé sa blouse et son foulard « par respect » et priait aussi à mi-voix.

Antoine Chenillot tournait sa casquette dans ses mains et Auguste avait passé son costume du dimanche.

Le quartier faisait silence, même Ernestine Sarlut qui était partie avec ses balais en marmonnant : « Dans le fond, la tante, c'est encore elle la plus heureuse. »

L'archiprêtre Pingoin tonnait une prière aux côtés de Babert et soupira en se relevant :

« Sans sacrements... La pauvre femme est morte sans sacrements... »

Le docteur Frizamour était venu au moment où Zia râlait encore. Il s'était approché à grands bruits du lit, avait soulevé un poignet, une paupière à la prunelle fixe et conclu en haussant les épaules :

« Elle est foutue, la tante... »

Puis, se tournant vers une assiette remplie de mégots éteints, il avait pointé un doigt sur Térésa :

« Si vous continuez, vos poumons seront noirs comme le fond d'un four.

– Pas plus noirs que votre âme », avait-elle murmuré sans se retourner.

Quant à Nonno, parfaitement aérien, il avait disparu au fond du jardin où, assis sous le figuier, il s'était mis à jouer, en sourdine, le prélude préféré de Zia.

Renata était morte de tragique manière au retour de Baden-Baden. Son écharpe avait été coincée par la roue d'une calèche et elle avait été ainsi traînée sous les palmiers merveilleux jusqu'à la strangulation.

L'écharpe était très longue, en soie blanche, pieusement conservée par Nonno, et Zia avait émis le souhait : « Qu'on m'enterre avec. »

Pour la mise en bière, Térésa voulut nous faire sortir mais Zino, qui venait de massacrer quinze grenouilles, se hissa tout en haut du pressoir et moi je me dissimulai derrière Antoine Chenillot.

... Le gros Fanfan Souillard prit les épaules de Zia, tandis que l'employé des pompes funèbres tenait les pieds. Pierre Boursault dirigea les opérations :

« Tu tiens bien la tante ? »

Aidée par Catherine Lepieu, Térésa avait eu beaucoup de mal à lui enfiler le mantelet en guipure, qui se déchirait aux coudes.

Fanfan Souillard lâcha le premier les épaules et la manche craqua en entier.

« Quand c'est du vieux, c'est du vieux », grommela Pierre Boursault qui préparait les vis du couvercle.

Babert récitait à toute vitesse le Confiteor tandis que l'archiprêtre Pingoin, de plus en plus rouge, bénissait le corps, léger à fendre l'âme.

« Térésa... balbutia la voix de Nonno, dans l'encadrement de la porte restée ouverte, non dimenticare... N'oublie pas ...»

Et il tendit, de sa main porteuse de la flûte en argent, une écharpe jaunie et une rose rouge, violente, d'une beauté forcenée, qu'il avait cueillie près du figuier en se blessant à tous les doigts.

Babert Labbé avait été marié, juste un jour, il y avait plusieurs années, à la sœur de Fanfan Souillard, Céleste.

Les mères respectives (elles-mêmes cousines germaines) avaient arrangé le mariage afin que Babert et Céleste, qui avait un palais non formé, ne restent pas seuls dans la vie quand elles seraient décédées.

La noce avait eu lieu à Nodes, dans la maison du frère d'Auguste, peu avant qu'on ne le retrouve mort dans les moules brouagines. Mais le soir même, Babert avait rejoint sa vieille mesure derrière le chenai et laissé Céleste à sa vieille mère. Pour Babert, qui, plus que jamais, avait chanté à sa propre noce, il était bien clair que ce mariage resterait blanc et n'était qu'un acte destiné à faire plaisir aux familles et simplifier le partage des biens.

Mais Céleste ne l'avait pas entendu de cette manière et la nuit même avait poussé la porte de chez elle pour traverser le chemin hérissé de coquilles de moules et rejoindre la maison de Babert dont la porte ne fermait jamais à clef.

... Babert ronflait du sommeil du juste, son livre de messe posé sur la table de nuit, au-dessus de laquelle étaient punaisées des images de Lourdes.

Céleste était entrée tranquillement dans le lit, sous le gros édredon charentais, non sans avoir plié tous ses habits sur le dossier de la chaise (un vieux prie-Dieu) où pendaient le pantalon et le gilet de noce de Babert.

Babert ouvrit d'abord un œil, puis l'autre, et poussa un hurlement de castrat en sentant ce gros corps femelle qui se frottait contre lui. Il bondit du lit, pieds nus sur la terre battue et alluma fébrilement la chandelle. Il portait une grosse chemise de nuit en percale blanche et un bonnet de laine.

« Doux Seigneur ! gloussait-il, doux Seigneur ! Sainte Marie mère des hommes ! »

Et il décrocha un bouchot qui pendait dans la souillarde et menaça la masse sous l'édredon.

« Hors d'ici, créature d'enfer et de damnation ! gloussait-il, hors d'ici par le nom du Seigneur tout-puissant-du-ciel-et-de-la-terre ! »

Il tira l'édredon d'un seul coup et découvrit Céleste qui riait de sa bouche sans palais.

« Impure ! affreuse impure ! » cria-t-il en faisant tournoyer le pic au-dessus de sa tête.

Un crucifix, les pieds dans du buis bénit, était accroché au-dessus du lit. Babert le désigna :

« Demande pardon, créature d'impureté... Demande pardon au Seigneur pour cette affreuse vilenie... »

Nue, flasque, parfaitement hébétée, Céleste Labbé s'agenouilla sur l'édredon et glapit par la bouche mutilée le Pater Noster, l'Ave Maria, le Confiteor.

« Encore ! encore ! » s'exaltait Babert toujours armé de son pieu.

Ainsi Céleste passa-t-elle sa nuit de noces à prier Dieu pour son infamie.

Quant à Babert, il finit sa nuit sur la paille de la grange où étaient garés son vélo et sa carriole de moules. Au petit jour, Céleste regagna la maison de sa vieille mère, à demi folle, agitant les bras dans tous les sens, et la famille des Souillard se brouilla avec Babert.

Auguste Souillard fut le seul à rire de cette affaire. Il se tordait encore quand Céleste mourut peu de temps après, prise de fièvre cérébrale, en récitant tant de prières que l'archiprêtre Pingoin tonnait, satisfait :

« Elle ira au Paradis... »

Aussi, à l'enterrement de Zia, Auguste se mit-il près de Babert, tandis que Fanfan Souillard fermait la marche en marmonnant :

« Je cause pas aux traîtres ni aux assassins. »

« Crois-tu qu'on devrait envoyer un télégramme à Monsieur le Juge ? » avait demandé Térésa à Nonno qui était resté toute la journée sous le figuier d'où l'on apercevait le cyprès du cimetière.

« Ma... avait-il dit, évidemment, si ce genre d'événement se reproduit, cela pourrait lui donner envie de revenir un jour. »

Le Bouchot a encore bougé légèrement. Cette fois-ci le pressoir de Zino se resserre. Il faut mettre des morceaux de bois sous les pieds du poêle afin de lui rendre son équilibre. Un tableau s'est décroché tout seul.

Nous continuons *Diloy le Chemineau* : la bonne cousine Gertrude s'entretient avec le général pour tenter de guérir l'orgueil de Félicie d'Orvillet. Le chemineau rampe et se traîne. Il me dégoûte de plus en plus. Je suis contente que Félicie le martyrise. Probablement est-il amoureux d'elle.

« Le viol fait toujours plaisir aux femmes », dit Zino.

Térésa ne porte pas le deuil : « Mon cœur aura toujours un grand crêpe noir, dit-elle. Viens, faisons du jardinage. Nous serons moins tristes. Presque gais. Viens. »

OceanofPDF.com

« Viens, passe-moi le râteau. Tiens le pied de cet arbuste. Fais attention à mes roses. »

Je gratte la terre, à genoux près d'elle. Elle est déjà tiède, chargée d'humus, de glaires, d'insectes immobiles. Je creuse avec mes mains. La tête en arrière, je respire, je bois le ciel tout entier au-dessus du figuier.

Notre amandier ressemble à un bouquet d'églantines.

« Ne touche pas à cette graine. Tu pourrais la blesser et la faire mourir rien qu'en l'effleurant. Donne-moi les oignons qui sont sur la claie. »

Nos mains, parfois, se rencontrent et nos fronts se touchent en enfouissant les plants de tomates.

« Tiens cette branche ; je vais l'élaguer. Elle s'étouffe... Tu ne vois pas qu'elle étouffe ? Elle est si belle que c'est déjà un signe de mort... Méfie-toi d'une plante qui devient trop belle... Souvent elle est en danger... »

Derrière les grands iris mauves et sous le massif du lilas et de sauges, je me couche sur le dos, les bras en croix.

Je suis cette amante baignée de toute part, baignée de caresses : le vent, les parfums, les voltigeantes feuilles, le soleil, les puissants appels souterrains.

« Va à la pompe remplir l'arrosoir. Mon palmier nain a soif.

Non lo vedi ? Vois, vois la barbe de son tronc qui se raidit... »

Je voudrais être la Plante et l'Arbre en entier. Recevoir sur mes pieds l'eau bleue. Recevoir sur ma chevelure la cascade des durs rayons de midi. Recevoir sur mes flancs l'ombre de quatre heures. Être enlacée par les hommes, fougueux jardiniers de tous mes rêves.

« Et puis, tu sais ce que les plantes aiment par-dessus tout, ce qu'il faut faire quand tu crois qu'un arbre est mort ? La MUSIQUE... donne-leur la musique... »

Et Térésa tire le fauteuil en osier de Nonno au milieu de l'exubérance florale. Elle joue du violoncelle afin de bénir le jardin en entier. Qu'il croisse et se multiplie à l'infini.

C'est le seul moment de la journée où elle enlève le tablier de tâcheron et retrouve son visage de porcelaine.

En creusant ainsi la terre nous avons heurté la statue du Diable en érection. Tout noir de glaise. Elle l'a essuyé avec son tablier et hissé très haut sous le soleil.

« Remets-le sur la commode, dit-elle. Le jardin nous l'a rendu. »

OceanofPDF.com

Térésa a repris ses cours de musique immédiatement après l'enterrement de Zia, car Pierre Boursault est venu le jour même réclamer sur un ton de menace l'argent du pauvre cercueil en bois blanc et le reste du mandat de Monsieur le Juge a été englouti.

Cependant, elle avait repoussé les leçons d'accordéon pour recevoir Colin tous les jours. Aussi, jusqu'à la fin du mois d'août, croulant sous une chaleur tropicale, tandis que les estivants faisaient jour et nuit la queue de Marennes à Bourcefranc en attendant le bac qui les mènerait à Oléron, Térésa, volets tirés, écoutait Colin.

... Pizzicati, tournoiements tziganes, ballet de l'archet blanc, éclairs de lumière sur les cordes presque vocales.

« Oui, oui, disait Térésa, c'est ça... »

Tapie dans l'ombre, l'écritoire de Zia sur les genoux, j'écrivais ceci : « La mort est presque semblable à la vie et porte un mantelet usé qui craque aux épaules. »

Je ne bougeais pas, fascinée par les mains de Colin, les bras très bruns, mordus par le grand large, le corps musculeux à l'odeur d'océan. Le violon descendait brusquement au fond de la plainte amoureuse, pour ramener tout à coup à la surface la complainte aiguë, fragile, foudroyante qui faisait que mes dents se serraient, et ma main lâchait le porte-plume.

« Oui, Colin, répétait Térésa, c'est cela... C'est exactement cela... »

Parfois il se tournait de trois quarts et je me blottissais davantage dans l'ombre, le cœur lent, mon petit corps de douze ans paralysé d'amour, l'Amour unique, sans âge, vieux comme le Monde... Tournoyant vingt-quatre heures sur vingt-quatre autour du soleil... Avec ses zones d'ombres, ses orages, ses nuits totales, ses gouffres, ses volcans, ses cratères, ses prairies.

Étais-je l'araignée mélomane, l'invisible amante qui n'est qu'Oreille et Souffle, et imperceptibles antennes à travers le Temps, les corps, les sons, les mots?

Tandis que tous les enfants du pays se baignaient sur les plages, allaient à la pêche aux moules, dansaient au son des vieux tourne-

disques, je passai un été entier au fond du caravansérail sombre, déséquilibré, à écouter Colin qui jamais ne me regardait.

La Femme cent têtes n'a plus de pouvoirs sur les plénipotentiaires. Elle dresse, au-dessus d'un corps vaincu par la chaleur tropicale, une tête de femme amoureuse et lentement sa volonté, sa joie s'épuisent. De souveraine, la voilà vassale. L'amour est un sentiment qui affaiblit – « Tu verras, m'avait dit Zia, parfois tu seras obligée de le mendier. »

La Femme cent têtes a construit un lit tel le cœur des gardénias et un baldaquin de lilas violine, semblables à ceux qui isolent notre puits du regard de Pierre Boursault. La Femme cent têtes n'a pas de maison mais d'étranges palais bicornus, où des lambeaux d'elle sont inhumés sous de somptueuses pierres tombales.

Mais le meilleur d'elle-même, la tête unique qui repose sous le baldaquin en lilas violine est la Tête de l'Amour triomphant et, sous le pourpoint violet qui l'habille, mi-femme, mi-cavalier, la Femme cent têtes est un Cœur fou d'Amante qui pleure jour et nuit au son du violon de Colin.

Au Bouchot, l'accordéon s'est tu. La leçon est terminée. Nous filons plus vite que des lièvres.

Nos grenouilles commencent à pourrir sous le soleil.

Nonno s'ébroue. La nuit va arriver. Il consent alors à voir le Monde.

Pierre Boursault, d'un geste de danseuse ajustant son collant, se reculotte.

Auguste Souillard scie lentement le cou d'une dinde.

OceanofPDF.com

J'ai roulé ma robe et posé mes sandales au milieu des tamaris et j'ai conservé ma culotte petit-bateau pour descendre le long des cailloux jusqu'à l'eau verte du canal.

Le sol est si rude aux pieds que, très vite, je suis obligée de me jeter tout entière dans l'eau tiède en surface, glacée en dessous. Je nage d'un bord à l'autre, parfois dépassée par une couleuvre d'eau dont la tête étincelle sous le soleil.

La baignade est le seul moment où Zino et moi enterrons la hache de guerre pour retrouver au sein de l'eau une fraternité de chiots de la même portée, ne ménageant pas nos coups de dents. Et puis septembre nous débarrasse des estivants qui font hurler aux gamins de Marennes et Bourcefranc : « Parisiens, têtes de chiens, parigots, têtes de veaux. »

Mais la surnoiserie furibonde de Zino n'est jamais qu'en veilleuse : il a vu la couleuvre d'eau, la devance, l'attrape par le cou, fait tournoyer le long ruban gluant et le lance dans ma direction. Mes cris de répulsion se mêlent à ses cris de joie et je plonge jusqu'au fond, les yeux ouverts afin d'échapper au corps mou, détestable, pour rejoindre à nouveau les tamaris où mes vêtements cuisent autant que ma peau.

Point de serviettes : nous séchons ainsi, en culotte et sans parler. Puis, rhabillés, nous ramenons nos bizarres harpons et allons dans les marais pêcher les grenouilles.

Flac ! j'ai lancé à toute volée mon fil chargé d'une épingle recourbée. Zino excelle à la pêche aux grenouilles – quand il ne les fusille pas dans le jardin – et adore les fracasser, vivantes, entre deux pierres. Ensuite, nous les enfilons sur un dur bâtonnet et nous les vendons à Babert pour quelques francs.

... Nous en avons plus de cinquante et Zino est content. C'est-à-dire qu'il consent à porter les harpons et la besace, et à ne pas me semer aux environs de Larceau. Il partagera avec moi les pièces de Babert.

« Cet argent me servira pour prendre un bateau et vous quitter, dit-il.

– Moi, je les enferme dans l'écritoire de Zia et j'attends d'en avoir assez pour lui offrir une couronne d'oeillets en plastique...

– Tu ferais mieux de l'acheter pour ton chien », ricane Zino.

Au moment de longer la maison de l'instituteur, Zino traverse brusquement la rue écrasée de chaleur.

« Pourquoi ne vas-tu plus à l'école ? dis-je très bas.

– Et toi, dit-il pourquoi y vas-tu ? »

Rue des Six-Moulins, nous nous asseyons sur le trottoir, assoiffés. Les voitures des estivants reviennent d'Oléron.

« C'est drôle, dit Zino. Personne n'a envie de s'arrêter à Marennes. »

Nous étendons nos jambes mordues par le soleil.

« Nous allons vendre nos grenouilles, dis-je.

– Je n'aime pas Babert, répond Zino. Je n'aime pas ceux qui viennent au Bouchot. Ils sont laids et ridicules.

– Ils ont bon cœur. Ils nous aiment.

– Ce n'est pas une raison suffisante pour plaire. Les gens qui plaisent sont beaux et méchants. Ils s'en vont toujours et donnent envie de pleurer. Celui qui se fait aimer sait faire pleurer.

– Colin est très beau, dis-je, et pas méchant.

– Tu n'en sais rien. Mais je sais que quand il vient, tu as envie de pleurer.

Au portail, des airs d'accordéon nous parviennent. Zino grimace, comme pris de nausée.

« La pègre est encore là », dit-il.

La chambre de Nonno est complètement fermée, volets clos. Depuis la mort de Zia, il a encore modifié son rythme de vie. De matinal, il est devenu presque nocturne car il se lève désormais à trois heures du matin pour se coucher vers treize heures.

« Ce que le monde est beau quand il est désert d'hommes ! » dit-il.

Il fait chauffer un peu de chicorée vers la fin de la nuit, tire son fauteuil en osier sous le figuier, bourre sa pipe et réfléchit ainsi de longues heures jusqu'au jour. Quand le soleil est déjà haut, il rentre à nouveau dans sa chambre, bourre une nouvelle pipe devant un portrait de Zia peint à l'huile. Il lui arrive aussi de rêver devant « la malle aux chiffons ».

... Petits bouts de satin terni, rouleaux de dentelles mitées, carrés de guipures abîmées, patchworks et taffetas sans reflets, rubans de soie éteinte, fagots de velours divers, franges de tapis luxueux, attachés par des cordonnets qui furent précieux, Zia ne s'était jamais séparée de la malle qui appartenait à la mère de Renata. Et les fatras des chutes de tissu, sectionnées comme son passé, la retenaient de longues heures au-dessus de la malle ouverte : ainsi saisissait-elle un ruban de taffetas, et ressuscitait sous ses paupières fermées un fabuleux moment de goûter d'enfants vêtus d'organdi, dans un parc sous les mimosas. Un morceau de dentelle lui rendait un instant près d'un lac, non loin du parc où nageaient des cygnes...

Térésia se souviendrait toujours du retour en France de Nonno et Zia, grelottant de misère sur le quai de la gare de Rochefort-sur-Mer. Serrés l'un contre l'autre, maigres et épuisés, tout juste pourvus de papiers, ils avaient en revanche réussi, par on ne savait quel absurde miracle, à ramener la malle aux chiffons contre laquelle ils s'appuyaient, fiancés squelettiques du radeau de la *Méduse*...

« Ma, disait Nonno, si le superflu n'existait pas, je me demande comment on ferait pour survivre. Nous avons supporté le voyage grâce à la malle aux chiffons. »

L'air d'accordéon ressemble à un miaulement de chat fâché. « Ce doit être un des cousins Souillard, dit Zino. Le plus laid.

– Fanfan ?

– Ou un autre. C'est à vomir. Il n'y a pas un endroit, ici, où je n'aie pas envie de vomir.

– Si : le garage. »

La clef en est pendue sous la panoplie des armes anciennes entre un sabre d'abordage et les pistolets de Nonno.

Avant de décrocher la clef, Zino a attrapé les pistolets et nous filons au jardin :

« Si on jouait à se tuer? dit-il.

– Si tu veux. »

Une rumeur nous parvient sitôt le portail franchi. Des voix, des murmures, des râles, des jurons dans la cabane à Boursault.

Nous approchons du trou de la serrure.

« Regarde, murmure Zino. Regarde comme ils sont laids... »

... Je vois d'abord les bottes de Pierre Boursault et un mouvement de tout son corps, comme lorsque mon chien s'excitait sur une femelle ou le docteur Frizamour sur la tripière.

Quant à la chienne, la voilà : à quatre pattes et troussée très haut, Ernestine Sarlut, le nez contre ses balais, présente un derrière énorme que le trou de serrure nous livre en entier.

« J'ai envie de faire un carton », dit Zino en glissant la pointe du pistolet contre la serrure.

Mais il y renonce, repris par l'idée de jouer à se tuer.

« Tu vois ce qui t'attend quand tu seras mariée », dit-il.

Dans le garage, Zino a posé les balles sur le radiateur de la Bugatti.

Nous nous mettons dos à dos et avançons chacun de dix pas.

« Le premier qui triche va en enfer », dit-il.

Je tiens le pistolet à deux mains et j'ai tiré si vite qu'une fumée noire me fait tousser. Pan. Au tour de Zino. Il m'a manquée comme je l'ai manqué. Et c'est la course aux balles.

Elles volent de toutes parts, nous tirons ensemble, les balles frôlent les ailes, ricochent sur le pare-brise qui se fêle.

Nous nous tordons de rire.

« Le premier qui meurt est le gagnant », dit Zino.

Dans la cabane à Boursault, Ernestine Sarlut pousse des cris et mord ses balais.

Nous avons tiré plus de vingt balles. Nous n'en avons plus. Nous avons brisé le carreau du vasistas. J'ai réussi à loger une balle dans le pot

d'échappement.

OceanofPDF.com

Ernestine Sarlut ne couchait pas qu'avec Pierre Boursault. Il y avait au bout du quartier, la maison de Gustave Merlut, le maçon. Une fois par jour, buste de géant sur des jambes de nain, il passait avec son camion devant la maison d'Ernestine et klaxonnait trois fois. On pouvait être sûr que, dans le quart d'heure suivant, Ernestine enfourchait son vélo et filait vers les bois de La Cataudière où l'attendait Gustave.

Pierre Boursault, chaque fois qu'il entendait le klaxon de Gustave, battait sa femme.

« Ma, disait Nonno, c'est leur manière à eux de constituer un orchestre. »

Une ribambelle de gosses noirs, ceux de Gustave, couraient derrière le vélo d'Ernestine jusqu'au tournant de La Cataudière où elle les semait après d'effroyables insultes. Mais les plus malins coupaient par la Chaînade et cachés derrière les grillages considéraient la chose, à savoir Gustave et Ernestine s'ébattant dans le champ.

« Ollé pire que quand Auguste amène la vache au taureau », disaient-ils.

Les commentaires allaient bon train et Ernestine hurlait :

« Saloperie de mômes, attendez voir que j'arrive avec mon balai...

– Hue ! Hue ! » gueulaient les mômes invisibles mais tous yeux.

Aussi, tous les soirs, Gustave dégrafait sa ceinture et frappait à toute volée sa smala. Et comme la maison de Gustave touchait à celle d'Auguste par le jardin de derrière, ses chiens se mettaient à hurler, son cochon à grogner et Auguste ivre mort bougonnait :

« Bordel de foutre. »

Pourtant, ce soir-là, contrairement à son habitude, Gustave Merlut ne klaxonna pas devant la maison d'Ernestine. Il arrêta son camion devant chez nous sans éteindre le moteur. Térésa, pour oublier les heures d'accordéon, jouait au violoncelle *la Mort du cygne*. Gustave Merlut frappa très fort au carreau, puis au volet, car Térésa semblait ne pas l'entendre.

Dans la journée Babert était venu chercher les grenouilles tandis qu'elle faisait répéter vingt fois *Perles de cristal* au neveu Souillard qui roulait de gros yeux à fleur de paupières et tapait du pied à chaque mesure ratée.

« Mâme René ! » appela Gustave en tapant sur les volets.

Mais Térésa *continuait la Mort du cygne*. A un mouvement de l'archet, un instant suspendu au-dessus des cordes, il vit qu'elle l'avait entendu.

Gustave entra et s'assit lourdement sur le tabouret du piano.

« Pour sûr, dit-il, tandis qu'elle arrachait le dernier sanglot aux cordes, pour sûr, c'est entraînant... »

« Entrainant » était le grand compliment, s'agissant de musique, des gens du pays.

... Térésa écarta le violoncelle et le tint debout, tel un enfant très aimé.

Son regard erra sur Gustave sans bien le voir. Térésa revenait, aérienne, d'un monde de beauté, de grâce et de douleur. Elle eut l'air soudain très vieille, au-delà de tout âge, perdue dans un pays de jais et de prismes noirs, composé de matériaux d'ébène et d'or, mortuaires, magiques, sans recours.

« Oui ? » murmura-t-elle très lasse.

Le gros homme avait posé sur ses cuisses ouvertes ses poings blanchis par le ciment.

« C'est-à-dire que les gars de mon patron, et moi avec, on va pas tarder à venir », dit-il.

Térésa serra davantage le violoncelle et mit, ainsi qu'une épée, l'archet en travers de ses genoux. Son souffle était très lent, elle se souvint des Allemands frappant à coups de poing dans ses volets.

« Oui ? » répéta-t-elle.

Elle n'aimait pas un certain genre de regard et d'approche, qui avait devancé toutes les mauvaises nouvelles de sa vie.

« Bon, ben, c'est que voilà : lundi, les gars de mon patron et moi-même, on a ordre de venir pour la reconstruction.

– La reconstruction ?

– Oui. Monsieur le Juge a écrit et envoyé de l'argent à mon patron pour qu'on abatte ici et que l'on construise la maison.

– Il vous a écrit à vous et pas à moi, dit-elle, rêveuse, sans le regarder. Et nous, on va vivre où, nous, pendant la reconstruction? »

Elle se leva, posa l'archet, prise du même terrible fou rire que l'an dernier car le gros homme venait de balbutier :

« Dans le garage, même René. »

Le Bouchot s'incline maintenant en sens inverse. Un des jerricans est tombé. Le seau à charbon est curieusement incliné. Le violoncelle tient tout seul et le guéridon des esprits avance vers lui.

Térésa pleure à grosses larmes sans nous regarder et passe ses mains sur chaque mur biscornu en disant : « On s'attache à ses prisons. »

Il y a du bruit dans la chambre de Nonno. Le Monde est désert. Il fait nuit. Il se lève pour chauffer sa chicorée.

Les tapettes ne claquent plus. Les rats ont déjà quitté le navire.

Nous ne finirons jamais *Diloy le Chemineau*.

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

LE GARAGE

OceanofPDF.com

Ils sont douze dans le jardin, sur le toit, pioches, pelles pics, camions chenillés, pelles mécaniques.

... Le premier mur abattu a détruit le chèvrefeuille. Térésa a poussé un cri sauvage en voyant ses branches démolies qui pendent, minables, disloquées.

« Dio mio », dit-elle devant le spectacle du pressoir de Zino, écrasé en quelques minutes sous les roues chenillées.

Le plus étrange reste la chambre de Nonno. Barricadé à l'intérieur, il refuse de sortir, surtout depuis qu'on lui a dit que cette chambre, la plus ancienne, n'est pas prévue dans la démolition. Au contraire, elle doit devenir le pilier central du Nouveau Bouchot : les pièces, les murs, les couloirs minces, la cuisine moderne aboutiront au noyau central, véritable étau de l'ensemble : la chambre de Nonno.

« Ma, dit-il en entendant les premiers coups de masse lancés contre les murs, quand on a brûlé Jeanne d'Arc, il restait bien le cœur... Mais l'ennui, c'est que je vais devenir sourd comme Beethoven. »

Le dimanche d'avant, Babert Labbé, Catherine Lepieu, Auguste et même Fanfan Souillard sont venus donner un coup de main pour déménager tout notre attirail au garage. Le plus dur a été d'installer le poêle. Nous avons dû le faire car l'entrepreneur prévoit au moins six mois avant que nous puissions emménager.

« A la guerre comme à la guerre », soupire Térésa en plaçant le guéridon des esprits à côté de la fosse à vidange.

Babert a transporté la commode dans sa carriole à moules que soutenait Catherine Lepieu, navrée au plus haut degré sous son foulard à carreaux. Et Antoine Chenillot a bricolé un joint pour relier le poêle à la cuisinière.

Nos trois lits ne sont séparés que par un mince espace et Térésa s'inquiète pour ses instruments de musique.

« Où les mettre ? soupire-t-elle.

– Dans la fosse, a dit Nonno. Cela fera très Scala. »

Mes cahiers d'école s'entassent au bout de la table, à côté d'un fatras de casseroles et de couverts ébréchés. Tout ce qui avait de la valeur est là, éparpillé à côté de l'établi et des clefs à molette. La cloche en cristal et or voisine avec des chiffons à cambouis et le merveilleux fauteuil de Renata met en valeur la collection des jerricans. Pierre Boursault, appuyé sur sa fourche, nous regarde aller et venir en ricanant tandis qu'Auguste vérifie le néon.

Je ne retrouve plus le cahier de *la Femme cent têtes*. Il est resté coincé sous le seau à charbon, d'où je finis par l'extirper, noir, humide d'encre diluée. Je le fais sécher, blanche de chagrin, sur le radiateur de la Bugatti pendant que Térésa punaise une toile cirée autour du vasistas pour nous protéger du vent.

Dans le déménagement, elle a retrouvé le saxophone de René. Elle le pose religieusement dans la fosse à vidange, après en avoir amoureuxment embrassé le bec muet qui sent la corne et l'ambre.

« Amore, dit-elle, amore mio... »

Nonno, de ce jour, a encore décalé ses horaires : il se lève à huit heures du soir et fait cuire sa chicorée quand enfin maçons et machines se taisent. Et, avec une énorme satisfaction, il tire son fauteuil sous le figuier au pied duquel s'entassent désormais sacs de ciment et parpaings. Nonno bourre alors une pipe et fume devant l'unique pièce survivante du Bouchot pilonné.

Le second soir de l'installation au garage, Nonno, en habit de concert, vint nous voir à petits pas.

Nous achevions de dîner et Térésa jetait dans un seau les coquilles de moules. Nonno considéra en branlant du chef le néon allumé :

« Les temps modernes », murmura-t-il.

Il serrait contre lui un vieux sac de soirée en velours frappé dont le fermoir d'écaille était cassé. Il le tenait contre son cœur, exactement, et il s'assit dans le fauteuil de Renata.

« Térésa, dit-il. Ascoltami. Ecoute-moi. »

Il avait l'air grave. Térésa s'assit sur un bidon d'essence et sortit sa blague à tabac.

A l'arrière de la Bugatti, Zino dessinait la fosse à vidange remplie de squelettes. Et moi, au nom de la Femme cent têtes, je consignai ceci sur l'écritoire de Zia :

« Certaines soirées sont à se jeter contre les murs. Et son palais, devenu bouge et auge, la changeait chaque fois en statue de sel. Elle pouvait pleurer sans fin, car de ses larmes progressivement séchées, les populations recueillaient le sel de leur quotidien au prix du gel de sa vie.

« – Maison, disait la Femme cent têtes, château, palais, chambre de pourpre, pourquoi me fuyez-vous ? Il ne vous suffit donc pas que l'homme se transforme sans cesse en feuille morte sous mes pas ? Il faut encore que les génies de la rupture, du silence, de l'oubli me contraignent à l'enchaînement au fond d'un garage ? Car la pire des punitions, pire que la prison de Monte-Cristo, pire que la cage de Louis XI, c'est de devoir dormir dans un garage devant une Bugatti, sous un néon blafard qu'on en arrive à oublier d'éteindre tellement le flux de l'âme est noir... »

« Térésa, a dit Nonno. Ascoltami. Ecoute-moi. »

Nonno est assis exactement sous le néon. Ses mains caressent le sac en velours frappé dont il ouvre le fermoir et du sac surgissent des billets

bleuâtres.

« Tiens, dit-il. Regarde. »

Il a renversé le sac et une colline en papier monnaie se dresse parmi les assiettes sales.

« Centomila lire. Cent mille francs. »

... Et ce sont ses mains plus que sa voix qui expliquent : centime après centime, franc après franc, depuis bientôt douze ans, Nonno a économisé sur la faible somme que lui donne Térésa grâce au petit mandat.

Alors Térésa est prise d'un frémissement soudain, total, qui secoue la cendre du gros mégot sur son tablier de tâcheron.

« Mais vous avez dû manquer de tout...

– Pas plus que toi, dit Nonno détaché. Quand le mandat n'arrivait plus, j'ai bien failli sortir les économies, mais j'ai préféré attendre encore un peu. Et pour ce qui est de la nourriture... Nous étions comme des abeilles... Un peu de lait, du pain, quelques pâtes... Non, ne t'inquiète pas, Térésa... Nous avons été gâtés plus que toi. »

Nonno a passé ses mains sur le tas des billets :

« J'ai pensé à deux choses. C'est toi qui choisiras. Ou bien tu t'achètes un piano ou plutôt quelque chose qui ne serve à rien et te fasse immensément plaisir. Un bijou. Des plumes en strass sur un diadème. Un vase plein d'angelots en or véritable. Enfin, je ne sais pas moi, l'indispensable inutile... Ou bien...

– Ou bien? souffle Térésa.

– Ma... comment dire... si on pouvait la mettre dans une vraie tombe. Je veux dire l'enlever du sillon de terre et de boue pour la coucher dans un caveau avec une plaque rose dessus... et son nom gravé... bientôt le mien à côté... Ma... si elle pouvait dormir dans quelque chose de propre et non ce trou, comme celui de la pauvre M^{me} Bugier. Je sais, la mort rejoint la guenille, mais... »

Il tire de sa poche un gros mouchoir à carreaux, se mouche en se tournant de trois quarts :

« Quelque chose de propre... Non plus la fange pour la dernière maison... vedi... Tu vois... Ma, Térésa, si tu décides de t'acheter des dentelles chez Marie-Rose, ce sera très bien aussi. »

Cahin-caha, clopin-clopant, Nonno s'est levé, laissant le sac renversé sur la table, rattrapé par le cri de Térésa :

« Papa Loto ! »

C'est ainsi qu'elle l'avait surnommé, enfant, car il avait gagné au loto son premier violoncelle.

... Et nous ne comprîmes pas très bien pourquoi ce soir-là, Térésa sanglota jusqu'à la nuit, le front sur ses bras croisés au milieu des billets épars.

« C'est drôle que l'argent fasse aussi pleurer », disait Zino du fond de la Bugatti.

« Mon jardin ! a dit Térésa, le lendemain. Mon Dieu, mon pauvre jardin. »

Babert la suit, sa pomme d'Adam faisant le monte-charge dans sa trachée. La veille, Catherine Lepieu est venue l'aider à sauver les plants de tomates et elles ont brouetté le maximum. Mais les arbres, les fleurs ont pris la teinte des parpaings et du plâtre.

« Tout va mourir, gémit Térésa. Les plantes supportent moins que nous la folie. »

Très rouge, surmenée, elle pleure sans même le dissimuler. Catherine Lepieu, compatissante, murmure :

« Voyons, même René, tout repoussera. Ce n'est qu'une affaire de mois.

– Non, dit-elle. On a toujours massacré ce que j'aimais. Même le jardin, on me l'a pris. »

Les maçons s'affairent, voient à peine Térésa, des camions vont et viennent, frôlent les rosiers, brisent les branches de l'amandier. Térésa

frémit et porte les mains à son ventre. On dirait qu'on l'écorche vivante.

Térésa prend cependant Fanfan Souillard à part pour l'histoire du caveau de Zia.

« Faudra voir à la mairie pour bouger la tante », dit-il très fort, penché sur le mouvement rotatif d'une machine à ciment.

Et Térésa va, vient, fonce à la mairie, obtient le permis d'exhumer et celui d'inhumer encore.

« Ma, dit Nonno en hochant la tête, les meilleurs sentiments passent toujours par les administrations...

– Comment fais-tu pour dormir dans un tel vacarme? demande Térésa.

– Ma... C'est que je suis devenu sourd. Je devine au mouvement de tes lèvres ce que tu dis. Ne t'inquiète pas : je n'entends plus. »

Et il tend un papier à Térésa. Il a écrit une phrase qu'il souhaite faire graver dès maintenant accolée à son nom, sur le côté de la tombe où il sera enterré près de Zia.

PASSANT,
TU ES CE QUE JE FUS
TU SERAS CE QUE JE SUIS

OceanofPDF.com

Plus que jamais, je file dans les marais pour éviter le garage et les mâchoires des engins qui ont avalé le Bouchot. Grâce au vélo prêté par Catherine Lepieu, je vais jusqu'à Brouage et, parfois, je gagne l'île Madane et en fais le tour. Mais Brouage reste le point lumineux, le fanal, le radar de toutes mes promenades.

Colin travaille seul, les cuissardes dans l'eau. Et, sur son établi, il y a l'écrin et le violon.

« Pourquoi ne le laisses-tu pas chez toi ? » dis-je assise sur l'escabeau.

Il ne répond pas. Il continue à hisser les cageots et rejoint l'établi sans parler.

Je répète :

« Dis Colin, ton violon... »

Il m'interrompt sans me regarder :

« Ton chien ne te quittait pas, n'est-ce pas? Eh bien admettons que mon violon est ce que je préfère au monde. »

J'ai le cœur serré.

« Tu n'aimes personne, dis-je.

– C'est difficile de parler de l'amour », dit-il.

... Il travaille debout, avec de gros gants, un coutelas, un marteau. J'en ai mal à la tête de fixer ses mains, leur mouvement, le trajet des coquilles jetées dans un seau.

« Tu te marieras Colin? dis-je.

– Sans doute. Il y a beaucoup de choses auxquelles on n'échappe pas; même aimer. On finit toujours par aimer

– Moi j'ai commencé par aimer. Et tu épouseras une femme qui aime le violon ?

– Elles me veulent moi. Ou plutôt les parcs à mon père : pas mon violon. Personne n'est aimé pour ce qu'il possède de mieux...

– Ce n'est pas vrai ! je l'aime ton violon, moi... »

J'ai presque crié. Mais Colin ne se retourne pas.

« Toi, tu es un enfant, dit la voix sourde... On devrait épouser les enfants. Uniquement les enfants. Ni les hommes ni les femmes. Les enfants seulement... »

Un enfant, un enfant... suis-je un enfant seulement? L'autre matin je me suis réveillée avec du sang sur une cuisse.

« C'est vrai, a dit Térésa. J'avais oublié de te dire que... »

Point n'est besoin de dire à la campagne. Le taureau couvrant la vache et Pierre Boursault Ernestine nous éclairent. Aimer comme vouloir est une brutalité et mes retours de Brouage me voient inquiète, mauvaise, proche de la colère avec des feux sourds qui montent des orteils au cerveau. D'autant plus qu'Antoinette Bonnard, aussitôt après mon départ, arrive en mobylette à la cabane de Colin.

Pour fuir le garage, je pars de plus en plus dans les marais. Pour fuir le garage, Zino s'enferme dans la Bugatti, à laquelle il accroche des rideaux noirs. Pour fuir le garage, Térésa s'enfonce dans la fosse à vidange avec la musique. Pour fuir le garage, Nonno se lève maintenant à minuit et se couche à cinq heures du matin. Et pour fuir le garage, Térésa nous donne quelques francs de ses leçons pour que nous allions au cinéma, place Chasseloup-Laubat, le dimanche après-midi.

Bourvil et Fernandel y crèvent l'écran au milieu d'affreux couacs en cours de film. Les fauteuils sont en bois pliants et ceux de devant touchent quasiment à l'écran.

Au balcon, il y a la bande de Bourcefranc, gueulant à la bande de Marennes qui occupe le parterre :

« T'as déjà vu une femme à poil ? »

Fanfan Souillard est le seul qui occupe les places à 1 franc, juste sous l'écran. Et il passe la séance, un bras derrière le dossier, la tête tournée vers nous. Il ricane et reçoit sur la tête des épiluchures d'orange. Il rit d'un air niais sous les projectiles et la bande de Bourcefranc hurle à son adresse :

« Oh... Fanfan... es-tu puceau? »

Zino et moi payons demi-place. Il arrive que l'on nous assoie dans l'allée car il y a salle comble dès que Bardot apparaît en noir et blanc.

« Ouah ! beugle toute la salle parce qu'on la voit nue sous une douche. Ouah ! »

Et parce que la tension monte, Fanfan Souillard se lève et, énorme, sa tête traverse le projecteur pour se reproduire sur l'écran.

« Assis, hurle la salle, assis ! Allez, couché !

– Mieux vaut sa tronche que ses couilles ! » ricane la bande de Bourcefranc.

Marennnes s'offusque :

« Ouh, les mal élevés...

– J'encule ta mère ! » rugit le balcon.

En levant les yeux je les vois : cuissardes posées sur la rambarde, tronches de pirates, bras tatoués de femmes-poissons et, en guise de bonbons Kréma, un litron de vin blanc à leurs pieds.

« On s'en va », murmure Zino, de plus en plus blanc

C'est alors qu'une grande cavalcade se fait entendre du balcon au parterre. L'entracte fait débouler la bande de Bourcefranc qui prend d'assaut la corbeille d'esquimaux portée par Ernestine, laquelle arrondit ses mois en assurant l'entracte et le ménage du Sélect.

Mais la bande ne se contente pas de piller la corbeille en jetant en l'air les centimes et les peaux d'orange dans le cou d'Ernestine. Les voilà qui se lancent dans la ruelle derrière le cinéma « pour aller pisser un coup » au moment où Zino et moi reprenons nos vélos.

Les drôles alignés contre le mur ne semblent pas nous voir. Mais, quand nous décollons nos bicyclettes du mur, ils se retournent d'un seul bloc, sexe à la main et commencent à nous asperger.

Je détail la première et débouche devant le café d'Antonine Ragus, poursuivie par trois types hirsutes et ricanants :

« Si j' t'attrape, j' te la fous dans le cul ! »

J'ai couru si vite que me voilà dans le café d'Antonine qui, les oreilles cliquetant de pendentifs rouges et verts, la taille en boudin sous une épaisse ceinture vernie noir, sert à tour de bras le pineau aux joueurs de belote.

Jambes étalées sous la table en marbre, son fusil posé derrière lui, le docteur Frizamour jette les cartes au milieu d'une cour d'hommes en bleus dont il renverse les femmes quand ça lui chante. De temps à autre, Frizamour tape sur les fesses d'Antonine qui porte un plateau Dubo, Dubon, Dubonnet, en conservant l'équilibre sur les onze centimètres de talons laqués rouges de ses bottes en peau d'autruche.

Pas longtemps, l'équilibre ! Elle me reçoit en plein dans sa jupe, fendue par-derrière jusqu'à l'orée des jarretelles qui font un bourrelet bleu.

« Chantelle ! Chantelle ! » gueulent les gars quand elle se baisse pour un oui et pour un non.

Renversée par terre, à plat ventre sur le plateau Dubo, Dubon, Dubonnet, la jupe bien au-dessus des jarretelles, elle soulève le chœur des mâles :

« Chantelle ! Chantelle ! »

Et leurs gros poings poilus claquent leurs cuissardes.

De loin, on entend la cloche du cinéma qui annonce la fin de l'entracte. Mais c'est que l'oreille, il faut la tendre ! au milieu du brouhaha et des vociférations d'Antonine : comme quoi elle en a jusque-là de ce pays de ploucs et qu'elle va retourner à Bordeaux et que si ça continue, leur pineau ils iront se le faire servir ailleurs, bye, bye...

« Allons ma poule, lui lance Frizamour avec une grande claque sur la croupe, t'es pas toujours mécontente, ici... »

J'ai tout de même le temps de lui dire :

« La bande de Bourcefranc a coincé Zino. Il faut venir. Ils peuvent le tuer. »

J'aperçois les bottes en autruche qui courent devant moi, surmontées de la jupe fendue, un peu craquée par la chute. La perruque tressaute à chaque pas. Elle est grotesque, répugnante comme du beurre rance, ai-je songé. La venelle est vide, on n'y voit que l'entassement des vélos, dont un est tombé et avec la roue qui tourne en l'air (Térésas, Térésas sous le poids du vélo et du chien mort).

Sous la roue, il y a Zino, à demi inconscient, un œil bleu et la lèvre éclatée. On dirait une mouette tabassée par des canards.

A quatorze ans et demi, Zino est petit, mince, les cheveux partagés par une raie bleue. Antonine se penche et murmure une litanie maternelle :

« Pauvre coco... pauvre coco...

– Je vous emmerde », dit Zino d'une voix d'adulte.

Et il file d'un trait, sans nous regarder.

OceanofPDF.com

Longtemps, Zino avait cru aux fées, aux lutins, à l'invisible... Quand Térésa le tenait contre elle, enfant, il se penchait parfois sur un arbre mort, dans le jardin de la belle maison, au Breuil.

« Est-ce qu'un ogre vit dedans ? »

Il glissait sa petite main dans celle de Térésa qui soupirait, vaincue d'amour.

« Je vais encore avoir peur, disait-il.

– Quand tu as peur, mon trésor, à quoi penses-tu ?

– A l'ogre.

– Il n'existe pas.

– Si, il existe. Tout ce qui fait peur existe. »

Et Térésa s'asseyait près de lui, sur le tronc déraciné. Zino frappait le sol avec une branche, sans la regarder.

Il faisait grand vent et Térésa avait le cœur serré pour ce petit garçon, l'enfant de l'amour, retourné dans son ventre tant de fois par la peur, les bombardements.

... Un petit garçon né à demi étouffé, péniblement arraché aux fers, suffoquant et noir à l'hôpital de Niort.

Un de ces jours-là, elle le prit contre elle, contre son cœur. Jamais jamais elle n'aimerait à ce point une créature vivante. Jamais. Il pourrait tout faire d'elle, la piétiner, la tuer, la saccager, l'oublier, elle l'aimerait toujours.

Il avait l'air d'un petit animal prisonnier, au sang chaud, au souffle palpitant ; éloigné si tôt du bonheur qu'elle en tremblait.

« Je t'aimerai plus que tous les autres. »

Il s'était détourné et avait refusé son baiser, marché seul jusqu'à la maison. Zino. Elle le regardait et savait que désormais sa vie ne s'apaiserait jamais aux contours de cette figure angélique. Il était menacé et mortel, et pourtant préservé des souillures, enfermé sur ses secrets, sa douleur, sa dureté. Il était devant elle plus impénétrable qu'un pays inconnu. Avec ses lacs. Ses arbres. Ses abîmes.

... De l'autre côté de la porte, son second enfant – « je t'appellerai Océan » – dormait.

« Une retour de couche », avait dit Monsieur le Juge quand Térésa s'était trouvée enceinte trois mois après la naissance de Zino.

Elle s'était appuyée contre la porte, elle tremblait un peu ; elle n'avait pas osé rattraper Zino, exiger le jeu, le rire, la tendresse.

« Océan... Celle-là sera l'enfant de la chance, l'enfant de la revanche. »

« Qu'est-ce que l'enfant de l'Amour? demande Zino en dessinant un squelette au canif, sur le coin de la table.

– Le raté, dis-je, écorchant mon nom sur la couverture d'un cahier intitulé " Roman ". »

OceanofPDF.com

Frizamour avait garé sa 2 CV derrière le pont de la Chasse. Il en fit sortir trois chiens et s'enfonça à travers champs, au niveau des premiers marais. Il traversa quelques bois maigres et ajusta son fusil : la pintade sauvage abondait.

Frizamour était content. Il n'allait plus chez Marie-Rose qui hurlait de jalousie parce qu'il renversait la femme du tripier.

Il tira un coup de fusil en l'air qui fit aboyer ses chiens :

« L'amour... pas plus important que ce coup pour rien », dit-il.

Un autre coup de feu croisa immédiatement le sien et il vit un de ses chiens tomber en hurlant, la tête éclatée.

« Merde », s'affola-t-il.

Il s'agenouilla près de la bête. Derrière lui les branches craquèrent et il aperçut une paire de bottes, une vareuse bleue et la tête d'Aimé Cagouillot, le tripier.

« Merde », répéta-t-il en se levant.

Le teint tournant au violet, Aimé Cagouillot pointait le canon du fusil sur Frizamour.

« Aimé, fais pas l'idiot », dit Frizamour d'un ton patelin.

Sur le chemin de la Chasse, Babert peinait, juché sur son vélo, traînant sa carriole en jouant de la corne pour appeler les ménagères des fermes isolées. Dans une heure, il soufflerait, au coin du poêle de même René. Elle lui ferait du café et il lui raconterait le dernier sermon de l'archiprêtre Pingoin contre la recrudescence des enterrements civils.

« Mais que se passe-t-il ? » avaient encore gémi les sœurs Tarpin au pied du bénitier.

Babert souffla sur ses mains qui rougissaient sous le vent. Térésa lui avait donné une paire de vieux gants tricotés pour René et il les portait avec respect, seulement le dimanche.

« Mon pauvre ami, c'est tous les jours qu'il faut les mettre. Et plutôt au travail qu'à la messe.

– J'oserai pas, même René. »

Il décida de couper au plus court par le pont de la Chasse. Il traverserait ensuite Le Breuil où il vendait bien ses moules et échouerait au garage. Le chemin était si pénible qu'il dut tirer son attelage par le guidon de son vélo. Au détour du petit bois, des aboiements de chien furieux lui firent tourner son regard en direction des champs boueux.

... Deux chiens de chasse avaient sauté à la gorge d'un homme et le harcelaient.

« Doux Seigneur ! » dit Babert en se signant et se cachant derrière les arbres.

Il reconnut le docteur Frizamour qui, fusil en main, tenait ce langage :

« Je t'ai dit de ne pas faire l'idiot, Aimé... Je pourrais te flanquer deux pruneaux dans ta tronche de cocu, si je le voulais... T'as tué mon chien, t'es pire qu'un salaud... Aucune bonne femme vaut la peau de mon chien... Tu peux la garder ta tripière, Aimé, et tes tripes avec... Elle m'emmerde déjà, ta tripière... Elles m'emmerdent toutes, d'ailleurs... Une fois leur suffit jamais... Qu'est-ce que vous savez donc faire au lit, pauvres types que vous êtes?... Je te pardonnerai jamais d'avoir tué mon chien, Aimé... Tu vas demander pardon, Aimé, et tout de suite ou ni vu ni connu je t'envoie deux pruneaux dans ton crâne... »

Les chiens avaient arraché une manche, mordu une jambe, et s'attaquaient au visage. Aimé se débattait pour se protéger tout en jurant.

« Ecoute donc, continuait Frizamour d'un ton patelin ; je n'ai même pas besoin de t'envoyer deux pruneaux, si tu ne demandes pas pardon... Je te laisse dévorer par mes chiens... Les pauvres, je les plains de manger une vieille carne comme toi... Tu te plains d'être cocu, pauvre Mal Aimé. Mais as-tu vu ta tronche ? un vieux bulbe passé au chalumeau... Et le reste qui doit suivre... Comment veux-tu que ta tripière elle aille pas voir ailleurs... »

Les chiens s'acharnaient. Frizamour s'échauffait et Aimé se courbait, les mains sur la tête.

A ce moment il y eut un grand coup de corne et la voix de castrat monta au-dessus du marais :

« Mou-ou-les... ma moule est fraîche... »

Cahin-caha, très rouge, tirant sa carriole d'une main, la corne de l'autre, Babert surgissait, criant très fort :

« Bien le bonsoir la compagnie...

– T'as de la chance que voilà Roland de Roncevaux », bougonna Frizamour en sifflant ses chiens qui lâchèrent immédiatement Aimé.

Babert, l'œil un peu hagard, s'approchait, plus niais que jamais :

« Bien le bonjour, m'sieur l' docteur... C'est-y qu'Aimé a glissé ? vrai de vrai, que le terrain est pas sûr depuis quelque temps... »

Babert semblait pris de la danse de Saint-Guy. Il riait, saluait, se baissait, se relevait et Frizamour grognait :

« Ça va, Babert, passe ton chemin.

– Bien le bonsoir la compagnie, jeta Babert en enfourchant son vélo. Bonne continuation... »

Près du poêle de Térésa, les tremblements de Babert ne cessaient pas. Et Térésa, roulant son gros mégot, se tordait de rire.

« Laisse, mon pauvre Babert. Laisse-les s'entretuer. C'est une bonne distraction. Tout au moins la seule qu'ils aient trouvée. »

Six mois passèrent. Les travaux n'en finissaient pas. La Bugatti était toujours régulièrement révisée par Antoine Chenillot. Ce jour-là, la porte du garage était ouverte à deux battants et Antoine faisait les marches arrière, les marches avant et pestait après le pot d'échappement troué.

Térésa graissait ses archets tout en surveillant une friture de moules et Zino, qui avait maintenant quinze ans, regardait attentivement Antoine.

C'étaient les rares moments de sa vie où la haine disparaissait de sa prunelle. Il posait alors cahier et crayons et s'asseyait aux côtés d'Antoine Chenillot.

Les vrombissements du moteur le ravissaient et quand Antoine franchissait enfin la porte et le chemin jusqu'à la nationale, Zino renversait sur le dossier du siège un visage libéré.

Libérée, Térésa l'était aussi quand disparaissait la grosse berline au coin du chemin. Cette voiture l'incommodait, au même titre qu'elle-même avait dû incommoder Monsieur le Juge.

« Je sais, je sais, murmurait-elle, on ne peut rien contre ses sentiments... Rien de plus absurde que le sentiment. La preuve, il mène à tout comme la laisse d'un chien vaincu qui finit par tomber aussi dans le grand vide... »

Elle songeait à Aimé Cagouillot, victime lui aussi du « sentiment », et enviait, d'une certaine manière, Frizamour, tout en le méprisant.

« C'est étrange. L'absence de sentiment aussi est un piège, un marais où s'enlisent les désirs des autres... il n'y a pas de solution. »

A propos d'Aimé, Térésa avait hérité, malgré elle, de son fusil chargé. Achevant son récit, Babert, en tremblant, avait sorti, de dessous sa cape caoutchoutée, le fusil d'Aimé.

« J' l'ai ramassé, même René, j' l'ai ramassé là-bas... »

Térésa l'avait rangé sur une étagère très haut, au-dessous du vasistas.

« Dès que les éboueurs passeront, je le jetterai... Ça ne sert à rien, Babert, ces engins-là... »

Dans l'arrière-boutique du tripier, il y avait eu, peu de jours après, des éclats de voix, des claques échangées et les voisins riaient.

« Le torchon brûle. Faudrait aller chercher l' docteur... »

La tripière servait désormais les clients avec un œil bleu et des ecchymoses sur les bras. Les sœurs Tarpin en allant chercher du mou pour leurs chats gémissaient :

« Mais que se passe-t-il ? »

Et l'archiprêtre Pingoin tonnait contre « la concupiscence, résultat de la montée bolchevique dans l'esprit des femmes ».

« Ma, disait Nonno, en ouvrant ses volets à la nuit, la guerre existe toujours quand on fait un drame à cause de l'amour. »

Et le temps courait, courait, emmenant des saisons et des sacs de ciment nouveaux, des parpaings entassés, des tuiles et un grouillement de fourmilière dans le jardin abîmé qui arrachait toujours un sanglot à Térésa.

Pierre Boursault fréquentait de plus en plus les latrines mitoyennes car la reconstruction avait prévu d'en abattre la moitié.

« Vous me crèverez plutôt sur le trône que d'abattre mes water-closets.

– Vous devriez aplatir le tout, disait Térésa. Boursault n'est qu'une merde parmi la merde. Ni vu ni connu, et encore, il risquerait de boucher la pompe à vidange. »

... Déjà des murs tout blancs s'élevaient, des fenêtres se dessinaient, des cloisons étaient projetées d'une pièce à l'autre, des portes se ciselaient et chaque soir, Térésa considérait la maison neuve qui prenait forme, glaciale, ouverte de tous côtés, sentant le ciment frais.

La désolation de Térésa allait sans cesse au jardin et à l'amandier mutilé, qu'elle avait pansé avec des morceaux de chiffon et du goudron chaud.

« Quelquefois on a vu repartir des arbres blessés... Les plantes ressemblent à des humains sensibles. Si on ne s'occupe plus d'elles, elles meurent. »

« Ce qu'on a d'un bord, on le perd de l'autre », disait Gustave Merlut avant de grimper dans son camion et de klaxonner devant la maison d'Ernestine.

« Enfin, même René, consolez-vous. Vous allez avoir une belle maison, disait Catherine Lepieu en hochant la tête, l'air ravie. Une belle maison, vous vous rendez compte...

– Oui. Disons que Monsieur le Juge prépare sa retraite, répliquait Térésa.

– Ou plutôt celle des Bugatti, commentait Nonno en sortant son fauteuil. La retraite... ma... la retraite... ma... »

Il n'achevait pas sa pensée et quelquefois suivait les deux femmes qui inspectaient les travaux.

« Le salon, disait Térésa en entrant, lampe tempête au poing, dans une grande pièce glacée, ouverte sur la rue.

– Une chambre, disait Nonno, en franchissant un tas de gravats vers une autre pièce rectangulaire.

– Le bureau, disait Catherine Lepieu en les précédant de son côté... Ce sera une très belle maison, même René... Voyez, la cuisine est prévue pour du moderne.

– Mes enfants, soupirait Térésa en s'asseyant sur un tas de briques, mes enfants auront un jour une maison... Plus tard elle sera à eux...

– Ça m'étonnerait qu'ils restent ici, dit une fois Nonno, sibyllin. Moi mort, bientôt, ils partiront...

– Alors qui, qui conservera le Bouchot jusqu'à la fin?

– Toi. Tu es une fleur fichée sur une tombe.

– Pourquoi dis-tu cela? demanda Térésa douloureuse.

– Mais parce que tu n'as même plus le désir de partir d'ici. »

Les mots de Nonno l'avaient secouée, révoltée, même. Nous la retrouvâmes ce soir-là très énervée, fumant mégot sur mégot, semblant ne pas nous voir.

Elle tournait autour de la Bugatti avec agitation, elle soupirait, suivait une idée compliquée qui la divisait, l'essoufflait, la soulevait pire que la houle.

« Zino, dit-elle soudain. Sais-tu la conduire? »

Elle désignait la voiture formidable qui brillait sous le néon.

Zino acquiesça. Alors Térésa enleva le tablier de tâcheron, saisit sa blague à tabac, secoua tous les bijoux de Renata et annonça, triomphante, en montant dans la Bugatti :

« Venez les enfants, on va faire un tour. »

OceanofPDF.com

Le départ fut mémorable. Cramponné à l'embrayage, Zino démarra d'un seul coup et si brutalement que nous faillîmes emboutir la cabane à Boursault.

Nonno, qui prenait tranquillement sa chicorée devant les étoiles, s'était joint à nous, le temps d'enfiler son habit de concert.

« Ma... je prends la flûte... C'est la dernière fois de ma vie que je vais en jouer. »

Et tandis que nous cahotons dans l'enfer des pistons, je me souvins d'une phrase de la Femme cent *têtes* :

« La liberté commence par l'abandon. »

Zino quitta la nationale par le hameau de La Puisade où nous affolâmes des volailles. Nous passions à travers des flaques qui éclaboussaient le pare-brise.

« Les essuie-glaces... dit Térésa.

– Je ne sais pas où ils sont, répondit Zino.

– Continue quand même, s'extasia Nonno. C'est ma dernière promenade avant le grand voyage... Avanti, avanti la commedia... »

Zino ne ralentissait pas, ne changeait pas de vitesses, tournait sur la route en lacet avec des grands mouvements raides et nous nous retrouvâmes ainsi vers Le Gua. Le moteur atteignait des montées aiguës qui, mêlées à Vivaldi (le Printemps), composaient une symphonie étrange, fantasque.

Térésa roulait son mégot et sa blague à tabac pendait à son poignet tel un sac de soirée.

« Nous allons à l'opéra », disait-elle.

Et elle déversait les louanges les plus folles sur Zino :

« Piccolo... Bello mio... L'homme de la famille... Le surdoué... Le plus beau de tous... Le plus aimé... Piccolo... »

Les bijoux de Renata brillaient chaque fois que le mégot s'allumait et nous filions à un train d'enfer.

« Vivo d'amore et d'arte, commença à jouer Nonno sur la flûte.

– Où allons-nous? dis-je.

– A Rome.

– Le frein ne marche plus», susurra Zino d'une voix angélique.

Au carrefour du Gua, Zino tourna sans rétrograder vers l'Aiguille et nous fîmes plusieurs zigzags. Nous croisions parfois des camionnettes d'ostréiculteurs qui se dirigeaient vers les cabanes et des coups de klaxon nous sermonnaient. Térésa fumait toujours, Nonno continuait à jouer la Tosca et Zino répétait, ravi :

« Nous sommes perdus. Le frein ne marche plus.

– Ma, disait Nonno en interrompant la musique. Faust. La cavalcada fantastica. »

Les syllabes sautaient de nos bouches au rythme des chaos et Térésa semblait reprise par le fou rire du printemps de notre première communion.

« Le véritable danger, dans le fond, disait-elle, est de rester. Partons, partons, partons.

– Tant pis », dit Zino, cramponné au volant.

Il bifurqua dans un champ juste avant l'Aiguille et, après sursauts et explosions, le moteur finit par mourir.

Mais il fallait voir! Le radiateur fumait, le pot d'échappement pétaradait, le volant grinçait, le klaxon meuglait de lui-même et par saccades.

« Cette voiture est complètement idiote », dit Térésa, dédaigneuse.

Le premier à sortir, flûte à la main, fut Nonno. Il fit le tour de la voiture fumante en hochant la tête. Puis il poussa un petit cri et disparut à nos yeux, sous les étoiles.

« Où es-tu, Papa Loto? » dit Térésa en passant la tête par la glace baissée.

J'ouvris la portière et l'appelai à mon tour.

« Où es-tu, Nonno? »

Zino se mordait les doigts de rire, le front contre le volant.

« Où es-tu, y es-tu, m'entends-tu? répétait-il en actionnant les phares.

– Ma, dit la faible voix, je suis les pieds dans la merde. » Tranquillement, flûte à la bouche, Nonno jouait la Truite de Schubert. Il était en train de s'enliser.

« Nonno! » hurla Térésa en se jetant dehors.

Ho hisse! ho hisse! Arc-boutée, Térésa tire et je tire Térésa qui tire Nonno par les bretelles.

Nonno a de la vase jusqu'aux genoux et joue toujours la Truite de Schubert. Nous le tirons comme on arrache une dent. L'avant de la Bugatti est légèrement enfoncé. Nous sommes arrêtés dans un terrain mouvant. Une forte odeur de tamaris et de vase monte à nos narines. Arracher Nonno à la vase me tord les reins.

« A la guerre comme à la guerre », halète Térésa qui entend craquer les bretelles de Nonno.

Zino marche sur le chemin. Il pense que la vase va engloutir tout le monde. Qu'il rejoindra à pied Le Bouchot. Qu'il s'installera dans les pièces neuves et glaciales, ouvertes au vent. Qu'il dessinera nuit et jour des danses macabres jusqu'à ce que Monsieur le Juge, averti par télégramme, vienne le chercher pour l'emmener au pays des jasmins et des orangers. Il consentira alors à retourner à l'école.

« Et ta mère? et ta sœur? et ton grand-père? demandera Monsieur le Juge.

– Ils sont heureux, répondra-t-il.
– Tu n'es pas heureux, toi ? questionnera Monsieur le Juge.
– Non puisque je n'ai jamais chanté la *Truite* de Schubert.
– Evidemment, dira Monsieur le Juge. Et moi ils m'ont rendu fou car ils jouaient jour et nuit *la Truite* de Schubert. Décidément, Zino, tu es d'une intelligence hors du commun... »

« Ma, fait en écho la pensée de Nonno, intelligence je ne sais pas, mais hors du commun, c'est bien possible. »

« Je les hais tous », conclut Zino à haute voix, sur le chemin.

Où se cacher? Il a vu arriver devant lui les phares d'une voiture qui s'arrête à sa hauteur. A cause des phares, il a du mal à distinguer la femme qui crie à la portière:

« Que se passe-t-il ? vous êtes en panne? »

Il reconnaît les bottes en autruche et la perruque rose d'Antonine Ragus.

« Mais c'est le petit Zino! s'exclame-t-elle à l'adresse d'un homme à ses côtés.

– Quel petit Zino? bougonne le père Côme, déjà ivre, et qui revient d'une virée à Royan avec Antonine Ragus. T'es pas couché, à c't' heure? dit-il en le reconnaissant.

– Et vous? » dit Zino.

Cependant, Antonine, qui s'était précipitée hors de la Versailles, revient en courant sur ses talons aiguilles :

« Thomas, dit-elle, Thomas, y a le grand-père qui s'enfonce...

– Comment veux-tu qu'il s'enfonce puisqu'il joue de la flûte ? beugle le père Côme dont les joues tournent au violet. Et puis qu'est-ce qu'il fout là, le grand-père? c'est-y possible des gens de même...

– Tire-le donc, Thomas, tire-le donc, au lieu de raisonner pire que buse, crie Antonine en trébuchant sur ses talons.

– Ho hisse, ho hisse... »

Thomas a attaché une corde au pare-chocs de sa Versailles, puis à celui de la Bugatti. Rien à faire, elle ne bouge pas. Enfin, il se souvient de Nonno et lui jette une autre corde fixée à notre berline.

« Tenez-vous bien, pépé », hurle-t-il.

Il tâtonne alors vers l'embrayage de sa Versailles et démarre d'un seul coup. Je vois Nonno surgir de sa flaque de boue, petit, léger, souriant, tandis qu'Antonine applaudit et que Térésa rattrape son souffle, assise en travers du chemin :

« Tout est cul de sac, dit-elle, tout nous ramène au Bouchot. En fait, ce n'est pas Nonno qui s'enlise, c'est encore moi. »

Nonno est presque indifférent, tandis qu'Antonine l'entoure de grosses prévenances :

« Eh bien, eh bien, qu'est-ce qu'il lui a pris au pépé ? il a eu froid le pépé ? il a eu peur ? »

Mais Nonno se courbe sous les étoiles, en un élégant baisemain.

« Je vous remercie, madame, de m'avoir porté secours. Mon nom est Umberto Corti. Je ne connais pas de pépé. »

Thomas Côme grogne en étalant des journaux sur la banquette arrière.

« Si vous le désirez, je peux enlever mon pantalon, dit Nonno d'une voix suave.

– J'en connais un qui va être content, grommelle le père Côme. Quand on va lui dire que sa voiture est dans un chemin vaseux pire qu'un vieux tracteur... Ah, sûr, qu'il va être content... On n'a pas idée de... ah si c'était moi, je...

– Oui, mais justement, ce n'est pas vous, dit Térésa, tassée au fond de la voiture. A chacun ses manières. A chacun ses promenades... Car vous aussi vous êtes en promenade, n'est-ce pas, père Côme ? et sur le même chemin que nous, semble-t-il ? »

Et elle tâtonne vers sa blague à taoac. Elle serre les dents à cause du fou rire :

« Eh bien, murmure-t-elle, si j'ai réussi à ne pas mourir de chagrin, ce sera sûrement de rire. »

Les phares éclairent Zino qui marche seul dans la nuit.

Thomas Côme ouvre la portière avant:

« Monte », dit 1.

Zino semble hésiter. Il a repris son expression de haine et de dédain qui lui donne l'air de rire.

« Monte », dit à voix sourde d'Antonine qui se serre contre le père Côme.

Alors il est monté contre la femme aux bottes en peau d'autruche, qui lui a offert une cigarette blonde, sortie d'un étui en faux crocodile. Zino a accepté, tandis que le regard de Térésa s'allume, fanal rouge brûlant la nuque de la femme en perruque, et que Nonno murmure:

« Le blé en herbe... »

OceanofPDF.com

Tout le monde apprit notre escapade. On en parla jusqu'à La Tremblade. Au fond des cabanes, les gars hochaient la tête en retirant de l'eau les bouchots.

« J'en connais un qui va être content », disaient-ils tous.

Thomas Côme le dit à Martial qui le dit à Babert qui le dit à Catherine Lepieu qui le dit à Auguste qui le dit à Fanfan qui le dit à Ernestine qui le dit à Boursault qui le dit à l'employé de mairie qui le dit à l'archiprêtre Pingoin qui le dit à tout son parterre d'ouailles et les sœurs Tarpin s'effrayaient :

« Mais que se passe-t-il ? »

Pierre Boursault écrivit à ce sujet une lettre anonyme à Monsieur le Juge mais comme il avait mis « Algérie » au lieu de « Tunisie », la lettre n'arriva pas.

... Par contre, celle d'Antoine Chenillot lui parvint et, par retour du courrier, Antoine reçut un mandat télégraphique pour sortir la Bugatti de son champ et nous ce très sec message:

« Je suis très mécontent. »

Et Térésa en pleura de rire, sous le vasistas mal fermé qui nous collait des rhumes de cerveau chroniques.

Antoine Chenillot reçut un autre mandat pour mettre la voiture sur cales. L'opération prit trois journées car il fallut la tirer jusqu'à Marennes, la réviser, la réparer et ensuite la hisser sur quatre petits pilotis, cependant que Térésa donnait ses leçons d'accordéon.

Antoine Chenillot s'exclamait toutes les secondes tandis que son apprenti soutenait les cales:

« Tu parles d'un bazar, une affaire de même... C'est pas pour dire, mais je serais Monsieur le Juge que ça se passerait pas comme ça... Les voitures c'est notre affaire, pas la vôtre...

– Ne vous inquiétez donc pas, mon brave Chenillot, criait Térésa par-dessus l'air du *Petit Savoyard*, ne vous inquiétez pas... Ce genre d'affaire

vous rapporte plus à vous qu'à moi... »

Et elle attaqua l'accompagnement avec furie, son élève faisant des fausses notes, bouche bée devant le formidable engin.

Avant de fermer ses volets, Nonno était venu considérer la voiture sur cales :

« Ma... le musée Grévin », dit-il.

Babert passa dans la soirée.

« M'sieur l' curé en a parlé en chaire. s'exclama-t-il, en tordant son béret entre ses doigts. Et même qu'il a demandé de prier pour le retour de Monsieur le Juge...

– Ouf, tu m'as fait peur, Babert, dit Térésa à demi disparue dans la fumée de son mégot. J'ai cru que tu allais me dire que vous aviez prié pour la Bugatti.

– Ah, c'est tout comme, même René, c'est tout comme... En tout cas y en a une qui est drôlement fiérode de l'affaire, à croire qu'elle a sauvé la Bugatti... C'est l'Antonine. Tout à l'heure, elle en causait si haut qu'on l'entendait jusque sur la place Chasseloup-Laubat... J' passais avec ma carriole et j'entendais l'Antonine qui disait : " Oh! mon coco, heureusement que j'étais là. "

– Et qui c'était son coco? demanda Térésa en triant les moules.

– Ma foi, j'crois bien que c'était Zino », dit Babert si bas que Térésa dut le lui faire répéter.

L'archiprêtre Pingoin eut encore l'occasion de parler de nous en chaire, car Térésa voulut me faire une surprise. Elle avait trouvé sur l'écritoire de Renata un poème de *la Femme cent têtes* qui commençait ainsi :

« Je hais les familles qui se promènent le dimanche comme je hais les dimanches en famille où l'on se hait avec des sourires. »

Et Térésa avait couru chez l'imprimeur du *Littoral*. Le lundi suivant, parmi les annonces de cageots d'huîtres à vendre, de parcs au mètre, d'horaires de marées, il y avait, en beau milieu de page, le poème sur la Haine.

... Folle de joie, Térésa l'a posé sur mes genoux tandis que je dormais encore et pour la première fois de ma vie j'ai vu mes mots imprimés: JE HAIS...

Alors l'archiprêtre Pingoin tonna en chaire qu'il m'interdisait l'accès de la messe.

Il tonna aussi qu'il n'était pas question de rééditer ce numéro du *Littoral* et enjoignit à l'imprimerie de ne jamais publier mes poèmes.

« Tu vois, disait Térésa satisfaite, c'est ce que l'on nomme le scandale littéraire... Il est temps que tu commences ton éducation de futur écrivain. »

Le conseil des classes et des familles écrivit à Monsieur le Juge et ma vie littéraire marennaise s'arrêta pratiquement là.

« Ma, disait Nonno, l'écriture est un moyen de faire du tapage sans sortir de chez soi. »

Un vent de dislocation souffla à partir de là sur le Bouchot. Je partais de plus en plus dans les marais tandis que Nonno vivait de plus en plus en reclus.

Zino décida de quitter le garage la veille de ses seize ans pour occuper une des pièces de la maison inachevée.

Il avait choisi la chambre la plus belle, celle que Térésa appelait « le bureau de Monsieur le Juge ou le cabinet de l'oubli ».

« Mais c'est très malsain, gémissait Catherine Lepieu qui ne comprenait pas que le scandale du *Littoral*, en profondeur, nous ravisse. Rien n'est sec, le ciment tient à peine, il va tomber malade, ce petit... »

Très rouge, essoufflée, tirillée mais totalement soumise aux volontés de Zino, Térésa plaidait :

« Il serait encore plus malade dans le garage. Vous comprenez, ma brave amie, il devient un jeune homme...

– Mais au moins il était au bon air...

– Ah, qu'y puis-je? On ne respire pas qu'avec ses poumons.

– Et puis les maçons, ça risque de les gêner dans leur travail...

– Les maçons? voilà des semaines qu'ils ne reviennent plus. Monsieur le Juge a cessé de les payer.

– Mais alors, balbutia Catherine Lepieu. Qui va finir les travaux? et les peintures? et tout nettoyer? et battre le plâtre?

– Moi », dit-elle.

Nous assistâmes alors pendant des mois à un spectacle que Nonno appela « les grandes manœuvres ».

Térésa battait le plâtre. Térésa torchait le ciment. Térésa manœuvrait la truelle, la pioche, la pelle, le balai, les battoirs, les râteliers. Térésa clouait, collait, tirait des cordes, hissait des poulies, faisait tourner des pics, des pieux.

Le mandat de Monsieur le Juge était désormais divisé en deux. Une petite moitié pour survivre et tout le reste pour la maison.

Elle parlait à haute voix en jetant le ciment à coups de truelle sur les murs inachevés:

« Mes enfants auront une maison. J'y brûlerai ma vie, j'y userai mes mains, mais ils auront une maison. »

Ses mains : déjà très crevassées par le jardin, elles n'avaient plus de forme, gonflées, striées de brûlures, couvertes de plâtre. Elle les secouait, battoirs monolithiques, et les plongeait à nouveau dans la boue blanche.

En fin d'après-midi, elle les décapait à la pompe du jardin avec du savon noir et je la surprénais, évitant le violoncelle avec un grand geste d'impuissance.

« Une passion en annule une autre, disait-elle. L'archet me martyrise plus que la truelle... »

Elle relevait vers le miroir terni, posé sur la commode, un visage où couraient déjà des rides, et une chevelure encore noire, mouchetée de plâtre. Elle considérait aussi sa robe avachie, ses chaussons-sabots, ses jambes nues où gonflaient quelques varices, son gros tablier de tâcheron de la poche duquel dépassait désormais le manche d'une truelle.

« Et dire que j'étais belle, soupirait-elle en haussant les épaules. Enfin, précisons : j'ai été aimée et puis je ne l'ai plus été. Voilà. »

... Elle ressemblait à un esclave romain courbé sous le fouet des maîtres. Elle avait l'allure d'une bête de somme, sous les sacs portés à même son dos. Elle prenait l'aspect mi-gris, mi-noir, de ces vieux hommes à la campagne qui creusent eux-mêmes les fondations de leur mesure. A midi, elle mangeait comme un maçon. A la gamelle, assise sur un tas de parpaings, elle devenait parfaitement taciturne. Elle était devenue ce que les Français attendaient d'elle: un Rital.

... Mais parfois elle levait, vers le clocher immuable et dur sous le ciel, un fantastique regard noir, frangé en aile de merle. Et réapparaissait, le temps d'un éclair, le visage de porcelaine.

Elle se fit électricien. Elle se fit plombier. Elle se fit vidangeur. Elle se fit carreleur. Elle se fit forgeron.

Tout le jour, elle clouait, entassait, ciselait, parachevait la maison qui naissait de ses mains.

« O même René, disait Catherine Lepieu, de plus en plus navrée, vous allez y laisser votre santé... une dame comme vous...

– Et encore ma brave amie, ma journée n'est pas finie! répondait Térésa, à quatre pattes sur le plâtre mouillé. Tout à l'heure, j'ai mes élèves. »

Pour avoir parfois un coup de main de Gustave ou de Fanfan ou du carreleur, elle donnait des cours gratuits à leurs enfants. C'était encore sa manière de payer la maison. Aussi, vers six heures, le garage était rempli d'accordéons, de trompettes et de grosses caisses, car une partie de ses élèves répétaient pour la fanfare municipale. En échange, tous ces gars lui fixaient les échelles, grimpaient sur le toit si elle avait trop le vertige, l'aidaient à poser des tuyaux trop compliqués, ou à gratter les plafonds.

Pierre Boursault profitait du moment des cours de musique pour scier ses planches. Il y eut donc, à cette époque, un charivari inouï au Bouchot. Chaque soir, jusqu'au 14 juillet.

Les dix-neufs élèves répétaient Etoile des neiges, outre les airs municipaux et Pierre Boursault sciait avec furie au moment du refrain. Babert chantait avec eux et, montée sur une lessiveuse renversée, Térésa dirigeait de ses mains brûlées ce qu'elle appelait « l'orchestre du Bon Dieu ».

Un soir, tous les vélos des gars étaient appuyés contre le mur du garage et Babert avait dû garer sa carriole à moules entre la porte et la cabane à Boursault, qui ne tarda pas à venir frapper ce soir-là en beuglant, au vasistas :

« Babert, fous-moi ailleurs ta carriole, t'es sur mon droit de brouette... »

Babert, qui chantait sur un ton très aigu : « Mon cœur amoureux s'est pris z'au piège de tes grands yeux », n'entendait pas et Pierre Bousault qui renversait déjà tous les vélos du mur, fut stupéfait de se sentir saisi au collet par un grand gars qui sortait de l'ombre :

« Remets tout en place, Boursault ou je te claque. »

C'était Colin et son violon, une caisse d'huîtres sur son porte-bagages, destinée à Térésa.

OceanofPDF.com

Je m'étais aménagé un bureau avec une vieille table de cuisine, le ravissant fauteuil de Renata, l'écritoire que m'avait donné Zia et un petit paravent brodé à la main. Des jerricans composaient un meuble-bibliothèque où je posais mes livres et mes plumes sergent-major.

L'orchestre entamait le dernier couplet de Etoile des neiges et j'apercevais le béret basque de Babert, ivre de joie, dès qu'il s'agissait de chant, de musique et de Térésa. Est-ce à cette époque que j'ai appris l'énorme force de l'isolement? Toujours est-il que je commençai un chapitre « D'amour comme de Haine », pendant les leçons de ce que Nonno surnommait « l'orchestre infernal ».

« Si tu peux écrire n'importe où, tu seras libre, avait dit Térésa, rien, personne, pas même les tremblements de terre ne doivent te distraire de ta flamme essentielle. »

Ainsi, sous un bombardement, elle avait joué les *Gymnopédies* de Satie tandis que Monsieur le Juge blanchissait de peur.

« Il faut que tu saches aussi que les hommes ont les nerfs bien plus fragiles que nous... Et que les bombardements ne doivent pas empêcher de créer. »

Au milieu des accordéons tonitruants et des trompettes jouant à briser les vitres, j'écrivais : « Amour, Amour, sous les pattes mauves des chevaux, et tant de céleste joie que la Femme cent têtes exigea un lit de brocart noir car la joie se porte plus gravement que la peine. Il ne faut pas que le cœur déborde comme un vase rempli à ras bord de trop précieux liquide. »

« Liquide » ne me plaisait pas. La plume sergent-major restait en l'air et je me mis vaguement à trembler quand je vis Colin entrer.

... La clique ne s'interrompt pas pour autant bien que Térésa, poings blanchis et haut levés, lui ait fait un signe d'amitié. Mais le morceau s'achevait et, dans un grand fracassement de trompettes et de cymbales, de soufflets d'accordéons tirés à fond, l'accord final fut plaqué. Satisfaite, Térésa sauta à bas de la lessiveuse en soupirant :

« Bravo, mes braves amis... Ouf... je suis morte. »

Colin attrapa un jerrican vide et s'assit près d'elle, son violon à la main.

Les gars enfilaient leurs vareuses et enfermaient les instruments dans les étuis noirs.

« A demain, mes braves amis, disait Térésa en roulant son mégot... Les petits Merlut, pouvez-vous venir après l'école pour m'aider à porter les parpaings? J'ai envie de construire un mur pour ne plus jamais voir la gueule à Boursault. Un mur plus haut que le clocher! »

Et tous de rire.

« Pour sûr, même René, que c'est mieux d'avoir pour voisin bon chien que mauvais chrétien ! glapissait Babert, ravi.

– Jouez-moi du violoncelle, murmura Colin, en caressant son violon posé sur les genoux d'un geste qui me fit serrer les mâchoires, seule et à demi cachée par mon paravent.

– Ah, dit Térésa, mon pauvre ami, je ne sais plus jouer.

– Jouez-nous quelque chose, même René, dirent les gars et les mêmes qui allaient sortir.

– Oh oui, dit Babert, jouez-nous du violoncelle. »

Alors Térésa rosit. Je crois bien qu'elle vivait là une grande joie au fond du garage. Tout un public fruste l'implorait presque pour qu'elle leur donne le chant le plus raffiné du monde...

« Jouez », murmura Colin.

Il prit l'initiative de lui apporter l'écrin qui ressemblait à un petit homme debout. Il approcha également le tabouret de Zia et Térésa se pencha.

Alors, de derrière mon paravent, j'entendis un cri, un feulement, un long sanglot, presque un hurlement de louve prise au piège, qui me rappela cette nuit affreuse, voilà près de huit ans, où elle avait mis le Diable en terre.

Je vis aussi la main blanchie et crevassée se crisper sur l'archet qu'elle n'arrivait plus à saisir et les sanglots redoubler, parce que l'autre main, qui avait pris la forme d'un bouchot accablé de coquilles fêlées, était désormais incapable de pincer les cordes.

« Non posso più, se lamentait-elle, non posso più. »

Térésa ne pouvait plus jouer. Le Bouchot avait bouffé ses mains.

Colin reposa le violoncelle dans l'étui comme on procède à une mise en bière Il y avait un grand silence consterné et le cri de Térésa :

« Non posso più. »

OceanofPDF.com

Journée mortuaire. Térésa a posé l'étui du violoncelle dans la chambre de Nonno à côté du piano de Zia et de la flûte de concert.

« Notre cimetière », a dit Nonno.

Journée mortuaire.

Fanfan Souillard a dit que des voyous de Bourcefranc avaient pissé sur l'inscription de Nonno, au cimetière, et que le vent avait fait tomber la plaque portant leurs noms. Térésa a pris sa truelle, un seau et des chiffons et réparé les méchants dégâts.

Journée mortuaire.

La famille d'Auguste Souillard a réussi, on ne sait trop comment, à le faire expulser. La succession de la maison revient aux cousins de Nodes. La veille, après la mort de la musique et l'accablement mortel de Térésa, Auguste s'était traîné au garage, rouge, ivre, expliquant en patois l'affreuse nouvelle. Mais Térésa ne l'écoutait pas, hébétée, épuisée, et Auguste quitta le garage, non sans avoir emporté le fusil d'Aimé sans qu'elle le voie.

Journée mortuaire.

Zino ne rentre plus. Ou très tard. On ne sait plus rien de lui sauf qu'on le voit au café des Matelots fumer le cigare, vêtu d'un petit costume rayé acheté à la foire de Bordeaux par Antonine.

Journée mortuaire.

J'ai vu le vélomoteur d'Antoinette Bonnard couché contre le vélo de Colin. La cabane était fermée à clef. Je veux tuer Antoinette Bonnard.

Journée mortuaire.

Catherine Lepieu a reçu un coup de sabot de la vache qu'elle trayait. La cheville bandée, elle va quand même au champ. Son mari lui a crié après.

Journée mortuaire.

La tripière s'est jetée au fond d'un puits car Frizamour ne la regarde plus. On le voit tous les après-midi s'introduire dans la maison du garde-barrière qui, en fait, est une garde-barrière. Elle a l'air d'une grosse

souillon très rose, aux cuisses énormes et aux lourdes fesses comme souvent les hommes les préfèrent.

Les voisins ont tiré à temps la tripière de l'eau et elle est à l'hôpital psychiatrique de Saujon.

Journée mortuaire.

Je n'écris *plus la Femme cent têtes*. L'archiprêtre Pingoin me fait des signes genre « je-vais-te-tirer-les-oreilles ».

Je pense à Colin nuit et jour et jour et nuit, seule dans le garage. Térésa est entrée dans une étrange euphorie. Elle travaille maintenant au Bouchot même la nuit car, dit-elle, je veux y laisser toute ma peau.

Journée mortuaire.

Comme je sortais du garage pour aller à l'école – c'est l'année du brevet élémentaire – Pierre Boursault m'attendait, debout devant sa cabane, son sexe à la main et l'œil fixe au-dessus d'une bouche muette et ricanante.

Journée mortuaire.

En sortant avec ses balais sur l'épaule, Ernestine a entendu un coup de fusil dans la maison d'Auguste. Les chiens aboyaient, le cochon grognait et les poules piaulaient.

Auguste était par terre, au milieu des gamelles et des soupières, une balle dans la bouche.

Marco Poluchot est venu constater et Frizamour a bougonné : merde alors, c'est le fusil d'Aimé.

Les cousins de Nodes ont hérité du cochon, des poules, des chiens et du tracteur. Ils ont mis Auguste à la fosse commune. Ils ont brûlé sa paillasse à cause des punaises.

Pierre Boursault a traversé la rue avec la caisse en bois blanc sur sa tête et il n'y a eu que Térésa et Babert pour poser une branche de fleurs sur la caisse misérable.

La fosse commune est à côté de la tombe de Zia.

« Ma, a dit Nonno, elle est toujours en meilleure compagnie qu'avec Pierre Boursault. Même Mozart mangeait avec les domestiques. »

OceanofPDF.com

LETTRE A MONSIEUR LE JUGE

Je t'écris seule dans le garage où je révise le B.E.P.C., je dis bien « seule » car depuis trois jours maman est partie à Lourdes avec Babert Labbé. Babert est arrivé la semaine dernière, tout excité, avec un billet de car.

L'archiprêtre Pingoin a organisé un voyage en groupe avec les sœurs Tarpin et les vieilles personnes de l'église. Babert a mis des heures à convaincre maman qui a soupiré, bon d'accord, on y va, bien que je n'aime pas leurs gueules, mais enfin Babert vous êtes un tel ami que c'est pour vous que je le fais.

Je dois te dire, cher père, que si elle part à Lourdes c'est que Babert espère qu'elle y guérira ses mains. En effet, à force de porter des gros poids, de battre le plâtre et le ciment, ses doigts ont été pratiquement brûlés et elle ne peut plus jouer du violoncelle. Oh, je pense que cela ne te gênera pas beaucoup, car je me souviens, quand j'étais petite tu lui disais: « Tu n'es qu'un ouvrier de la musique. » Je pense qu'en fait, elle est devenue un ouvrier tout court et maintenant que l'été va venir, la maison est presque terminée grâce à ses mains qui ont tout collé, tout peint, tout nettoyé. Si j'avais un appareil photo je t'enverrais une photographie de la maison neuve. Tu ne reconnaîtrais pas l'ancien taudis où nous sommes restés plusieurs années. Car je crois que cela se nomme « un taudis » bien que nous l'appelions une maison.

Zino a pour ainsi dire déménagé du garage (résidence secondaire du taudis depuis quatre ans) et il vit pratiquement chez la vieille du Café des Matelots, celle qui ressemble à une citrouille avec des bottes en peau d'autruche.

Je vais essayer de te décrire la maison neuve: elle est longue, basse; avec des volets jaunes, un étage aux planchers qui sentent encore les rides et il y a une vraie salle de bains avec une grande baignoire et des water-closets tout blancs.

Quand on a abattu la vieille cabane malodorante, Pierre Boursault s'est enfermé dans la partie mitoyenne puis on l'a vu foncer à la mairie, blanc de plâtre, noir de poussière, mal culotté et vociférant des injures. Mais l'employé lui a dit qu'il fallait faire constater et que M^{me} René avait le droit de faire abattre la moitié des waters. Pierre Boursault fait désormais ses besoins sur le trou affreux où tournent des mouches avec un mur qui manque, ce qui fait que nous voyons tout de la fenêtre du premier étage.

Maman a posé sa truelle, ses balais, ses seaux, la veille d'aller à Lourdes. Il faut dire que sur les brûlures de ses mains se superposent maintenant des taches de peinture, ce qui fait hurler Pierre Boursault de ses waters : « L'Italienne fera toujours honte à Monsieur le Juge. »

Tu auras peut-être honte de ses mains mais si tu regardes la nouvelle maison qu'elle a commencé à entourer d'hortensias et de chèvrefeuilles, je crois, quand même, que tu serais plutôt fier, à défaut d'elle, tout au moins de la maison.

Je ne sais pas si ses mains seront miraculées, car figure-toi qu'elle a déjà commencé à bâtir le mur de chaque côté du portail pour que tu ne te sentes pas obligé d'envoyer d'autres mandats. Elle a dit à Catherine Lepieu qui avait l'air navré de la voir creuser, pioche à la main :

« Ma brave amie je lui ai imposé mes parents à nourrir, c'est une façon de rembourser. »

Enfin une phrase dans ce genre.

A propos de Nonno, il ne va pas fort ces derniers temps et le docteur Frizamour a crié très fort que c'était un scandale de ne pas le mettre à l'hôpital, que c'était la vraie place des vieux. Alors Nonno a levé du fond de son fauteuil en osier un petit œil brillant, et le docteur Frizamour a balbutié comme s'il avait un peu honte, ce qui n'est pas du tout son genre.

Babert est venu chercher maman très tôt au garage car le car municipal les attendait sur la place Chasseloup-Laubat, devant le cinéma, à six heures du matin.

Babert avait son costume du dimanche, son béret basque et un panier d'osier fermé avec une baguette. Maman avait sa robe taillée dans un vieux vêtement à toi et ses chaussures, propres dessus et trouées dessous. Elle a pris la petite valise en carton bouilli que Nonno avait ramenée

d'Italie et le beau sac de Renata, celui qui a un fermoir en écaille. Je les ai accompagnés au car où les demoiselles Tarpin étaient déjà installées tout au fond avec des pastilles à la menthe pour le voyage.

Quand l'archiprêtre Pingoin a ouvert son gros cahier noir pour faire l'appel des passagers, elles ont crié ensemble: « Mais que se passe-t-il? » Les autres demoiselles du catéchisme et de vieux hommes secs et noirs étaient installés et maman a fait une drôle de tête. Heureusement, elle s'est assise à côté de Babert qui a posé sur ses genoux le panier en osier. L'archiprêtre Pingoin a tonné à l'avant du car qu'ils dormiraient tous à l'hôtel de la Grotte, les femmes ensemble, les hommes d'un autre côté, et j'ai vu sur la figure de maman un gros nuage comme quand elle a envie d'être seule ou simplement de vomir car il paraît que les femmes dormiront par deux. Alors elle a regardé ses mains, Babert qui riait aux anges, et elle a fermé les yeux en murmurant : « A la guerre comme à la guerre. »

Quand le car a démarré elle m'a fait un grand geste d'au revoir avec tout plein de baisers et j'ai entendu la voix de Babert qui chantait : « Tu es mon berger. »

Depuis trois jours, donc, je suis seule dans le garage car nous nous installerons dans la maison neuve une fois les peintures sèches.

Si je t'écris cette lettre, c'est pour te demander de me faire entrer en pension pour la rentrée prochaine.

J'espère avoir mon BEPC mais je voudrais poursuivre mes études, quitter ce pays. Ici, après la troisième, il n'y a rien, mes camarades se fiancent ou vont aux cabanes ou dans un bureau, à la mairie ou à la poste. Alors je te demande instamment, cher père, de me laisser entrer au lycée de La Rochelle pour que j'aie un jour une bonne situation. Je sais que maman ne pourra pas me payer la pension, car il y a encore trop de charges pour elle à cause de la maison. Mes camarades qui auront le BEPC vont avoir de beaux cadeaux. Une grosse chaîne en plaqué or ou un couvre-lit en satin bleu canard. Moi, je te demande d'entrer en pension. Et puis il se passe des choses bizarres dans ma tête. Depuis que la maison est enfin construite, JE NE VEUX PAS L'HABITER. Cela fait des années que nous dormons sous un toit percé ou dans le garage. A

cause de la maison neuve. Alors JE NE VEUX PAS L'HABITER et quand vous serez morts, je la vendrai.

Je vais te quitter là car je dois porter son lait à Nonno et réviser la carte du monde. J'ai marqué d'une petite croix l'endroit où se trouve Tunis. Tu as l'air si près sur la carte, mais en réalité je sais que tu es très loin.

Ta Bugatti va bien.

Océan.

OceanofPDF.com

Thomas Côme était furieux contre Colin qui refusait d'épouser Antoinette Bonnard.

« Son père a les plus beaux parcs à huîtres de La Tremblade, bougonnait-il, en plus il la fréquente... Aussi le père Bonnard est pas ravi... L'Antoinette est amoureuse comme pas deux et lui, c'est tout juste s'il vous répond quand on lui en cause... »

Il discutait ainsi, les cuissardes dans l'eau, avec Martial qui tirait la barque à grands moulinets de corde. A voir ses joues violacées, Martial se dit que le père était sur le point de faire un éclat.

Thomas Côme n'aimait pas lâcher une idée quand elle contrariait sa Volonté. Brusquement, il remonta sur le chemin pavé de coquilles et se dirigea vers sa camionnette.

« Je vas en avoir le cœur net pour cette affaire », dit-il.

Et il démarra vers Brouage.

« Ça va barder », dirent les ostréiculteurs des parcs voisins, sentencieux et ravis.

Colin avait posé son violon sur une vieille table, non loin de l'établi. Tout en triant les coquilles, il réfléchissait. Antoinette était déjà venue le voir trois fois cette semaine. Il ne savait pas s'il aimait ou détestait l'intrusion de cette grande fille un peu lourde. à la peau vivement colorée sous les cheveux permanentés. Mais elle avait une façon de l'entourer de ses bras qu'il comparait secrètement à l'empoigne de certains paysans matant le taureau.

Il la poussait alors vers le lit en fer revêtu d'une lourde couverture et ils faisaient l'amour très vite, silencieusement, presque en ennemis, sans même se déshabiller.

Antoinette n'était gentille qu'après. En remettant ses cuissardes, elle bavardait, faisait des projets de fiançailles et il fermait les yeux, étourdi, à

cause des odeurs moites qui s'échappaient de ses aisselles non épilées. Je sais bien qu'elle finira par m'épouser, songeait-il, en reprenant, taciturne, sa place devant l'établi tandis qu'elle bavardait toujours. Il descendait de plus en plus dans le silence comme les bouchots dans la vase. Du silence, il avait la dureté.

« Personne ne peut entrer dans ma tête », me disait-il, quelquefois.

Pourtant une fois, il avait frappé Antoinette Bonnard : d'un sec revers de main, en travers la figure, car en s'étant permis de toucher à son violon elle avait fait sauter une corde.

« N'y touche jamais, avait-il dit d'une voix sourde. Le reste ne te suffit donc pas? »

Elle était partie en le couvrant d'injures, bousculant au passage la fille de Monsieur le Juge qui roulait en vélo sur le même chemin.

Mais le lendemain, elle était revenue, presque humble et entourait Colin de ses bras, pour une fois incertaine.

Le violon était désormais posé très haut, sur une étagère, cadenassé dans son écrin.

Debout devant l'établi, il aperçut le visage de son père, dans une glace rectangulaire, clouée au-dessus des cageots.

« Il va encore m'embêter pour l'Antoinette », songeait-il.

Il vit, au teint de ses joues, que Thomas Côme était en colère.

« Je suis le seul de ses pions qu'il ne peut marier à sa convenance. Il est incapable de le supporter. Il pourrait tuer, si on lui volait ses huîtres. Tout doit lui appartenir. Un bouchot est plus précieux pour lui qu'une vie... »

Pourtant, d'un seul bloc, il se retourna pour lui faire face :

« Les gens jasant, attaqua de suite le père Côme en tirant à lui un escabeau. Les gens jasant et quand les gens jasant je ne suis pas content.
»

Colin ne répondait pas et triait toujours les coquilles de ses mains gantées.

« J'ai vu Bonnard. Ou plutôt Bonnard est venu hier tantôt me causer. Faut que tu te décides à marier l'Antoinette ou il reprend ses trois parcs en communauté... Tu sais qu'on a un bout d'affaire ensemble, qui vient du grand-père... »

On entendait le bruit du coutelas sur les écailles. Le père Côme continua :

« Si tu mariais l'Antoinette pour l'été tout le monde serait content.

– Sauf moi, murmura Colin.

– Enfin quoi, explosa Thomas, qu'est-ce que c'est qu'une affaire de même? C'est-y que tu te prendrais pour un bourgeois ? Tu te crois trop bien pour l'Antoinette ? Vas-tu faire la fine bouche ? Et maintenant que tu l'as fréquentée, qui c'est qui voudra la marier, l'Antoinette, hein ? C'est ce qu'il m'a dit Bonnard... Ou alors il accepte que tu l'épouses pas mais en compensation il veut la moitié des parcs... Mais j'te traînerai plutôt de force à la mairie que de supporter une offense pareille à la bourse et à l'honneur. T'as fauté, t'es puni. Et en plus c'est une belle fille, qu'a de la santé mieux qu'une vache, et tu ferais ton dédaigneux?... C'est-y parce que tu grattes sur ta boîte à cordes? Et qui te fait vivre, hein? Si j'avais pas depuis quarante ans les pieds dans la vase, crois-tu que tu mangerais à ta faim? Et tes leçons de musique, ça m'en a coûté des caisses d'huîtres... Alors t'as intérêt à filer dans le bon ton, Colin, c'est moi qui te le dis. T'as beau avoir passé vingt ans que je t'y foutrai encore une claque dans la figure... Vrai de vrai... Une dernière fois l'épouses-tu, l'Antoinette ?

– Non, dit Colin en brisant d'un coup sec un nœud de coquilles qui giclèrent jusque sur la vareuse du père Côme.

– Ecoute-moi bien, mon gars, balbutia Thomas qui tourna au violet, t'as eu tort de me faire monter les sangs pire que la maline... »

Et d'un bond de sanglier il attrapa l'écrin à violon, le fracassa au sol, piétina la boîte ouverte, l'instrument dont les hanches merveilleuses se

brisèrent. Le manche se trouva projeté de l'autre côté de la cabane ; les cordes eurent une convulsion serpentine et Thomas Côme acheva la sanction en cinglant Colin au visage avec l'archet.

Puis il se dirigea vers sa camionnette en gueulant :

« T'as jusqu'à demain pour réfléchir ou tu remets plus les pieds chez nous. »

Et il démarra dans une soufflerie de ressorts furibonds, tandis que s'envolait un essaim de canards sauvages que Frizamour adorait fusiller pour le plaisir.

OceanofPDF.com

J'avais couché mon vélo derrière un gros tas de coquilles sèches pour que Thomas Côme ne me voie pas. Je m'étais même écorché les genoux, allongée sur le chemin. Je vis le gros ostréiculteur foncer vers sa camionnette, rater sa marche arrière et démarrer sur Marennes, la bouche tordue de jurons sous la casquette vissée en arrière.

« Il ressemble à Pierre Boursault », pensai-je rapidement.

Je tremblais un peu en entrant dans la cabane dont la porte battait. Je distinguais mal Colin à cause de la pénombre par rapport à la lumière couleur de dos de seiche qui blanchissait les marais jusqu'à dessécher la gorge. Je voyais les épaules nues, les poings aux gants caoutchoutés, les cuissardes retournées sur les genoux, la nuque aux cheveux noirs. Je n'avais jamais vu ni entendu un homme pleurer.

Bien sûr, je me souvenais de Zino se tordant comme un ver sur la route de Saint-Agnant quand la Bugatti avait filé avec Monsieur le Juge, mais je n'avais jamais vu un homme pleurer.

Je ne pensais pas que c'était une houle soulevant les épaules et le dos courbé, cette chevelure répandue sur deux poings croisés et ces larmes rondes, abondantes, que j'avais parfois vues entre les cils de Zia.

« Oh! », fis-je en apercevant le violon assassiné.

A mon léger cri, Colin leva la tête et ses poings glissèrent entre ses genoux ouverts.

« Voilà, dit-il. Voilà. »

Dans « voilà », il désignait les morceaux de violon, la cabane, les parcs, les remparts de Brouage, plus loin. Voilà. Ils sont comme ça. Pleins de haine. Très forts. Il n'y a rien à faire, rien à espérer ici. Voilà. Sa joue gauche était meurtrie, zébrée et je vis, tombé à ses pieds, l'archet brisé en deux.

Maintenant il pleurait tranquillement, immobile, il ne songeait ni à ramasser les débris ni à enlever ses gants. Je ne sais même pas s'il me voyait, s'il s'adressait à moi qui eusse tout donné pour amoindrir son chagrin, tarir ses larmes, calmer son souffle.

Je me baissai et ramassai l'instrument martyrisé. Je le mis dans mes bras tel un enfant disloqué. Désormais, pour Colin, quelles que seraient

les épreuves de sa vie, le chagrin pour lui serait un violon saccagé. Le chagrin, pour moi, resterait l'image d'un chien mort, les pattes raides sous une méchante couverture de soldat.

« Colin », dis-je très bas.

Lentement, il avait enlevé les gros gants en caoutchouc qu'il jeta dans une panier vide. Il regardait ses doigts, transparents, dans un rayon de lumière. Il les regardait comme s'il les voyait pour la première fois.

« Je me suis trompé, dit-il sans s'adresser à moi. De famille, de pays.

– Je me suis trompée, dis-je en écho. De famille, de pays.

– Des mains pour la musique, continua-t-il en les posant sur ses genoux, doucement, avec précaution.

– Des mains pour l'amour, continua mon double qui n'avait plus d'âge.

– Tais-toi. Tu ne sais pas ce que tu dis. »

Il avait cessé de regarder ses mains et soudain semblait me voir, debout dans ma robe sans cesse rallongée, le violon dans les bras.

A ce moment, peut-être, Térésa trempait-elle ses mains brûlées dans l'eau de la grotte. Elle reviendrait avec Babert, triomphante, capable de faire chanter le velours sombre des cordes...

Je répétais « des mains pour l'amour » prise d'un sourd mal de mer, secouée à la manière des vagues derrière le Fort Louvois quand l'Atlantique, ce mauvais coucheur, devient furieux.

« L'amour est un raz de marée qui vous tombe dessus sans avertir et quand on se réveille, on est perdu », disait Térésa.

« Nous sommes perdus », dis-je à voix haute en serrant davantage le violon contre moi.

... Si j'avais si mal tout à coup à mon corps, c'est qu'il me serrait avec violence dans ses bras et que les restes du violon m'entraient dans les chairs. Il me serrait et m'embrassait et jamais de ma vie je n'avais à ce point affronté la violence de la joie, la nécessité absolue que l'Amour

était avant tout le bouleversement de toute la peau, de tous les souffles, de tous les pores.

... Il m'embrassait avec la sauvagerie douloureuse du Forban de la Femme cent têtes. Il m'embrassait avec la force de l'assaut des vagues sur les bouchots. Il m'embrassait avec la force de Térésa portant les sacs de ciment. Il m'embrassait avec la douceur recueillie de l'archet sur les cordes. Et il tirait de moi la houle mélomane, presque le gémissement du premier grand bonheur.

Il m'embrassait et parfois sa bouche effleurait les restes du violon entre nous.

... Il m'embrassait et pourtant me poussait vers la porte restée ouverte :

« Va-t'en, va-t'en », disait-il, presque gémissant, encore proche des larmes et je titubais, à reculons, vers l'étourdissement total, proche du désespoir, sur la route nue, hérissée de coquilles.

« Que le chemin est long, soupire sans cesse la Femme cent têtes. Que la Passion est ardue, feu entre le feu, absolu dans l'absolu. »

L'Amour restait cette voie de pénitent où je me traîne, ressuscitée par le baiser de Colin, déjà morte de le quitter.

« L'amour, tu verras, tu seras parfois obligée de le mendier », m'obsède la voix invisible de Zia.

« Va-t'en », répète Colin du ton où je gémis « je t'aime ». « Va-t'en. »

Mais tout est dans la Musique. Et je reçois ce va-t'en, accroché à une série de bémols, plus voluptueusement que le « reste », exigé parfois par Antoinette.

« Ne dis rien chez toi », dit-il très bas en embrassant mes mains.

Il désigne le violon couché à nouveau dans l'écrin piétiné :

« Je veux dire : ne dis rien pour le violon. Cela lui ferait trop de peine. »

Je suis revenue en somnambule jusqu'au Breuil. Je pédale au milieu de la route, je prends mes virages au risque de tomber dans un canal plein d'anguilles et de vase. Le bonheur épuise autant qu'un grand deuil. Et puis je n'avais pas l'habitude du bonheur, si ce n'était, parfois, les nuits de Noël. Une lumière tropicale fait trembler les marais d'un brouillard blanc. Jamais de ma vie je ne recevrai un baiser d'ardeur aussi totale, au point qu'aucun autre désir ne m'habite. Mon secret d'or et de corail. Le chagrin et la joie directement mêlés en rose du Sud. La destruction et la création en un ballet rouge et or. Plantes vivaces au-dessus des cendres grises. La Musique et les sanglots. Et toutes ces fleurs exigeant d'être forcées. La blancheur mortuaire du soleil et la buée boueuse des marais. Le « va-t'en » de Colin qui traversera le temps à mes côtés, plus fulgurant qu'une promesse de fiançailles.

Le choix, déjà, de ne plus le revoir. La certitude, si tôt, que l'Amour est avant tout séparation. Il épousera Antoinette Bonnard et nous nous aimerons jusqu'à la fin du Monde.

« Le bonheur n'appartient pas aux hommes », dit encore Térésa.

Quand je franchis le portail, j'aperçus Térésa sous le figuier.

OceanofPDF.com

Térésa est en train de greffer une branche de chèvrefeuille à même le figuier.

Elle pratique une petite excision dans la branche maîtresse et y soude en un étrange pansement la branche odorante.

« Tu verras, dit-elle, dans quelques années, vous aurez un arbre différent de tous les autres. »

Je la vois de dos. Et au-dessus de son manteau de voyage datant probablement de la guerre, ses mains maintiennent la branche.

« Je ne me suis même pas déshabillée, dit-elle. Il y a à peine une heure que le car nous a laissés sur la place. Ce brave Babert m'a accompagnée et a repris sa carriole. Depuis Biarritz, j'ai eu brusquement une idée. Greffer des fleurs à un arbre...

– A l'aller ou au retour, cette idée?

– A l'aller! s'exclama-t-elle. Te rends-tu compte, voilà cinq jours et six nuits que j'y pense. Dans les affreuses processions, j'y pensais. A demi étouffée par la foule obscène, j'y pensais. Les pieds écrasés par des bonnes sœurs plus tristes que des corbeaux, j'y pensais. La nuit, en partageant ma chambre avec d'horribles vieillardes malodorantes, j'y pensais. Ah, tu peux dire que cette idée a été mon seul miracle... Cette idée m'a aidée à ne pas périr de dégoût et de rage vingt fois par jour.

– Et Babert?

– Oh, le pauvre... Fou de joie de me savoir là-bas, arrivant le matin dans ma chambre avec des cierges et des cantiques imprimés plein les bras, m'offrant des bonbons à la menthe représentant une Sainte Vierge gravée que les horribles vieillardes sucent en priant, et des cartes postales avec Bernadette Soubirous... Pauvre Babert. Il était tellement heureux que je l'ai suivi à chaque procession, chaque messe... Que les gens pieux sont donc laids! Jamais un beau visage, jamais un beau corps de jeune homme... Rien que des moignons, des tordus, des bossus, des sans-yeux, des sans-dents, et surtout des sans-cervelle... Cela ne m'étonne pas que Lucifer ait été chassé du ciel... Le plus beau des anges... Si tu savais comme mon jardin me manquait... Pour tenir le coup, je fermais les yeux

et je suppliais: rendez-moi mon jardin... Jamais, ma fille, jamais tu m'entends, je ne m'en irai d'ici...

– Et tes mains?

– Mes mains?... Ah oui, c'est vrai, mes mains... Eh bien figure-toi que tous ces scrofuleux, ces fanatiques, ces pleins de morve, ces mongoliens, ces illuminés de toute espèce s'approchant de l'eau me donnaient une telle nausée que jamais, tu m'entends, jamais je n'y aurais trempé les doigts... D'abord, où ont-elles traîné, toutes leurs affreusetés? j'aurais pu ramener des maladies... Ne t'inquiète pas pour mes mains. Ce qui est fait est fait. Dans le fond tout a un temps, l'amour, la musique et même les jardins... J'ai surtout compris que ce n'était pas si grave que cela de ne plus jouer de violoncelle... Qu'un art peut aussi détruire ta vie et te faire perdre beaucoup de temps. Que faire un jardin procure plus de joie que la création artistique. Je n'aurais peut-être jamais eu l'idée de greffer des fleurs à un arbre si je jouais toujours... Méfie-toi du métier d'écrivain. J'ai tout fait pour t'y pousser mais rien, rien ne vaut un jardin. Ne te laisse pas accabler par les mots comme j'ai été dévorée par les notes... cela ne sert à rien. C'est une guerre aussi implacable que les autres. Chaque mot sera une pelletée de terre sur ton corps vivant. Tout est relatif... tout. Et tous. »

Elle haussa les épaules et recula pour juger de l'effet de son ouvrage puis elle songea à m'entourer de ses bras, vaguement circonspecte en sentant l'odeur de ma robe.

« J'ai reçu une lettre de Monsieur le Juge, dit-elle. Il est d'accord pour la pension à condition que tu aies ton BEPC. Il a conclu la lettre en disant de toi : "On en fera une institutrice. "Ne te laisse pas faire, Océan. Ni par moi, ni par lui, ni par personne. »

Elle haussa encore les épaules :

« Monsieur le Juge ne te pardonnera jamais l'échec. Il se souviendra de vous en cas de réussite seulement. »

Elle était rouge, vaguement essoufflée et enleva son vieux manteau de drap.

« Tu auras une bonne situation, Océan. Rappelle-toi cela. Les mandats, c'est toi qui les signeras. Il va falloir écrire des livres mais toujours greffer des fleurs aux arbres. Institutrice, c'est bon pour ce paysan de

Monsieur le Juge. Cela le rassure. Rien de plus sinistre que les vrais plants... Fais-lui croire n'importe quoi. Sois même institutrice s'il le faut. Mais à moi, seule devant ce figuier, jure-moi que tu seras écrivain.

– Je le jure...

– Crache. »

Je crachai, elle aussi. Nos crachats atteignirent une motte de terre au pied du mur tout neuf.

« Tu sais ce qu'il y a là-dessous? » me dit-elle.

Elle prit une bêche et remua le monticule.

« Le Diable en terre. Je l'y ai remis... Il faut vraiment avoir été un peu cinglée d'amour pour avoir fait une chose pareille. »

Elle murmurait plus qu'elle ne parlait, et je revis les bras de Colin me serrer à en mourir et j'eus envie de sangloter. « Colin, Colin... »

« De toute façon, dit-elle en posant la bêche, on ne pourra plus jamais le déterrer. »

OceanofPDF.com

LETTRE A MONSIEUR LE JUGE

Cher Père, excuse mes fotes d'ortografes, mais comme tu le sé je ne suis plus aller à l'ecole depuis pas mal de temps. Cela ne ma pas empêché de lire, de desiner et surtout de réfléchir. je comprend que tu soi parti. Je comprend ce qu'est le dégoût. Tu voi, degoût ets le seul mo que j'écrive sans faute.

Moi aussi j'ai depui toujours le dégoût ; Le dégoût de cette famille, de la musique, de ses gros mégot, de tout, de tous. Il me semble qu'elle me rendé fou malgré moi. Rien n'a été fait comme il le fallé. Je ne peu rien supporter. Je suis né délicat, que veu-tu. J'aurai aimé une mère tranquille, douce, un peu blonde, très féminine, silencieuse et conventionnelle.

Je déteste son afreux tablier bleu d'ou dépasse des outils d'home. Je déteste les bijou de sa grand mère et je deteste cette Renata dont ils se gorge. Je deteste même son amour, la servilité de l'amour. Souven j'ai pensé tué. J'ai pensé me tué. Ou les voir mourir les un apré les autre. Le jour de l'enteremen de Zia j'ai chanté. J'ai ris J'ai tiré sur les grenouilles du jardin.

J'ai donc quité la maison ou plutot le capharnaum de toujours. Je vis ché la putain du pay mais elle est gentile et au moins je dor dans un vrai lit avec des drap de couleur et une bele armoire cirée dans le coin de la chambre. Antonine est bocoup plus vieille que moi et m'a acheté comme un jouet. Cela m'est égal. Tout sauf le garage.

Je vé sur 17 ans et je suppose que de dormir chez une femme est normal. Quoique je ne sache plus trop ce qui é normal.

J'espère ne jamé avoir d'enfant et si ce malheur m'arrive, il me semble qe la premièr chose à leur doné pour ne pa les rendre fou est une maison et une mère tranquille, pareille aux autres. Tou le reste est secondère. L'amour n'a jamais suffi. Bien au contraire. Et pour moi, la conséquence de l'amour ressemble à un garage.

Ou alors aux vieilles fesses d'Antonine. Parce qu'etre acheté c'est aussi cela: les vieilles fesses d'Antonine. l'amour est la plu viléne chose du monde; Un piège où tombe une bête qui gémit. Ou encore un pays où tu as disparu un jour et on nou dit que ce pay est plain d'orangés et de fleurs. Enfin, l'amour n'existe pas il est pire qu'un fantome car un fantome est plus constant.

Si je técri, cher père, cé pour te demandé ou de mémancipé ou de me laissé venir pré de toi. Il me semble que je pourai faire quelque chose de ma vi si je pars du bouchot qui me levera le cœur jusqu'à la fin de ma vi.

Antonine me paye le voyage jusqu'à Marseille ; Et un billet pour le bateau jusqu'à Tunis. Fé moi entré dans l'armée ; N'importe ou. Mais je veu quité le boucho. La méson est enfin construite et jamé je ne l'habiterai. je préfère encore les vieilles fesses d'Antonine.

Si tu ne veu pas de moi à Tunis, il paré qu'il va y avoir la guerre en Algérie ; Je sui pré à y partir, Pa même pour tué mais pour voir de pré ce que j'é entendu depui des années : « a la guerre comme à la guerre ». Et pui être tué m'é égal. Cela fait parti de l'obligation de finir, ouf enfin tranquile.

Pour les nouveles locales; rien de neuf, si ce n'est qu'Océan tréne les marais pour rejoindre le fils Come. Nonno se boucle de plus en plu dans sa pièce et l'otre jour on l'a trouvé par terre ; Mais je te l'ai déjà expliquai, cela m'ait égal.

Tu te souvien de Babert Labbé ? et bien, il a été tué à la fin de l'été après avoir emmené ta femme à Lourde. Il s'est tué béttement, de façon ridicule. C'est bien fait. Le ridicule tue : il m'a bien, tué, moi. Alor voilà: il conduisait sa carriole au carrefour de St Just, la tête tourné vers l'arrière tout en pédalan. Il n'a pa vu le camion de Gustave Merlu.

On a retrouvé Babert sous ses moule. Il avé encore sa corne à la bouche. Ta femme a pleuré à gro sanglo à l'église, derière le cercueil et devant l'horible famille de Node qui a hérité de la cariole et de sa mesure, dot de l'ignoble Céleste. L'archiprete Pingoin a tonné que c'étais un innocent et qu'il irait au paradi.

Ta fame dit que c'é son seul ami. Je croi qu'ele pleurera moin a ton enterement.

Antoine Chenillo vien toujours voir ta bugati qui se porte bien.

Ton Fils, ZINO.

OceanofPDF.com

Térésa a brodé toute la journée mon nom au point de croix sur mes blouses de pension. Bleues, à petits carreaux blancs, blanches, à petits carreaux roses. J'ai été reçue avec une grosse note en composition française et je serais pensionnaire à La Rochelle jusqu'au bac

Dans la valise en carton bouilli, Térésa entasse mon maigre trousseau.

... Une valise noire, rapiécée, tenue par des courroies et qui a traversé deux guerres. Le temps de mes propres campagnes est arrivé et tout au fond de la valise, j'ai posé les cahiers de la *Femme cent têtes*.

Zino a eu aussi sa valise. Il est venu l'autre soir au garage et Térésa sanglotait. A son chagrin se superposait celui d'avoir perdu Babert dont elle a hérité la corne.

« Tout le monde me quitte, disait-elle, vernissée de larmes, son gros mégot à la main.

– Oui, a dit Zino, tu provoques la fuite. »

Il me semble qu'il avait l'air plus amer que méchant. Il a entassé ses dessins dans une valise en faux crocodile qui ne venait pas de chez nous. Il regardait les murs du garage et l'ombre de la maison neuve avec une sorte de nausée. Il portait un costume d'homme et une chevalière en plaqué or avec les initiales d'Antonine qui attendait sur le chemin, dans sa traction noire, avec ses bottes en peau d'autruche.

J'entendais Térésa dire des phrases menaçantes comme « détournement de mineur, brigade des mœurs ». Mais Zino a ricané, posé un genou sur la valise pour mieux la fermer et Térésa avait alors des accents de chienne suppliante :

« Mon petit mon enfant mon amour. »

Zino est parti sans se retourner et la portière de la traction s'est ouverte. J'ai aperçu les bottes en peau d'autruche et la fumée d'une cigarette blonde. Il me semble que Térésa a eu un grand feulement de chatte quand on lui noie ses petits et la voiture a démarré, démasquant Pierre Boursault qui ricanait en nous faisant un bras d'honneur.

Je dois partir demain matin par le car municipal qui s'arrête sur la place d'Armes, tout près du lycée où Monsieur le Juge m'a fait inscrire.

Catherine Lepieu est venue, l'air navré, m'embrasser et me donner des confitures, des boîtes de biscuits, en cachette de son mari.

Je suis allée également frapper aux volets de Nonno pour lui faire mes adieux et j'ai dû attendre longtemps avant d'entendre ses pieds se traîner jusqu'à la porte.

... Nonno est si vieux qu'il ressemble à un petit arbre givré. Sa flûte est désormais enfermée près du portrait de Zia, sur le piano muet. Nonno a toujours son smoking mais si usé que l'on pourrait le déchirer rien qu'en l'effleurant.

« Ha, a-t-il murmuré, sa pipe éteinte à la bouche, è finita la commedia... Tu ne me reverras pas, Océan. Et ce n'est pas triste. Avant la Toussaint je dormirai là-bas... »

Il s'est même mis à rire en secouant son crâne tout blanc « Pas triste du tout... Tout a été une bonne farce. »

Puis il m'a regardée des pieds à la tête et a murmuré si bas que j'entendais à peine :

« Tu iras loin, petite. Tu iras loin... Mais le Bouchot sera ton tourment. Dans tes nuits, dans tes rêves, dans tes amours... »

Et il m'a mis dans la main tous les pauvres billets qu'il possédait :

« Mon héritage, Océan... Si tu vois ton père demande-lui bien pardon de ma part pour lui avoir coûté une roue de Bugatti. »

Dans le jardin, il y a les caisses et les meubles qui vont occuper la maison enfin achevée. Térésa va se retrouver seule dans dix belles pièces et Nonno secoue la tête :

« Ma... en fait de bonne farce, les hommes ont toujours de l'imagination. Il n'y a que pour le bonheur qu'ils soient complètement nuls. »

Ma dernière nuit, je la passerai au garage. Jamais je ne prendrai la crémaillère. Pourtant Térésa, fiévreuse, me répète depuis le matin :

«Tu auras une belle situation. Tu vas faire de grandes études. Tu écriras de beaux livres. Le Bouchot t'attend. J'en suis la gardienne, la vestale. Pars. »

Elle a posé le gros réveil sur le jerrican qui m'a servi de table de nuit. Demain, il sonnera très fort à cinq heures et, pour la dernière fois, j'ouvrirai les yeux sur le garage, la Bugatti, le jardin baroque où pousse déjà une étrange plante, mi-figuier, mi-chèvrefeuille.

« C'est là-dessous que j'aimerais mourir », dit Térésa.

Silence, ma mère ! En matière de mort on est bien plus exaucé qu'en matière de vie.

Le tic-tac du réveil m'empêche de dormir, occupe toute ma tête, épouse le rythme de mon sang. Colin est parti. Je ne reverrai plus Colin. Ni Nonno.

... On a trouvé la cabane de Colin fermée à clef avec les restes de son violon brûlés dans le poêle près de l'établi. Le père Bonnard dit l'avoir aperçu, sac à dos, sur la route de Bordeaux. Il avait dit un jour à Antoinette: « Je partirai dans les îles aux fleurs étranges. »

Il n'épousera pas Antoinette Bonnard. Il n'ouvrira plus les bras pour moi. Etions-nous des albatros tombés là, déjà blessés, désarticulés pour les mêmes motifs? ceux qui portent un nom étrange, mal compris ici : la Passion?

Le réveil chemine, monotone, obsédant, austère. Il m'emmène peu à peu vers l'aube pâissant derrière le carreau du vasistas.

« Dors, murmure Térésa, vaincue de tristesse, dors. Demain tu seras fatiguée. »

Elle soupire encore :

« Partir est une grande chance. Ne regrette rien. Ne regrette personne.
»

J'ai le mal de mer dans le car Citroën qui a emmené Térésa à Lourdes. Je grelotte sous mon petit manteau bleu, donné par Catherine Lepieu et raccourci par Térésa. Le nez contre la vitre, je regarde les marais. Tous mes pas y sont marqués. Je les vois, blanc phosphore, qui suivent jusqu'à mon ombre. Que mon fantôme y erre un jour, cela ne m'étonnerait pas. J'en suis l'unique habitante. Plus encore que les ostréiculteurs, j'ai habité les marais. On ne peut pas s'imaginer à quel point. Ils allaient m'enliser, me statufier toute vive et pourtant je les pleure. Ils ont tout aiguisé en moi. Le sens de l'observation. Le regard aussi incisif que celui des poules d'eau. L'odorat des chiens de Frizamour. L'envie d'entendre battre aux oreilles la musique du langage. Ils furent mon tombeau et ma liberté. Ils furent le plus sûr chemin vers les bras de Colin.

... Nous nous garons sur le transbordeur. Il fait encore nuit. Il y a huit ans, Monsieur le Juge renversait sur le dossier de la Bugatti un visage libéré. Par la fenêtre du car, surélevé par rapport aux voitures, j'ai remarqué une traction noire et un bout de bottes en peau d'autruche. Zino a les pieds posés sur la valise en faux crocodile.

Nous avons traversé la Charente sans même croiser nos regards.

« Mâme René ! crie Antoine Chenillot à Térésa, essoufflée, qui tire seule les meubles dans le Bouchot tout neuf. Va falloir faire de la place: Monsieur le Juge a acheté une nouvelle Bugatti. »

Et il ajoute, devant la maison déserte, ouverte, vide :

« Eh bien, dites donc, mâme René. Heureusement que la construction est enfin terminée, sinon je me demande bien où vous auriez couché.

– Dans le poulailler », dit-elle.

Avon, 16 février 1982.

OceanofPDF.com